FRANÇOIS D'ORGEVAL

ILLUSTRATIONS DE G. DE SAINTE-CROIX

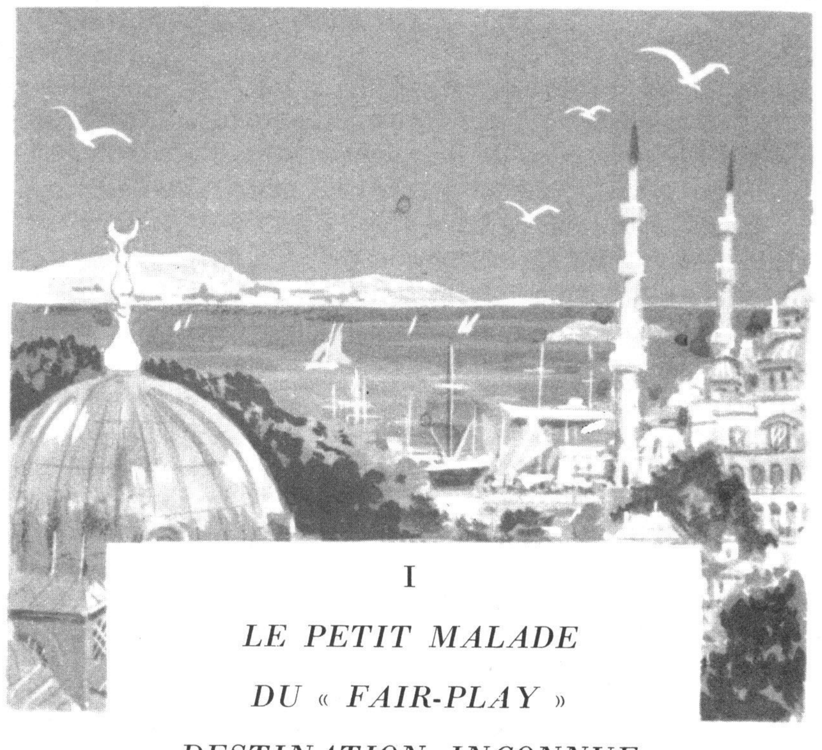
L'ÉNIGME DE KALI-BAO



ÉDITIONS G.P. - 80, RUE SAINT-LAZARE, PARIS (9e)

PRINTED IN FRANCE





I

LE PETIT MALADE DU « FAIR-PLAY » DESTINATION INCONNUE

SUZY Landais passa la main devant ses yeux. Sa paume se promena un instant sur son front moite et elle resta immobile, la tête lourde, les oreilles bourdonnantes, lasse soudain d'avoir vu et entendu trop de choses.

Le soleil implacable dardait ses rayons sur les eaux sales et jaunes du petit port que baignait la mer d'Oman, y allumant çà et là un reflet fulgurant dans lequel venait parfois danser une vieille boîte de conserves vide ou le ventre argenté d'un poisson mort.

« Si j'étais peintre... », songea la jeune fille.

Elle eût aimé se laisser aller à la songerie, plus isolée dans ce tumulte et parmi cette humanité grouillante d'Arabes, de Nègres, de Malais, de métis de toutes couleurs, qu'au milieu d'un désert. Le devoir professionnel la rappela à la réalité. La revue « PARIS-MONDE », qui avait bien voulu la charger d'un grand reportage sur l'Arabie et la Perse, n'attendait-elle point son article hebdomadaire? Il devait partir le lendemain et quelques lignes, tout juste, en avaient encore été griffonnées. Mais que de choses à dire : Suzy se réjouissait d'avoir délaissé les grandes voies des habituels touristes pour se rendre au sein des villages pouilleux et pittoresques et au long des quais de ces petits ports où la présence d'une femme européenne voyageant seule faisait sensation.

Elle se secoua.

— Allons! Il faut que je regagne mon hôtel.

Parmi les interminables criailleries, elle s'attarda encore un instant à observer un petit yacht ancré dans la rade, dont les peintures claires, tranchaient agréablement parmi les vieux vapeurs noirâtres et la flottille des embarcations indigènes. Puis, soudain, comme elle se remettait en route, un long cri éclata, tout proche, aussitôt suivi d'une envolée de corps bronzés à demi nus. Un débardeur maladroit venait de laisser échapper un lourd baril qui roulait sur la pente inclinée d'une passerelle. Un nègre engagé sur les planches vit fondre sur lui l'avalanche et l'évita en sautant à la mer, mais un de ses voisins, pris de court, ne put exécuter la même manœuvre. Happé par la lourde masse, il roula avec elle et, lorsqu'elle alla s'écraser un peu plus loin, il resta étendu sur le sol inégal qui, bientôt, se teinta de son sang. Un tintamarre effroyable éclata, des appels, des jurons. Sur les ponts des vapeurs amarrés, des têtes

curieuses se montrèrent. Déjà la jeune fille avait fendu la foule et, agenouillée près du blessé, écartait les haillons qui recouvraient son bras affreusement fracassé.

— De l'eau fraîche tout de suite... Un désinfectant. Il doit y en avoir à bord.

Une vilaine couleur terreuse avait envahi la face du noir qui geignait doucement. Tout le monde parlait, s'agitait, mais personne ne secondait Suzy. Enfin, un grand diable de navigateur anglais arriva avec une boîte de pansements.

La jeune fille s'informa :

— Y a-t-il un hôpital où l'on puisse le transporter?

— Oui, une vague infirmerie à la Mission.

— Ne peut-on appeler un docteur?

— Un docteur dans ce satané pays!

L'Anglais éclata de rire tant la supposition lui paraissait saugrenue. Suzy, découragée, comprenant qu'il ne fallait compter que sur elle-même, se remit à la besogne, se souvenant de ses stages d'infirmière. Bientôt le sang coula moins abondamment. La plaie s'assainit, puis disparut sous les bandages blancs. Le blessé, à qui l'on avait passé une bouteille d'alcool, se mit à boire à longues gorgées entrecoupées de petits gloussements. Enfin, une civière arriva. Deux coolies s'y attelèrent. Quatre hommes chargèrent le blessé. L'Anglais rangea méthodiquement et referma sa boîte de pansements. Il sembla s'apercevoir soudain que son interlocutrice était jolie et il grimaça un sourire qui le rendit un peu plus laid. Il chercha même, durant quelques secondes, une phrase galante, mais, n'en trouvant probablement pas, il conclut :

— Bah! Dans huit jours, il n'y paraîtra plus. Ça a la vie dure, ces vermines-là.

— Pauvre malheureux ! répondit Suzy.

D'un œil pensif, elle suivit la civière qui s'éloignait, escortée de curieux. Une brusque tristesse était tombée sur la jeune fille. Malgré la chaleur, elle ne put réprimer un léger frisson. Le soir s'annonçait, d'ailleurs, et, peu à peu, la foule des flâneurs et des mendiants en quête de quelque aubaine évacuait les quais. Suzy remarqua à cet instant un homme d'un certain âge arrêté à quelque distance et qui semblait l'observer. Dès que leurs regards se furent croisés, l'inconnu s'avança.

— Excusez-moi de vous aborder ainsi, mademoiselle.

— Monsieur?

— Vous avez devant vous un homme extrêmement embarrassé et à qui vous pouvez rendre un grand service.

Il parlait lentement, s'exprimant en français, avec une sorte de gêne. Très poliment, il avait retiré son chapeau de toile blanche qu'il tenait à la main.

— En quoi puis-je vous être utile? demanda la



jeune fille, fort étonnée et après un instant de silence.

L'autre sourit. Peut-être était-ce l'embarras qui rendait son visage un peu faux.

— Je viens d'admirer votre dévouement, mademoiselle... et aussi votre talent. L'idée m'est venue que, peutrêre, vous voudriez les exercer au profit d'un pauvre enfant, victime, lui aussi, d'un accident, et qui est à bord du « Fair-Play », le yacht que vous voyez là-bas.

Il se tourna à demi et, tendant le bras, montra le petit vapeur aux peintures claires que Suzy avait remarqué tout à l'heure. L'homme continuait d'expliquer, avec une certaine volubilité maintenant :

— Je cherche depuis deux heures un docteur et celui que l'on a pu m'indiquer est un médecin indigène, absent de chez lui par-dessus le marché.

— Mais monsieur, je n'ai aucune science médicale.

Il sourit encore une fois.

— Je vous ai vue tout à l'heure à l'œuvre... Le pauvre petit souffre et, si cette situation se prolonge, je crains que sa vie ne soit en danger... Nous l'avons soigné avec des moyens de fortune, mais, à présent, la fièvre est venue et nous ne savons plus que faire.

Suzy, brusquement, se décida.

— Eh bien! monsieur, je vais avec vous.

Elle suivit l'inconnu jusqu'à un petit canot qui se balançait au bas d'une échelle de fer. Deux matelots indigènes étaient à bord. A peine eurent-ils pris place que l'embarcation s'éloigna du quai.

Sous l'effort des rameurs, la barque glissait rapidement sur l'eau calme. La vitesse de la marche apportait un peu de fraîcheur, et la jeune fille respira plus librement. Avec la fin du jour qui s'annonçait, une sorte de brume

jaune enveloppait la ville arabe et les misérables maisons du port qui devenaient lointaines, plus lointaines que Suzy ne l'eût pensé. Son compagnon gardait le silence maintenant et elle se sentait un peu inquiète, regrettant d'avoir accepté à la légère la demande de cet inconnu. Sa pensée revint à l'enfant qu'elle allait voir et elle questionna :

— Il s'agit peut-être de votre fils, monsieur?

— Non, mademoiselle, du fils d'un de mes amis que je conduis justement à son père. C'est vous dire si le sentiment de ma responsabilité me semble pesant.

— Et il a été victime d'un accident?

— D'une chute..., d'une mauvaise chute. Sa jambe s'était mise à enfler et nous avons tout d'abord pensé à une foulure. Depuis avant-hier, une fièvre violente s'est déclarée et nous nous sommes décidés à relâcher ici.

— Vous allez loin, peut-être?

— Oui... Nous allons aux Indes... A Bombay.

Il esquissa de nouveau son sourire. Il y avait eu dans sa voix une imperceptible hésitation qui n'avait point échappé à la jeune fille.

Au long de la coque blanche, la chaloupe se rangea. S'excusant de montrer le chemin à sa visiteuse, l'homme monta lentement à l'échelle et, leste, Suzy le suivit.

Quelques matelots stationnaient sur le pont. Ils tournèrent leurs regards curieux vers la nouvelle venue, puis, affectant l'indifférence, s'éloignèrent. Alors un nouveau personnage fit son apparition. Il était petit, rouge et marchait en se dandinant avec une précipitation comique. Son torse était énorme et sa tenue assez peu soignée. D'une voix cordiale, l'inconnu le présenta :

— Notre excellent capitaine Cazebielle, un de vos compatriotes, mademoiselle... Et ceci me rappelle que

j'ai commis l'incorrection de ne pas me nommer.

Il inclina légèrement la tête, très cérémonieux :

— Thomas Drinkel.

— Suzy Landais, envoyée spéciale de « Paris-Monde ».

Il fit encore un petit salut. Le capitaine, lui, ne bougeait



pas. D'un geste, Drinkel lui rendit sa liberté, puis, tourné vers la jeune fille :

— Si, maintenant, vous voulez bien me suivre auprès du petit malade?

De nouveau il la précéda et, lorsqu'ils eurent descendu une petite passerelle, longé un couloir de quelques mètres, il poussa une porte et s'effaça.

— Voici notre petit Jacques.

Par l'étroit hublot de la cabine n'entrait plus maintenant qu'un faible jour. Sur l'oreiller d'une petite couchette, Suzy vit un mince visage aux traits creusés, aux pom-

mettes rougies, que surmontait une masse de cheveux bruns et bouclés. L'enfant devait sommeiller car ses paupières étaient baissées. A pas légers, la jeune fille s'avança et, lorsqu'elle eut posé la main sur le front qui lui brûlait les doigts, elle se sentit étrangement émue. Toute son inquiétude de tout à l'heure avait disparu dans le flot de pitié qui lui bouleversait le cœur.

Durant quelques instants, Suzy demeura immobile au chevet du petit malade. Thomas Drinkel, à voix basse, attira son attention.

— Vous avez dans ce placard toute la pharmacie nécessaire. La quinine est sur la petite tablette de chevet... Voulez-vous voir cette jambe?

Il souleva le drap et le membre enflé et tuméfié fut visible. La jeune fille poussa un soupir.

— Je crains bien de ne savoir que faire.

— Vous ferez pour le mieux, j'en suis sûr.

— Mais ce n'est pas en quelques minutes que...

— Chut!

Il montra le visage de l'enfant dont les paupières se soulevaient.

— De toute façon, votre présence lui fera du bien... J'ai quelques ordres à donner. Je vous laisse.

Il battit précipitamment en retraite et Suzy ne songea pas à le retenir. Le petit Jacques avait levé sur elle des yeux étonnés dans lesquels passait une curieuse expression de crainte. Elle lui prit la main et commença à lui parler doucement, mais sans obtenir de réponse.

Malheureuse, ne sachant que faire et n'ayant point la moindre idée des soins qu'il convenait de donner à l'enfant, elle souhaitait le retour du curieux personnage qui l'avait introduite, afin de lui demander si quelque traite-

ment avait déjà été appliqué. S'éloignant un instant de la couchette, elle alla jusqu'au placard qui contenait la pharmacie, mais la nuit était presque venue et elle chercha un bouton électrique pour faire de la lumière.

Ce fut à ce moment qu'elle entendit un sourd grondement dans le flanc du bateau, puis le halètement d'un moteur. De lentes secousses commencèrent à être imprimées au yacht et il y eut au long de la coque un bouillonnement d'eau. D'un bond, Suzy s'était précipitée au hublot. Elle vit au loin bouger les lumières de la rive qui, lentement, se mirent à fuir, s'éteignant une à une dans la brume.

Alors, dans son esprit en déroute, l'extraordinaire évidence s'imposa : l'emmenant à son bord pour une destination inconnue, le « Fair-Play » venait de lever l'ancre.

***

Si le premier sentiment de la jeune fille avait été la stupéfaction, le second fut la colère. Que l'on eût fait appel à sa pitié pour se jouer ainsi d'elle lui sembla le comble de l'odieux. Elle se précipita vers la porte dont elle secoua le bouton avec rage. Mais ses efforts furent vains car le battant ne céda pas. Elle frappa les panneaux du poing et se mit à appeler, mais nulle voix ne lui répondit. Alors, brusquement, sa colère fit place à l'épouvante. Quels étaient ces gens et pourquoi l'avaient-ils attirée à leur bord?

Faisant un grand effort pour retrouver son calme, elle revint auprès du petit malade.

— Savais-tu, toi, que le bateau allait partir?

Il la fixa quelque temps de ses grands yeux fiévreux et

sa main chercha celle de Suzy. Ensuite, pour la première fois, il parla.

— Ne me quittez pas, dit-il faiblement. J'ai peur.

— De quoi as-tu peur?

Il serra plus fort les doigts qu'il tenait.

— Ecoutez, dit-il encore. Le voilà qui vient.

Dix secondes plus tard, on frappait à la porte et la voix de Thomas Drinkel se faisait entendre.

— Mademoiselle Landais voudrait-elle m'accorder quelques minutes d'entretien?

— Mademoiselle Landais exige une explication immédiate, cria Suzy.

L'électricité s'alluma et le propriétaire du yacht entra, arborant le plus aimable de ses sourires.

— J'espère ne pas vous déranger.

— Vous allez imméditament me faire reconduire à terre.

Il eut un geste évasif, puis proposa :

— Voulez-vous me suivre jusqu'au fumoir où nous parlerions plus à l'aise?

— Inutile. Ce que j'ai à vous dire peut être dit ici. Si ce départ est une plaisanterie, je vous signale tout de suite qu'elle n'est pas de mon goût.

— Hélas ! je suis au regret de vous dire que ce n'est pas une plaisanterie.

— Vous imaginez-vous que vous allez m'emmener contre mon gré? fit la jeune fille, frémissante de colère.

— Comprenez la situation, mademoiselle...

— Je veux aller à terre.

Il la regarda. Ses yeux eurent un bref éclair.

— J'avais cru me trouver en face d'une femme de sang-froid, dit-il lentement.



En se retournant, il avait sorti un revolver de sa poche.

— Si j'en manquais, je vous aurais déjà traité comme vous le méritez.

Il haussa les épaules et sa voix, jusqu'ici doucereuse, se fit soudain tranchante.

— Inutile de dire des bêtises. Ce qui est fait est fait. Le rivage est loin et personne au monde ne pourra m'y faire retourner maintenant. Il faut voir la situation en face. Cet enfant étant malade, la présence d'une femme à son chevet était nécessaire. Alors j'ai songé que vous pourriez peut-être assumer le rôle de garde-malade.

— Il fallait me consulter à l'avance.

— Et vous m'auriez refusé... Soyons raisonnable. Vous courez le monde en qualité de journaliste et je vous offre une petite croisière. Vous vendez mal votre copie et moi je vous offre une somme rondelette pour demeurer une dizaine de jours au chevet de cet enfant.

— Je ne veux pas de votre argent. Je veux ma liberté.

— Désolé.

Il écarta les bras en signe d'impuissance, tourna les talons et marcha vers la porte. En trois pas, Suzy le rejoignit et l'attrapa par l'épaule. Mais elle se recula brusquement, car l'homme, se retournant, avait sorti un revolver de sa poche et le braquait sur elle.

— Mademoiselle Landais, fit-il, martelant les syllabes, je vous ai mise au courant du rôle que vous aurez à remplir ici. Tant que vous le remplirez docilement et sans inutiles récriminations, tout ira bien pour vous... Autrement...

— Autrement? le défia-t-elle.

— Autrement, continua-t-il, nous serions obligés de prendre les mesures qui s'imposeraient... Il serait vraiment regrettable que les lecteurs de « Paris-Monde » fussent désormais privés de vos intéressantes enquêtes.

Son revolver s'abaissa. Il avait retrouvé son sourire. Il sortit de la cabine, mais, cette fois, il ne prit même pas la peine de fermer la porte à clef.

La première soirée que Suzy passa à bord du « Fair-Play » fut étrange. Les nerfs trop tendus pour pouvoir rester en place, elle allait et venait dans l'étroite cabine, tantôt en proie à un retour de colère et tantôt à l'inquiétude. Par instants, elle se sentait envahie aussi d'une curieuse joie, tant les circonstances comblaient son goût du risque et de l'aventure. Elle éclata soudain de rire.

— Un beau commencement de reportage, fit-elle à haute voix.

Puis elle haussa les épaules.

— ... Les lecteurs diraient, naturellement, que c'est du « chiqué ».

Fatiguée, elle revint s'asseoir près du hublot. Les battements du moteur ne parvenaient plus qu'étouffés à présent et, sur l'eau calme, le bateau était à peine secoué. Une lueur diffuse tombait du ciel, donnant à la mer une curieuse phosphorescence. Le spectacle était si beau que Suzy devait faire effort pour échapper à sa contemplation et pour réfléchir à son extraordinaire situation.

« Je vais prendre mon mal en patience, songea-t-elle, et, à la première escale, je m'évaderai. »

Une légère plainte s'éleva dans la pièce. L'enfant, terrorisé tout à l'heure par les éclats de voix, commençait à s'agiter sur sa couche. La jeune fille revint vers lui.

— Tu souffres, Jacquot?

Il la regarda.

— Pourquoi étiez-vous fâchée tout à l'heure?

— Parce que monsieur Drinkel m'oblige à rester ici.

— C'est vrai que vous allez rester?

Il y eut un tel éclair de joie dans ses yeux que Suzy s'en voulut presque de sa colère de tout à l'heure. Était-il donc besoin de contrainte pour l'inciter à rester près de ce petit qui souffrait? Elle retrouva soudain toute sa gaieté et son courage.

— Oui, je reste, mon chéri. C'est moi qui vais te soigner, jouer avec toi et te guérir bien vite... Et, d'abord, nous allons regarder cette vilaine jambe... Qui te soignait jusqu'ici?

— Un peu tout le monde... Monsieur Drinkel, surtout. Il me faisait très mal.

— C'est un ami de ton papa, monsieur Drinkel?

Sous ses longs cils bruns, Jacques laissa filtrer un regard chargé de réticence.

— Je ne sais pas, fit-il, baissant le ton.

Suzy entoura de compresses humides la jambe malade, la banda et fit ensuite la toilette de l'enfant qui avait été très négligé. Elle terminait à peine son travail que l'on frappait à la porte. Un Malais entra, chargé de linge et de couvertures. Il rabattit une couchette fixée au mur et se mit en devoir de la préparer. Ses gestes étaient souples et rapides. Il ne jeta point vers la jeune fille un seul regard de curiosité et sortit peu de temps après aussi silencieusement qu'il était entré. Dix minutes plus tard, il recommença son manège, apportant cette fois un repas froid. Ce fut le seul personnage qui vint troubler la tranquillité de cette soirée.

Dès le lendemain, la vie de la jeune fille à bord du « Fair-Play » commença de s'organiser.

Trop raisonnable pour ne pas prendre son parti d'une situation provisoirement inchangeable, Suzy s'efforça tout de suite de se ménager le plus de liberté possible. La porte

de sa cabine n'était pas fermée à clef. Elle en profita pour aller, dès l'aube suivante, faire un tour sur le pont, et la première personne qu'elle y rencontra fut le Capitaine.

Le gros homme émergeait en bougonnant des profondeurs de la machinerie lorsqu'il faillit buter dans Suzy qui faisait mine de ne pas l'apercevoir. Il s'arrêta net, dardant sur elle des yeux furieux.

— Que faites-vous là? demanda-t-il grossièrement.

Elle le toisa.

— Est-ce à moi que vous parlez, monsieur?

— Pas au schah de Perse, parbleu! Et d'abord, vous pouvez m'appeler Capitaine. Ça ne vous écorchera pas la bouche... On vous a donné l'autorisation de sortir de votre cabine?

— Non, fit-elle doucement. Je l'ai prise, mais peut-être un peu à la légère... Je ne pensais pas faire de mauvaise rencontre.



Prestement elle se détourna, tandis qu'il restait figé sur place, cherchant un argument mais ne trouvant que des jurons. Sans plus s'occuper de lui, Suzy continua sa promenade et ne redescendit qu'un bon quart d'heure plus tard, ravie de cette première manifestation d'indépendance.

En regagnant sa cabine, elle eut la désagréable surprise d'y trouver Thomas Drinkel installé près du petit Jacques. Au grand jour et de si bon matin, le personnage avait un aspect beaucoup moins avenant. Il avait négligé de se raser et gardait sur la tête une casquette blanche beaucoup trop enfoncée. Son visage avait ainsi une expression veule, cynique et vulgaire, qui en disait long sur la véritable personnalité de son propriétaire. Il ne prenait d'ailleurs même plus la peine d'afficher de bonnes manières.

— Vous voilà revenue à de meilleurs sentiments, fit-il à la jeune fille en manière de bienvenue.

Elle le dévisagea quelque temps avec une telle insistance méprisante que, gêné, il baissa les yeux. Alors elle prit la parole à son tour.

— Il me manque un certain nombre d'objets, tant pour le malade que pour mon usage personnel. Dois-je m'adresser à vous ou au capitaine Cazebielle pour les avoir?

— A moi. Le capitaine Cazebielle est là pour commander la manœuvre. Il fait son métier. Rien de plus.

— Bien. Alors, voici la liste de ce qui me manque.

Elle tendit un petit morceau de vélin à Drinkel qui hésita à le prendre. Visiblement, le sang-froid de son interlocutrice le stupéfiait. Enfin, il accepta le papier et le mit dans sa poche.

— Nous ferons le nécessaire.

— Autre chose, monsieur. J'ai fait hier toutes mes réserves au sujet de la façon inqualifiable dont vous vous

étiez pris pour m'attirer à bord. Je n'ai donc pas à revenir là-dessus. Vous trouverez pourtant légitime que je sache combien de temps durera ce voyage.

— Une huitaine de jours, tout au plus.

— Et dans quelle partie du monde me débarquerez-vous?

— Vous le verrez toujours bien.

— Encore un point, monsieur. Par intérêt pour ce petit qui est charmant, j'accepte de remplir le plus consciencieusement possible mon rôle d'infirmière. J'exigerai, en retour, un certain nombre d'égards, par exemple la libre disposition de cette cabine et l'accès au pont. Le capitaine Cazebielle, que j'ai rencontré tout à l'heure, avait la prétention de me l'interdire.

— Cazebielle n'a d'ordres à donner qu'à son équipage, fit Drinkel d'une voix hargneuse.

— C'est bien ce que j'ai pensé... Aussi ai-je passé outre... D'ailleurs, le Capitaine n'est pas un gentleman.

Touché au point faible par ce compliment détourné qui chatouilla sa vanité, le visiteur s'inclina tandis que sa physionomie s'éclairait.

— Tout ceci vous est accordé de grand cœur, mademoiselle. Je suis ravi que nous tombions ainsi d'accord sur tous les points et persuadé que vous ne garderez pas un trop mauvais souvenir de ce voyage... un peu involontaire.

Ce fut au tour de Suzy de sourire gracieusement. M. Drinkel adressa ensuite un signe amical à l'enfant et prit congé de son interlocutrice. Cette fois, il avait retiré sa casquette.

Les jours qui suivirent furent assez monotones. Dans l'étroite cabine, la chaleur était, à certaines heures, véritablement suffocante. Jacques en souffrait. Son état,

pourtant, ne s'aggravait pas. Sa jambe le faisait moins souffrir et sa fièvre avait tendance à décroître. Drinkel s'en montrait fort satisfait. Tout en découpant des figurines en papier pour amuser le petit malade, Suzy s'efforçait de le faire parler, mais quels renseignements pouvait-elle tirer d'un garçonnet de quatre ans? Il avait dit son nom : Jacques Subrain. De sa mère, il ne parlait pas. Peut-être était-elle morte alors qu'il était encore bébé. Les noms de son père, d'une certaine tante Maté et d'un oncle Tol revenaient souvent dans sa conversation. A l'égard du propriétaire du yacht et du capitaine Cazebielle, il semblait nourrir une méfiance où se mêlait de la terreur.

Suzy crut comprendre que M. Drinkel était venu le chercher en France pour le conduire auprès de son père qui était en voyage « loin, très loin ». Cela était conforme à ce qui lui avait été dit le premier jour et, pourtant, plus le petit parlait, plus les circonstances de ce départ de France lui semblaient entourées de mystère.

Un soir qu'elle était montée prendre l'air sur le pont, une discussion survenue entre Drinkel et le Capitaine vint définitivement la fixer sur ce point.





II

LES COLÈRES DU CAPITAINE CAZEBIELLE. A LA NAGE

SAUF les hommes de quart, tout le monde était déjà couché car la journée avait été accablante. Étendue à même le plancher, la tête posée sur un coussin, Suzy regardait au-dessus d'elle l'immense espace bleuté où scintillaient des milliers d'étoiles, lorsque l'écho d'une voix irritée vint troubler sa quiétude. Le bruit provenait de la chambre de veille. S'assurant d'un regard que personne ne pouvait la voir, la jeune fille abandonna sa place et marcha dans cette direction.

A peine était-elle parvenue à proximité de son but



Le bruit provenait de la chambre de veille.

qu'une phrase lancée à la volée par le Capitaine fit battre son cœur à coups précipités.

— Quand on risque sa tête dans une expédition, disait Cazebielle, il est naturel qu'on en ait le commandement.

Une voix aiguë, qui était celle de Drinkel, lui donna immédiatement la réplique :

— Ne parlez pas tout le temps de vos risques. Dites-vous bien que j'en ai couru plus que vous lorsqu'il m'a fallu mettre la main sur l'enfant et préparer notre fuite avec toutes les polices à nos trousses. D'ailleurs...

Il dut se rendre compte qu'il avait parlé trop haut car il baissa le ton, et le reste de la phrase se perdit dans un murmure. Mais Suzy en avait assez entendu. La sueur qui perlait à son front venait de se glacer. Brusquement elle se jeta dans l'ombre car le pas pesant du Capitaine se faisait entendre. La porte du poste s'ouvrit tout à coup et deux silhouettes se montrèrent sur l'étroite passerelle.

— Alors?...

— Alors, je n'entends plus rien. Ce devait être la toile de la tente que la brise faisait claquer.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes se séparèrent. Le Capitaine retourna dans l'étroite pièce et Drinkel s'éloigna en sifflant. Lorsqu'il eut disparu, Suzy regagna en grande hâte sa propre cabine. L'enfant était assoupi et un vent léger pénétrait par le hublot. Assise sur son lit, la jeune fille veilla longtemps dans l'obscurité. Quand elle se décida à céder au sommeil, sa détermination était prise : ce n'était point seule qu'à la première occasion elle s'évaderait, mais avec Jacquot, car il était maintenant hors de doute que le petit garçon avait été enlevé dans un but qu'elle ignorait encore mais qu'elle s'efforcerait de découvrir.

L'aube suivante fut particulièrement radieuse. Comme les jours précédents, la jeune fille alla se promener sur le pont où Drinkel en personne vint lui tenir compagnie. Le personnage était extrêmement vaniteux et la passagère, qui n'avait pas tardé à découvrir son point faible, affectait de le traiter en gentleman afin de se concilier ses bonnes grâces. Toujours bourru, Cazebielle se montrait de loin en loin. Son regard soupçonneux suivait chacun des gestes de Suzy. Lorsqu'il n'était pas en service, c'était Borrini, son second, qui le remplaçait. Suzy s'aperçut bientôt que Borrini, loin de sembler partager l'aversion de son chef, faisait au contraire tous ses efforts pour se faire remarquer d'elle. Ce matin-là, il s'avança même à sa rencontre et la salua avec déférence.

— Je crois devoir vous signaler, mademoiselle, que nous possédons à bord plusieurs fauteuils pliants et rien ne serait plus facile que d'en faire installer sur le pont. Je vais vous en faire porter par un des hommes.

— Vous êtes trop aimable, monsieur, mais ne prenez point cette peine...

— Ce sera une joie pour moi.

Il souriait. Une petite moustache brune ombrageait ses lèvres trop minces. Il avait l'air aussi fourbe que Drinkel mais devait être beaucoup moins intelligent. Suzy lui prodigua ses plus gracieux sourires et l'accompagna vers une sorte de magasin où tout un matériel était entreposé. Requis par le second, un homme d'équipage s'avança.

— Vous prendrez trois ou quatre fauteuils, Subiez, et vous les porterez sur le pont.

— Bien, monsieur.

L'homme s'engouffra entre des montagnes de planches et de cordages. Dans un coin, une sorte d'établi était ins-

tallé, après lequel étaient fixés de nombreux outils. Une voix s'éleva au loin :

— Vous êtes là, Borrini?

— Oui. Voilà!

Il passa devant la jeune fille.

— Vous voudrez bien m'excuser un moment; le Capitaine m'appelle.

— Mais comment donc!... Je suis si confuse de vous occasionner toute cette peine.

Le second s'éloigna de son grand pas élastique. Le matelot était tout au fond de la pièce, occupé à dégager les sièges pliants. Suzy n'hésita pas. Légère et prompte, elle pénétra à son tour dans la réserve. Étendant le bras, elle attrapa un outil tranchant, puis, se penchant vers un paquet de cordages déjà entamé, elle coupa un long filin qu'elle introduisit précipitamment dans son corsage. Ses gestes avaient été si rapides qu'en quelques secondes l'outil était revenu à sa place et elle regagna le chambranle de la porte contre lequel elle demeura appuyée.

— Voilà l'affaire, fit l'homme en se retournant.

Les bras chargés, il retourna sur le pont, suivi de la jeune fille. Elle songeait, en prenant place dans le confortable fauteuil mis à sa disposition :

« J'ai déjà de quoi descendre Jacquot par le hublot. Maintenant, si je veux être prête à toutes les éventualités, je dois me procurer une arme à tout prix... Et ce ne sera pas le plus commode. »

Le reste de la journée s'écoula sans incidents notables. Jacquot se sentait mieux et sa garde songeait à profiter des dernières lueurs du jour pour aller se délasser les jambes sur le pont, lorsque des vociférations terribles éclatèrent dans les profondeurs du « Fair-Play ». Suzy n'eut point de

peine à reconnaître l'accent furieux du Capitaine. Il devait se trouver dans une étroite coursive qui, communiquant avec le couloir, donnait ensuite accès à la chambre de chauffe, puis au poste où couchait l'équipage. Doucement la jeune fille poussa une porte de fer qui n'était point toujours fermée. Elle eut la joie de sentir le battant céder sous sa pression. Aussitôt les paroles de Cazebielle lui parvinrent, distinctes :

— ... Triples brutes ! Faces d'ânes ! Mériteriez cinq balles dans la peau !... Pouviez pas me prévenir plus tôt ?

Il y eut un court silence, puis une voix répondit avec calme :

— Je vous avais prévenu au départ de Djibouti, Capitaine. La machine consomme de façon anormale. Si nous continuons à pousser la chaudière, nous n'en avons pas pour deux jours avant d'être en panne de charbon.

— Taisez-vous !

Cazebielle se lança dans une nouvelle dissertation fort



peu élogieuse pour les chauffeurs et pour l'équipage en général. Il semblait avoir complètement perdu son sang-froid et cela n'étonna pas la jeune fille car, plusieurs fois, elle avait déjà cru remarquer que le Commandant du « Fair-Play » sentait abominablement le rhum.

— Vous devez encore aller quatre jours, et sans baisser la vitesse :

— Impossible.

Il y eut une bordée de jurons furieux, puis un choc sourd et un cri. Cazebielle hurla d'une voix de stentor :

— Voilà qui est réglé. Je n'aime pas qu'on discute mes ordres.

Il s'éloigna, puis ce fut le silence. Hésitante, Suzy s'apprêtait à revenir sur ses pas, lorsqu'une silhouette surgit à quelques mètres devant elle. C'était un des hommes de la chambre de chauffe dont le visage et le torse nu étaient noircis par le charbon. Mais, au sein du poussier et de la suie qui le maculaient, serpentait une longue rigole rouge qui, venant du front, suivait l'épaule, puis le bras, coulant goutte à goutte sur le sol. Elle poussa une exclamation :

— Vous êtes blessé?

Surpris de cette présence qu'il ne soupçonnait pas, l'autre s'arrêta net et grogna :

— Oui... Oh! ce n'est rien : une chute... Cogné assez rudement contre un montant de fer.

— Il faut laver cela..., désinfecter la plaie.

Comme l'homme hésitait, elle se fit autoritaire :

— Venez!

Elle l'entraîna dans sa cabine, le fit asseoir, puis, allant à l'armoire de pharmacie, elle en sortit tout ce qui était nécessaire pour faire un pansement sommaire. Cinq minutes

plus tard, la tête du blessé était couronnée d'un magnifique bandeau blanc. Durant toute l'opération, cependant assez douloureuse pour lui, le soutier n'avait articulé ni un mot, ni une plainte. Lorsque tout fut terminé, il se leva, gagna la porte, puis, se retournant, il jeta d'un ton brusque :

— Merci... Je m'appelle Douassin... A votre service si l'occasion s'en présente.

Cazebielle ne décoléra pas de toute la soirée, et il eut une scène assez violente avec Drinkel. Borrini lui-même semblait très agité. Il était hors de doute que le Capitaine s'était livré à un acte de violence envers Douassin, et l'équipage prenait assez mal la chose car de multiples conciliabules s'engageaient entre les hommes. Pour tout dire, il régnait à bord une atmosphère assez troublée. Suzy, dès que la nuit fut venue, abandonna le petit malade qui dormait, et, s'enveloppant, en guise de châle, d'une couverture sombre qui rendrait moins apparents ses vêtements clairs, alla rôder sur le bateau. Elle pensait bien pouvoir, dans le désarroi général, obtenir quelques renseignements intéressants.

Borrini était de quart. Sa silhouette se détachait sur la passerelle du poste de veille. Cazebielle fit irruption à quelques mètres de lui et l'interpella à propos d'une question de service. Il y eut un bref échange de répliques. Il était de plus en plus visible que le Capitaine se trouvait dans un état proche de l'ivresse. Pour terminer l'entretien, il jeta d'une voix menaçante :

— Je vais m'expliquer avec Drinkel.

— Portez-lui mon bonsoir, ricana le second.

La jeune fille eût donné cher pour aller se poster dans les environs de la cabine où devait se dérouler un orageux

entretien, mais il lui eût fallu traverser le yacht dans toute sa longueur et s'exposer à être vue. Un peu déçue, elle se contenta de gagner la tente qui, durant la journée, leur donnait un peu d'ombre. Les fameux fauteuils pliants étaient là. Elle prit place sur l'un d'eux qu'elle tira tout contre la paroi de toile. Immobile, la couverture à demi remontée sur son visage, elle attendit.

Une demi-heure plus tard, un murmure de conversation lui parvint. Longeant le bastingage, Drinkel et le Capitaine s'en venaient. Bien que le pas de ce dernier fût toujours assez mal assuré, son humeur semblait s'être adoucie. D'un ton pâteux, il articula :

— Alors, entendu pour la double prime. Si c'est ainsi, je marche, mais qu'on ne batte pas tout le temps en brèche mon autorité... C'est comme cette pimbêche. Je n'admets pas...

— Assez parlé d'elle, Cazebielle. Je vous ai dit que le



petit allait mieux. Sitôt qu'il sera guéri, la demoiselle débarrassera le plancher.

— Oui. Je sais. Vous m'avez dit... Bonne méthode ! On a toujours tort de laisser des gens bavards derrière soi.

— C'est vous qui êtes trop bavard. Allez vous coucher et, à l'avenir, gardez mieux votre sang-froid. Compris, Cazebielle ? Plus de rhum, ou, sans cela...

— Ça va ! Bouclez-la, vous aussi !... Je vais faire ma ronde. J'ai la responsabilité du bateau. Et il faudra que tout marche droit... Oui, il faudra.

Une fois seul, il pivota sur ses talons. Dans sa main droite, la jeune fille, toujours aux aguets, vit briller un revolver. Alors un projet insensé germa dans sa cervelle. A pas de loup, elle quitta sa place, gagna sans être vue l'escalier qui descendait à sa cabine, rentra chez elle et, l'instant d'après, franchit de nouveau la porte. Elle ne tenait point, comme le Capitaine, une arme à la main, mais simplement un flacon d'huile pharmaceutique qu'elle déboucha et dont elle versa le contenu sur les dernières marches. Ensuite elle frappa d'un coup sec l'ampoule électrique, plongeant le couloir dans l'obscurité. Debout, appuyée à la porte de sa cabine, elle attendit, écoutant le pas de l'homme résonner au-dessus de sa tête. Le bruit se fit plus précis. Le monologue du promeneur était distinct :

— ... Voir un peu de ce côté ce que fait la chipie... Jamais trop de précautions... Faudrait bien... Oh ! mille millions de f...

La suite du juron, qui était extrêmement imagé, se perdit dans un terrible fracas de dégringolade. Puis un silence tragique lui succéda. La casquette du Capitaine avait été mollement atterrir à trois mètres de là, comme un gros oiseau qui se pose. Le revolver, plus lourd, avait roulé

contre la porte de fer qui donnait sur la coursive. Si Cazebielle avait gardé un peu de lucidité, il eût peut-être pu voir une sorte de fantôme gris qui bondissait en cette direction, mais il était à demi assommé par sa chute. Il ne reprit complètement ses esprits qu'en voyant Mlle Landais paraître à la porte de sa cabine.

Un halo lumineux l'entourait. Elle avait les cheveux en désordre et, habillée à la hâte, se frottait les yeux.

— Mon Dieu ! C'est vous, Capitaine? s'exclama-t-elle. Que vous arrive-t-il? Vous m'avez réveillée en sursaut.



Suzy se montrait moins sur le pont. Des diverses conversations qu'elle avait pu surprendre les jours passés, il résultait que le « Fair-Play » serait bientôt contraint de faire du charbon, c'est-à-dire de se rapprocher de quelque port. Ainsi surgirait peut-être pour elle l'occasion unique. A présent qu'elle avait en sa possession un cordage suffisamment long et le propre revolver du capitaine Cazebielle, elle se sentait prête à tout tenter. Encore ne fallait-il point exposer inutilement le petit malade.

Longtemps elle se demanda même si le mieux n'était point de s'évader seule, de donner ensuite l'alarme et de faire cerner le yacht par les forces de police qu'elle pourrait alerter. Mais c'était laisser Jacquot sans aucune défense aux mains de ses ravisseurs, et, se voyant sur le point d'être capturés, de quoi les bandits ne seraient-ils point capables? Non. Le mieux était d'emmener l'enfant avec elle. Constamment elle s'approchait du hublot, guettant une brume à l'horizon, une ligne sombre qui lui annoncerait la terre.

Or la terre se présenta certain soir à l'instant où elle s'y attendait le moins. Se prétendant souffrante, elle avait écourté les quelques moments qu'elle passait chaque soir sous la tente à l'heure du crépuscule et elle était revenue près de l'enfant. Jacquot avait eu le matin un petit mouvement de fièvre, mais sa jambe continuait à se remettre. Il s'endormit avec un bon sourire confiant, durant que la jeune fille lui contait une histoire. Elle vit ses yeux calmement fermés. Elle entendit son souffle régulier. Alors elle se leva et se mit à la recherche d'un peu d'air frais, car la chaleur était véritablement torride.

Tandis que ses poumons s'emplissaient de la brise du soir, ses yeux glissèrent sur les flots obscurs. Et, soudain, elle faillit crier d'émotion : par tribord, à moins d'un mille peut-être, elle voyait scintiller une longue file de points lumineux. L'instant décisif était venu. Le « Fair-Play » s'approchait de la terre.

Le navire s'était brusquement empli d'un mouvement inaccoutumé. Le halètement des machines s'était comme assourdi. On eût dit qu'un monstrueux animal, suspendant sa course, ralentissait progressivement le rythme de son souffle. Des treuils grinçaient au milieu des éclats de voix. De temps à autre, un ordre tonitruant tombait de la bouche du capitaine Cazebielle, immédiatement suivi d'un va-et-vient des hommes exécutant les instructions reçues.

Les lumières se rapprochaient insensiblement. Des clapotements se faisaient entendre sur l'eau. Tremblante d'énervement, la jeune fille avait éteint l'électricité pour faire croire qu'elle dormait. Tous les gestes qu'elle accomplissait, cependant, avaient été préparés avec tant de soin que la lueur diffuse qui entrait par le petit hublot lui

suffisait amplement. Déjà le cordage était lié à un solide crampon de fer repéré à l'avance. Le revolver était enfermé dans un sachet imperméable accroché à son cou. Une écharpe était fixée à ses épaules, avec laquelle elle attacherait solidement le petit Jacquot sur son dos, un peu comme les négresses portent leurs enfants.

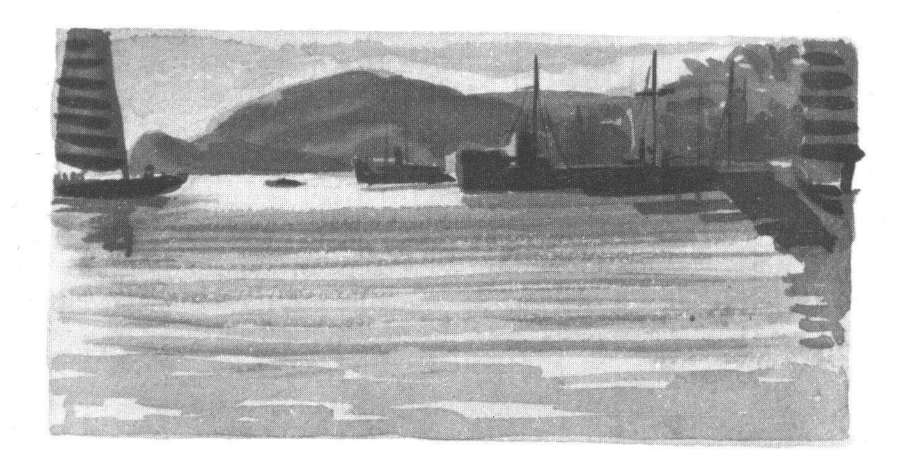


Comme la rive approchait lentement ! Il était d'ailleurs peu probable que le « Fair-Play » l'atteindrait avant l'aube car il ne pouvait avoir l'intention de charbonner en pleine nuit. Effectivement, l'hélice cessa soudain de battre l'eau, le navire courut encore quelque temps sur sa lancée tandis qu'un bruit de plongeon indiquait qu'une des ancres avait été jetée. Bientôt la vitesse décrut d'une façon très sensible, puis, avec une légère secousse, la coque claire s'immobilisa. Presque au même instant, un pas rententissait dans le couloir et quelques coups étaient frappés dans la porte.

« Ils vont me surveiller pendant l'escale, songea la jeune fille. Tout est perdu ! »

Elle poussa un soupir de soulagement en reconnaissant la voix de Borrini.

— Excusez-moi de vous déranger, mademoiselle Lan-



dais, disait le second, mais monsieur Drinkel m'envoie vous chercher.

— Me chercher ! A cette heure?

— Oui. Il est absolument nécessaire que vous veniez tout de suite.

— Mais je suis couchée... et souffrante, par-dessus le marché.

— Je vous serais très reconnaissant de vous préparer dès maintenant.

— Quelle étrange histoire !

Elle bâilla avec bruit. Eperdument, elle cherchait une solution. La manœuvre de Drinkel et de ses acolytes

était facile à deviner. Ils allaient l'enfermer durant tout le temps que le yacht serait à quai afin de l'empêcher de s'évader ou de donner l'alerte. Borrini, toujours à son poste derrière le battant de la porte, patientait en sifflotant entre ses dents. Suzy s'avança doucement jusqu'au hublot, jeta un coup d'œil sur l'eau presque morte de l'avant-port. A quelques encablures de là, des files d'embarcations indigènes se balançaient imperceptiblement. Il ne serait guère difficile de les atteindre.

— Je vous demande trois minutes, monsieur, pas davantage, cria-t-elle à Borrini... Je ne vous fais pas perdre votre temps, au moins?

— Non non, répondit-il d'une voix mal convaincue.

Elle se penchait pendant ce temps-là sur Jacquot, lui appliquait une main sur la bouche pour l'empêcher de crier, puis, les lèvres collées à son oreille, lui donnait ses explications :

— Jacquot chéri va venir avec Suzy. Quitter le bateau et toutes ces vilaines gens... Ne rien dire. Ne pas avoir peur. Monter sur le dos de Suzy et la tenir bien solidement par les cheveux... Compris, Jacquot? Pas par le cou. Suzy aurait beaucoup de mal et se noierait dans l'eau toute noire.

L'enfant fixa un instant sur elle ses grands yeux étonnés, puis il se mit à sourire. Il avait en elle la plus absolue confiance et, du moment qu'elle serait avec lui, il ignorerait la surprise ou la peur.

Tandis qu'elle marchait vers le hublot avec le petit dans ses bras, elle disait encore :

— Je n'en ai plus que pour un instant. Je suis vraiment confuse de vous faire attendre ainsi... Mais avouez que ce réveil était assez inattendu.

Un vague grognement fut la seule réponse, puis le second finit par s'impatienter.

— De grâce, mademoiselle, hâtez-vous.

— Je me hâte autant que je peux, monsieur.

Le plus dur restait à faire car l'étroite ouverture était déjà tout juste suffisante pour livrer passage à Suzy et il ne pouvait être question d'assujettir à l'avance Jacquot sur ses épaules. Heureusement, son plan était mûri depuis longtemps. Elle laissa d'abord filer la corde qui descendit jusqu'à ras de l'eau, puis elle passa la première, à reculons. Elle avait pratiqué dans le filin une bouclette où elle put facilement engager son pied. Ainsi, elle eut une relative liberté de mouvements, suffisante pour attirer jusqu'à elle le petit malade qu'elle avait placé sur une chaise devant le hublot.

Sa main tremblait un peu, tandis qu'elle passait derrière les reins de Jacquot une longue écharpe dont elle ramenait et liait solidement les coins devant elle. En dessous d'eux, il y avait maintenant l'eau clapotante et il eût suffi du moindre faux mouvement pour qu'elle y laissât tomber l'enfant. Chacun de ses gestes s'exécutait pourtant avec une lenteur, une sûreté infaillibles. Le petit, de son côté, malgré la douleur que lui causaient tous ces mouvements, faisait preuve d'un courage et d'un sang-froid étonnants pour son âge. Le peu d'explications que lui avait données sa grande amie lui avait fait comprendre toute la gravité de ce qu'ils entreprenaient là et, pour rien au monde, il n'eût entravé ou gêné un seul acte de Suzy.

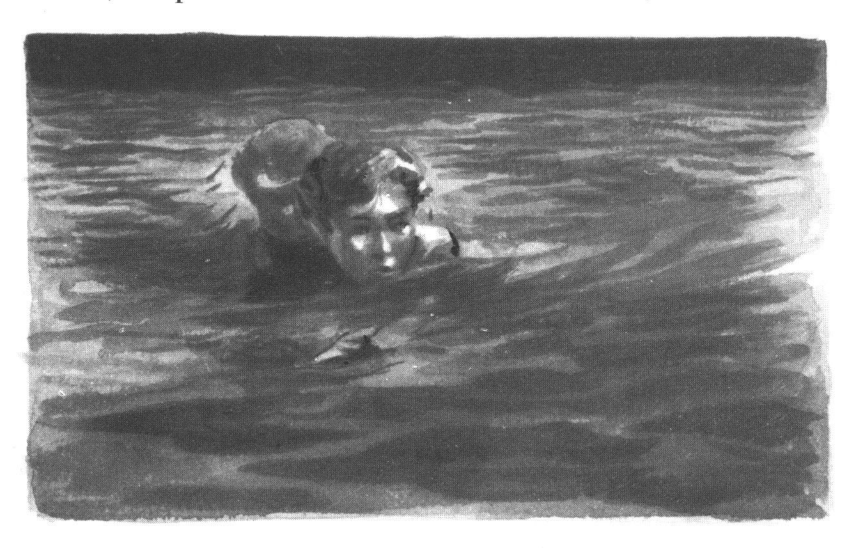
La voix de Borrini s'éleva encore une fois derrière la porte.

— Ah ça ! Y êtes-vous ? Faut-il que j'ouvre de force ?

Elle répondit, mais à voix basse et s'adressant à Jacquot :
— Nous y sommes, mon chéri. Maintenant, n'aie pas peur.

Rapidement elle se laissa glisser au long de la corde. Il y eut un bouillonnement, puis un bruissement rythmé dans l'eau calme, presque tiède. Nageant vigoureusement et aussi silencieusement qu'elle le pouvait, Suzy adressait dans le fond de son cœur une fervente prière au ciel afin que nul requin ne vînt rôder dans les parages.

Durant plusieurs minutes, personne, du « Fair-Play », ne sembla avoir remarqué la fuite des prisonniers, puis, tout à coup, il y eut au loin une rumeur suivie de cris et d'appels. Le bruissement de l'eau qu'elle soulevait empêchait la jeune fille de se rendre un compte exact de ce qui se passait. Elle n'osait interroger le petit Jacques dont les mains, crispées à ses cheveux et à son front, tremblaient



de peur et de froid. Nageant de côté, elle se retourna pourtant. Ce fut pour apercevoir le rayon d'un projecteur qui, lentement, commençait à glisser sur la mer.

« Dans quelques secondes, il sera sur nous, songea-t-elle, et nous serons découverts. »

Un bruit d'avirons commença de se faire entendre. Un des canots du yacht avait certainement été mis à flot. Bien qu'elle fût excellente nageuse, Suzy, alourdie par son fardeau et les vêtements qu'elle avait conservés, commençait à se fatiguer. Elle craignait aussi que l'enfant, s'affolant soudain, ne vînt à lâcher prise, ou, au contraire, à l'empoigner par le cou. Le rayon lumineux approchait d'instant en instant, mais il battait une zone relativement peu éloignée du yacht. S'il était possible de faire encore quelques mètres...

Les mouvements de Suzy devinrent convulsifs. Le souffle lui manquait. Elle progressa vers les embarcations indigènes dont la ligne sombre n'était plus guère éloignée maintenant... Et le projecteur fut enfin braqué dans sa direction.

Victoire ! Il balaya l'eau à cinq ou six mètres derrière la fugitive, puis continua de tourner lentement, traçant sur la mer noire un grand halo brillant. Bientôt, à quelques brasses en avant d'elle, Suzy aperçut la masse sombre d'un sampan.

Il lui fallut moins d'une minute pour l'atteindre. Une pièce de bois courait au long du bordage. Avec un immense soupir de soulagement, elle y accrocha ses deux mains. Un dernier effort, qui ne fut pas le moins rude, lui permit ensuite de se hisser sur le grand canot plat. Tremblante, elle demeura étendue sur les planches glissantes tout imprégnées d'une odeur de poisson, de vase et de goudron.

Une grande lassitude avait pris possession de tous ses membres. Elle serait restée là longtemps si le petit Jacques, trouvant sa position mal commode, ne s'était mis à remuer. Il posa la main sur le front de Suzy, puis demanda d'une voix douce :

— C'est bientôt qu'on sera à la maison?

— Oui, bientôt, murmura-t-elle en le délivrant de son écharpe et en embrassant farouchement le petit visage amaigri.

Les lumières des quais étaient encore lointaines, mais la nuit était assez claire pour permettre à Suzy de s'orienter. Dans un étrange désordre, toute une flottille de pêche se pressait autour d'elle. C'était comme une longue plateforme inégale et mouvante, faite d'innombrables embarcations attachées presque bord à bord. En se montrant prudente, il lui serait très facile de passer de l'une à l'autre et d'atteindre ainsi une sorte de jetée au long de laquelle étaient amarrées les dernières barques.

— En route, Jacquot, fit-elle, retrouvant toute sa force et toute son énergie.

Ce fut un étrange et très long voyage, plus pénible et plus périlleux que la jeune fille ne l'avait tout d'abord supposé. De temps à autre, un des esquifs, moins étroitement lié, se déplaçait légèrement sous la secousse qu'elle lui imprimait en y posant le pied. Il fallait alors veiller à ne point perdre l'équilibre. Bientôt, pourtant, la maçonnerie de la jetée fut visible. Suzy eut le bonheur de pouvoir poser ses mains sur la pierre chaude. Il n'était plus maintenant que de trouver un escalier...

La lune s'était un peu voilée. La jeune fille tâtonnait dans l'ombre. Enfin ses doigts purent s'agripper à des barreaux de fer scellés dans la muraille.

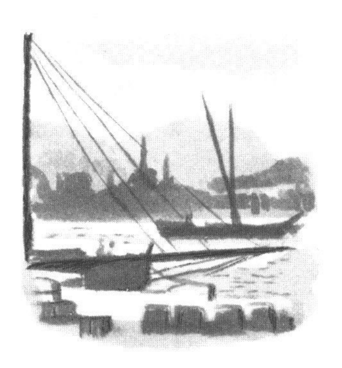
— Nous sommes presque arrivés, mon chéri, mais, pour monter, il va falloir que tu reprennes ta place sur mon dos, dans le foulard.

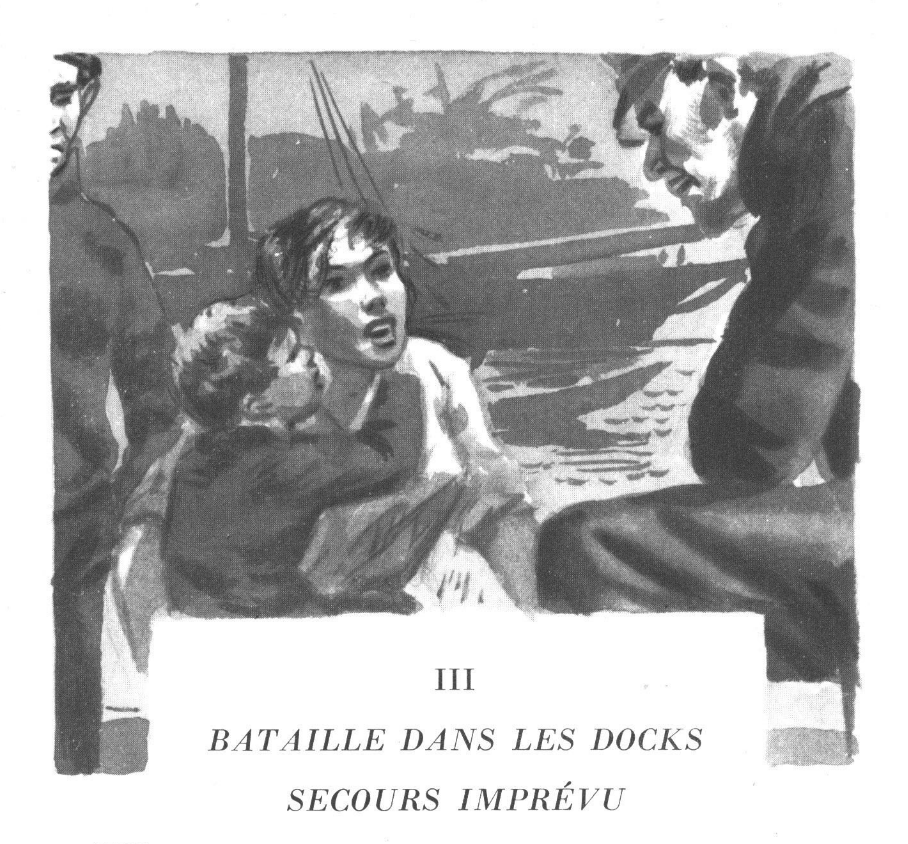
Prestement elle chargea l'enfant, puis, souple et rapide, elle commença de gravir les échelons. Il y en avait dix. Ensuite, c'était le quai, la terre, la délivrance...

Au moment où Suzy, avec une involontaire exclamation de joie, prenait pied sur le sol ferme, un léger sifflement retentit dans la nuit. De toutes parts surgirent des silhouettes sombres, puis une plus claire, tandis qu'une voix s'élevait, ironique et doucereuse :

— Ravi de vous retrouver, mademoiselle Landais. Nous vous attendions avec impatience.

Devant elle se trouvait Borrini, le Capitaine en second du « Fair-Play ».





III

BATAILLE DANS LES DOCKS

SECOURS IMPRÉVU

TROP surprise pour pousser même un cri, la jeune fille s'était rejetée en arrière. Le mouvement fit que son écharpe, mal assujettie cette fois, se dénoua et que le petit Jacquot glissa au long de son dos, rendant dès lors impossible toute tentative de défense ou de fuite. Déjà, Borrini recommençait de parler.

— N'essayez pas de nous fausser compagnie, mademoiselle, ni de crier. Cela ne ferait qu'attirer sur vous l'attention de ceux qui sont restés à bord et qui ne tarderont pas à arriver dans un second canot. Sachez que je

vous ai vue tout à l'heure et que j'aurais pu donner l'alerte. Si je ne l'ai pas fait, c'est pour vous protéger.

— Me protéger?

Comme elle hésitait encore sur l'attitude qu'elle devait adopter, il vint tout près d'elle.

— Soyez assez gentille pour me suivre. J'ai à vous parler. C'est très urgent... Voulez-vous que je porte moi-même l'enfant?

— Non. Je vous défends d'y toucher.

— A votre aise.

Suzy acheva de dénouer l'écharpe et prit le petit malade dans ses bras. D'un rapide coup d'œil, elle inspecta les environs, cherchant à se rendre compte de l'endroit où elle se trouvait. Partout c'était le silence et l'abandon. Toute cette partie des quais était absolument déserte. Beaucoup plus loin, sur la droite, quelques lumières espacées indiquaient vraisemblablement les limites du monde civilisé.

Borrini était accompagné de quatre hommes d'équipage et, chargée comme elle l'était, c'eût été folie que de vouloir lui échapper. Le mieux était donc de gagner du temps.

— Allons ! fit-elle avec un soupir. Je vous suis.

Ils commencèrent à marcher dans la nuit, se dirigeant vers une sorte de grand hangar où le Capitaine en second du « Fair-Play » pénétra en s'éclairant d'une lampe électrique de poche.

— Entrez, mademoiselle.

Suzy eut une très courte hésitation, puis, d'un pas ferme, elle se glissa au long d'un battant délabré. Du bras gauche, elle tenait Jacquot serré contre elle. Sa main droite se crispait sur le revolver qu'elle portait dans le sachet pendu à son cou.

— Nous serons bien ici pour causer, dit Borrini.

— Moins bien que dehors.

— Non, mieux. Thomas Drinkel doit être présentement en train d'aborder. Il importe que vous ne retombiez pas entre ses mains.

— Tandis qu'avec vous je n'ai rien à craindre?

Il l'enveloppa de son regard sournois, pénétrant.

— Avec moi, vous avez tout à gagner.

— Expliquez-vous.

— Voulez-vous vous asseoir sur cette caisse... Ce vieil entrepôt n'est guère confortable et je m'excuse de vous recevoir si mal.

— Je vous écoute, mais parlez-moi à distance car je suis armée.

— Diable!

Il se mit à rire, s'assit à son tour sur une sorte de corbeille renversée et appela d'un signe un des quatre hommes qui étaient entrés avec lui.

— Jim, tiens-toi près de la porte avec Freddy. Que les autres fassent le guêt dehors!

— Entendu.

Le matelot s'éloigna et Borrini crut devoir expliquer :

— Ceux-là sont des camarades en qui je puis avoir toute confiance. C'est à dessein que je les ai choisis.

— Est-ce tout ce que vous avez à me dire? fit Suzy avec impatience. Ce hangar est plein de courants d'air et le petit a froid...

— Aussi ne m'attarderai-je pas dans mes explications. ... Voilà! Drinkel et les autres attachent, ainsi que vous avez pu le remarquer, une importance énorme à la possession de cet enfant.

— Ils l'ont volé en France?

— Peut-être... Mais cela ne vous regarde pas. Ce qu'il faut que vous sachiez, c'est qu'ils donneront très cher pour le rattraper.

— Je regrette...

— Alors, voilà ce que je vous propose : je vous conduis



immédiatement en lieu sûr, vous et Jacquot, et j'entre en négociations avec Drinkel au sujet de son rachat. Je vous donnerai le quart de la rançon que j'aurai obtenue. Sommes-nous d'accord?

— Et si je vous dénonce?

L'insupportable ricanement éclata, résonna dans le silence.

— Ne vous mettez pas en peine à ce sujet... Est-ce convenu? Vingt-cinq pour cent, le quart de la somme qui me sera payée.

La jeune fille écoutait à peine. Ses yeux cherchaient à percer l'obscurité du vaste local, espérant elle ne savait

quelle inspiration ou quelque circonstance imprévue. Enfin elle fit la moue :

— C'est peu... A combien espérez-vous que puisse se monter la rançon?

— Ce sera à discuter... Mettons de... de... douze à quinze cent mille francs.

— Une autre question : qu'adviendrait-il si je n'acceptais pas?

— Si vous n'acceptiez pas, mademoiselle, je serais contraint de prendre le petit de force, ce qui serait infiniment dommage pour tout le monde... et surtout pour vous.

Le ton était implacable. Au prix d'un violent effort, Suzy parvint à maintenir son calme affecté.

— Bah ! dit-elle, la chose vaut la peine qu'on y réfléchisse.

— Je veux une réponse immédiate.

— Moi je veux une minute pour réfléchir.

— Accordé. Mais soixante secondes, pas davantage... Laissez donc votre revolver tranquille, mademoiselle Landais. J'en ai un aussi et il serait plus prompt à partir que le vôtre.

Le rayon de la lampe électrique se déplaça légèrement et vint éclairer la main de Borrini. Suzy y vit un gros automatique dont le canon était braqué sur elle.

— Je vois, monsieur Borrini, railla-t-elle, que, chez vous, la galanterie ne perd jamais ses droits.

— Vous n'avez plus que cinquante-cinq secondes, repartit l'autre flegmatiquement.

Suzy s'adossa à une montagne de vieilles bourriches hors d'usage entreposées là, et dont le sommet atteignait presque le toit du bâtiment.

— Je dépose une seconde Jacquot, annonça-t-elle, car il commence à me fatiguer le bras.

Elle fit comme elle l'avait dit. Elle assit à sa place l'enfant terrorisé. Borrini s'était légèrement reculé et causait avec Jim et Fredy qui l'avaient rejoint. Les secondes fuyaient. Eperdument, la jeune fille cherchait comment elle allait pouvoir se tirer d'un si mauvais pas. Tout à coup, son regard, habitué maintenant à l'obscurité, distingua, au fond et sur sa gauche, dans la paroi du hangar, une fente claire indiquant qu'une seconde porte était là à moins de dix mètres d'elle. Si, durant quelques instants, l'attention des deux hommes pouvait être distraite, peut-être lui serait-il possible de l'atteindre et de fuir par là...

Les nerfs tendus, la poitrine oppressée, elle mettait à la torture son esprit inventif, mais c'était en vain. Tout le mal qu'elle s'était donné, tous les dangers qu'elle avait bravés n'auraient servi de rien. Découragée, à bout de forces, elle se leva tandis que son épaule heurtait la haute pile qui vacilla très légèrement sous le choc.

— Accepté? demanda Borrini qui revenait.

— Accepté. Je suis disposée à vous suivre. En route, Jacquot.

Elle enleva l'enfant dans ses bras, fit deux pas de côté et sortit de la zone lumineuse.

— Où allez-vous? cria l'autre. Vous vous trompez de côté. La porte est par ici... N'essayez pas...

Il s'était élancé en avant, mais, plus prompte que lui, la jeune fille avait déjà atteint un lourd madrier appuyé contre la cloison et dont elle avait remarqué la présence quelques secondes auparavant. La longue pièce de bois bascula sous ses efforts, tomba en avant et vint frapper l'énorme tas de bourriches dont elle détruisit immédiatement l'équilibre. Dans un concert de craquements, d'écra-

sements et de jurons, tout l'amoncellement chut en plein milieu du hangar, emprisonnant sous ses débris Borrini et ses hommes qui n'avaient point eu le temps de se garer. Sans prendre le temps de jouir de son triomphe, Suzy s'était ruée vers la porte dérobée dont le battant, mal assujetti, céda sous sa pression. L'espace s'ouvrait de nouveau devant elle. Encore une fois, elle avait retrouvé sa liberté.

Elle courait. Elle bondissait presque parmi l'inextricable entassement des ballots, des barils, des tas de charbon étalés sur les quais. La brise marine rafraîchissait son visage en sueur. Durement ballotté, le petit Jacques laissait, de temps à autre, échapper une courte plainte. Alors elle le serrait un peu plus fort.

— Courage, mon chéri. Tout cela va bientôt finir. Nous allons retrouver des gens qui seront gentils, de la lumière, des maisons... Tu seras couché dans un bon lit et Suzy finira de te guérir.

Elle s'arrêta net. Une forme étendue sur le sol près d'un wagonnet renversé venait soudain de bouger. Elle vit un homme se lever en titubant, un débardeur sans doute, ou un marin pris de boisson. Peut-être celui-là pourrait-il cependant l'aider. Elle s'approcha.

— Je suis perdue ici avec un enfant malade. Indiquez-moi le chemin le plus court pour sortir des docks.

Mais l'interpellé secoua la tête. C'était un Malais à demi nu qui ne devait point comprendre un mot de ce qu'elle disait. Elle l'interrogea en anglais, mais sans plus de succès. Découragée, elle reprit sa route tandis que l'autre retournait à son sommeil. La présence d'un être humain qui n'était point un ennemi avait cependant réconforté la jeune fille. Elle ne courait plus à présent et



Découragée, elle reprit sa route...

s'arrêta même quelques secondes car elle avait vraiment été jusqu'au bout de ses forces et se sentait prête à défaillir.

« Il faut sortir d'ici à tout prix, songeait-elle. Je vais m'orienter sur les lumières. »

Une sorte de halo était visible à sa droite. La ville dont elle ne connaissait pas encore le nom devait être par là. Elle l'apercevrait certainement en escaladant un des tas de charbon qui l'entouraient. Elle hésita à poser l'enfant pour en entreprendre l'ascension, mais elle craignait tant de s'en séparer qu'elle le conserva dans ses bras. Lentement elle commença de grimper parmi les blocs qui roulaient sous ses pieds, mais la tâche était rude et elle n'avançait qu'avec la plus grande lenteur. Comme elle se retournait pour mesurer le chemin déjà parcouru, elle sentit tout à coup lui revenir toute son épouvante : des formes sombres couraient sur le quai, s'élançant dans sa direction. Juste à cet instant retentissait la voix détestée de Thomas Drinkel.

— Ici ! Tous ici ! criait-il. Elle est là ! Elle ne pourra pas nous échapper.

Les moments qui s'écoulèrent ensuite furent affreux pour les fugitifs. Leurs poursuivants ne se parlaient plus qu'à voix basse, mais, à leurs murmures et au bruit de leurs pas, Suzy n'avait point de peine à suivre leurs allées et venues. Ils n'avaient pas encore découvert sa position exacte, mais ils cernaient le monticule où elle avait trouvé refuge. A droite, à gauche, devant, derrière, la jeune fille commença d'entendre le glissement du charbon s'effritant sous les pas de ceux qui s'avançaient. Une nouvelle fois, Drinkel prit la parole :

— Vous êtes prise, mademoiselle Landais. Mieux vaut vous rendre que résister.

Il lui sembla distinguer la silhouette de l'homme dans l'ombre. Alors elle sortit son revolver et, lentement, ajusta la tache plus claire qui s'agitait. Peut-être le bain de tout à l'heure avait-il rendu l'arme inutilisable, mais il fallait courir cette chance. De toute façon, elle était décidée à ne pas se faire prendre vivante, se doutant bien du sort qui l'attendait. Par quelle divination le propriétaire du « Fair-Play » eut-il conscience de la menace? Peut-être entendit-il le léger cliquetis du cran de sûreté que poussait la jeune fille.

— N'oubliez pas que nous sommes armés, cria-t-il, et qu'un combat serait fatal à l'enfant que vous protégez.

Alors le revolver de Suzy s'abaissa. Les dents serrées, les larmes aux yeux, elle attendit que ses ennemis fussent parvenus jusqu'à elle.



Ce n'était plus maintenant que l'affaire de quelques minutes. Impressionnés cependant par le silence absolu que gardait Suzy, les gens du « Fair-Play » n'avançaient qu'avec la plus grande lenteur. De temps à autre, Drinkel renouvelait son avertissement.

— Rendez-vous! Vous avez tout à y gagner! Évitez une lutte qui pourrait être fatale à l'enfant!

Et la voix s'approchait et, malgré le calme qu'elle voulait conserver, la jeune fille sentait peu à peu l'affolement monter en elle. Il n'était donc personne pour la secourir dans l'immensité des entrepôts déserts de ce port inconnu?

Elle avait déjà appelé à l'aide tout à l'heure, mais vainement. Cette fois, ce fut presque indépendamment de

sa volonté que sa bouche s'ouvrit, qu'au fond de sa gorge contractée des sons aigus se formèrent.

— A moi ! A moi ! Au secours !

Et le miracle se produisit à l'instant où elle n'y comptait plus. Une réponse lui parvint, semblant tomber du ciel :

— Voilà ! Voilà ! Que se passe-t-il? J'arrive.

Bondissant à travers les amoncellements de marchandises, une haute silhouette se montra soudain. Il ne lui fallut pas vingt secondes pour dévaler jusqu'à l'entrée du dock que cernaient Drinkel et ses hommes.

— Que se passe-t-il? Qui est-ce qui a crié? répéta une voix jeune et forte dont l'essoufflement altérait à peine le timbre.

— Une jeune fille et un enfant ! Nous sommes cernés par l'équipage du « Fair-Play ».

Hors d'elle-même, sentant que toute lutte n'était peut-être pas vaine, Suzy s'était redressée et, d'une main fébrile, avait empoigné son revolver.

Une bordée de jurons salua l'arrivée du défenseur imprévu, puis, après un court silence, la voix de Drinkel ordonna :

— Allez-y ! Feu ! Tirez dessus !

Une dizaine de coups de revolver se firent entendre, puis un rire.

— Maladroits ! Vous apprendrai à tirer, moi !

La fusillade s'intensifia, mais, cette fois, ce devait être le nouveau venu qui faisait feu car des cris de douleur éclatèrent. La blancheur de la veste de Drinkel attira soudain l'attention de Suzy. L'homme s'était commodément installé et, le dos calé contre un bloc de charbon, attendait qu'une lueur ou qu'une parole lui révélât la position exacte de leur nouvel ennemi. Sans hésitation, la



jeune fille appuya alors sur la détente de son arme, mais le bain forcé de tout à l'heure avait été fatal à ses munitions et l'explosion ne se produisit pas. Le déclic fut perceptible pourtant, assez tout au moins pour que Drinkel l'entendît. Il se retourna, vit la jeune fille, et, immédiatement, tira dans sa direction. Suzy sentit un petit choc contre son bras gauche, puis une longue traînée de douleur qui lui remonta jusqu'à l'épaule.

— Blessée ! articula-t-elle machinalement.

Et, au même instant, elle vit le propriétaire du « Fair-Play » s'élancer, non vers elle, mais vers le petit Jacquot qu'elle avait dissimulé à quelques mètres. L'enfant poussa un cri de terreur auquel répondit l'exclamation horrifiée de la jeune fille. Insoucieuse de la douleur causée par sa blessure, elle se jeta comme une tigresse sur le bandit qui, déjà, croyait tenir sa proie.

L'abordage fut si rude que l'homme, surpris, vacilla sur ses jambes. L'enfant qu'il soulevait déjà dans ses bras retomba durement sur le dos. Avec un rugissement de colère, l'aventurier recula de trois pas, s'apprêtant à tirer

de nouveau. Mais, prestement, la jeune fille s'était jetée de côté. Avant qu'il eût eu le temps de la chercher des yeux dans l'ombre, elle s'était emparée d'un gros bloc de houille qu'elle lui jeta de toute la force de son bras valide. Touché à la tête, Drinkel, cette fois, perdit définitivement son équilibre. Il recula, glissant sur la pente, puis s'effondra brusquement et Suzy ne le vit plus.

L'inconnu, de son côté, avait dû faire de la bonne besogne car, à plusieurs reprises, des cris de rage et de douleur s'étaient élevés. Et, tout à coup, il y eut au loin des rumeurs.

— Lâchez tout ! cria quelqu'un. Voilà la police du port !

Un dernier coup de feu claqua, puis la voix qui avait tout à l'heure jeté un encouragement s'éleva de nouveau :

— La personne qui appelait à l'aide est-elle encore là?

— Je suis là, répondit la jeune fille.

Elle n'en pouvait plus. Sa blessure lui faisait atrocement mal et le sang coulait au long de son avant-bras pour gagner son poignet. Elle le sentait filer goutte à goutte au bout de ses doigts. Les lumières lointaines dansaient devant ses yeux une étrange sarabande et, pas plus que les appels du petit Jacques, la voix de l'étranger ne parvenait distinctement à son oreille. Elle se laissa tomber sur les genoux et ce fut à travers un douloureux brouillard qu'elle vit la haute silhouette s'avancer, se pencher vers elle, puis vers l'enfant.

— Les canailles ! Ils vous ont blessée !

Elle remua les lèvres. Elle eût voulu s'expliquer, dire que tout cela n'était guère grave, mais aucun son ne pouvait sortir de sa bouche. Alors elle s'abandonna. Un bras robuste la souleva, l'emporta. Elle sentait contre sa joue

la chevelure frisée du petit Jacques, et, derrière ses reins et ses genoux, deux poignets rigides qui ne fléchissaient point sous son poids. Lorsqu'elle recouvra un peu ses esprits elle était allongée sur une sorte de banquette avec un sac sous la tête, et l'on parlait autour d'elle. Celui qui l'avait portée jusque là scrutait son visage avec angoisse. Suzy esquissa un sourire, ou plutôt une mauvaise grimace qui en tenait lieu. Son bras ne lui faisait plus guère mal, mais elle était surprise de constater que son sauveteur était un nègre.

Longtemps, par la suite, la jeune fille devait rire de sa méprise. De fait, lorsqu'elle put revoir, une demi-heure plus tard, celui qui était intervenu si à propos, elle ne trouva plus qu'un grand jeune homme blond qui se présenta sous le nom de Dick Berill. Suzy eut l'explication de cette transformation en se regardant elle-même dans une glace : ce n'était pas impunément qu'elle avait choisi pour champ de bataille une montagne de charbon. Son visage, ses mains, sa robe étaient affreusement noirs.

Il n'était cependant point l'heure de s'arrêter à ces détails. Un pli barrait le front de son interlocuteur.

— Mademoiselle, un docteur va venir dans un instant vous soigner et j'ai fait prévenir le chef de la police qui recueillera votre déposition. Mais ce qu'il nous faut, pour l'instant, ce sont quelques détails : ces hommes qui vous poursuivaient sont débarqués d'un yacht?

— Oui, du « Fair-Play » ancré dans l'avant-port. J'étais prisonnière à bord avec l'enfant qu'on vient de coucher dans ce lit. Nous nous sommes évadés à la nage.

— Qui commandait?

— Capitaine Cazebielle, mais, en réalité, Thomas

Drinkel, celui-là même qui dirigeait les hommes tout à l'heure. J'ai réussi, je crois, à le blesser...

— Il s'est remis, hélas !... Ou du moins il a été enlevé par ses amis. Pour ma part, je suis à peu près certain d'en avoir mis quatre hors de combat et, cependant, c'est en



vain que la police fouille le quai. Il n'y a plus ni morts ni blessés. Un projecteur balaye même la rade, cherchant vainement à découvrir le yacht.

— Ils sont partis ! cria Suzy avec désespoir.

— Tranquillisez-vous. Ils ne peuvent être loin... Le « Fair-Play », m'avez-vous dit ?... Yacht de plaisance, n'est-ce pas ? Combien de tonneaux ?... Vous ne savez pas. Longueur ? Trente mètres à peu près... Parfait ! Quelle nationalité ?

— Assez indéterminée, mais battant pavillon grec.

— Vous êtes tout à fait aimable. Je vais faire lancer des messages dans tous les ports de la côte et alerter Bombay et Colombo.

— Où sommes-nous donc ici?

— Dans l'île Mocco, pointe avancée des Moldives... Remettez-vous vite. Ne craignez pas de demander tout ce dont vous aurez besoin. Et excusez-moi; il faut absolument que je fasse coffrer ces bandits.

Il sortit en coup de vent. Suzy, lasse et désorientée par tant d'événements précipités, se retrouva seule avec Jacques Subrain et une femme de chambre de l'hôtel. Peu après, un docteur vint panser son bras et examiner l'état de son petit compagnon. Il fut suivi par un lieutenant de police qui interrogea minutieusement la jeune fille, puis Dick Berill revint. Mais déjà le grand jour était levé et Suzy dormait. Elle demeura plongée dans un sommeil profond jusqu'à la fin de l'après-midi.

Isolée de la côte, l'île n'offrait guère de débouchés et on avait l'impression de s'y trouver au bout du monde. C'était au cours d'un raid que Dick, obligé d'amerrir avec son hydravion, était venu se poser là l'avant-veille. Désireux de repartir le plus tôt possible, il travaillait fiévreusement à remettre au point son appareil, aidé de Tom, son mécanicien. C'était en accomplissant une courte promenade sur les quais après un fatigant labeur de nuit qu'il avait entendu les bruits de lutte et les appels de Suzy.

Le premier soin de la jeune fille, dès qu'elle se retrouva en présence de l'aviateur, fut de lui conter ses aventures et surtout ce qu'elle savait de Jacques Subrain.

Dick Berill l'écoutait attentivement, ayant peine à cacher sa surprise et son admiration. Il la grondait un peu aussi :

— Le courage a des limites... Vous aviez quatre-vingt-dix chances sur cent de vous noyer ou de tomber sous les coups des bandits.

— Merci pour la morale, cher monsieur. Mais quand vous étiez sur votre tas de charbon, vous parliez moins bien et vous agissiez mieux.

Ils rirent tous deux, puis, de nouveau, ils se préoccupèrent de l'enfant. N'importait-il pas avant tout de prévenir sa famille qui devait se trouver dans une mortelle inquiétude?

Avec application, ils recommencèrent à questionner le bambin. Tout ce qu'ils purent apprendre, c'était que sa mère « était partie au ciel » et que son père devait être depuis longtemps en voyage. Ses seuls parents semblaient être un certain oncle « Tal » et une tante « Maté » qui habitaient une grande maison pas très loin de Paris. L'indication était mince mais pouvait suffire car un enlèvement d'enfant dans la région parisienne ne pouvait évidemment pas être ignoré de la police. Afin de tirer plus vite la chose au clair, Dick, de qui l'avion était maintenant réparé, proposa de gagner tout de suite Colombo d'où il lui serait possible de câbler directement en France. Il se chargerait également de faire filer une lettre que Suzy expédierait à son journal.

Dès le lendemain matin, il prit son vol avec Tom Former, non sans être passé au préalable faire ses adieux à ses nouveaux amis, leur annonçant que son absence serait de courte durée.

Pour Suzy, restée seule avec le petit malade, les heures se traînaient, lourdes, dans la chambre de l'hôtel. L'établissement, un des seuls de la petite île qui ne fût pas envahi par une équivoque population de marins en rupture

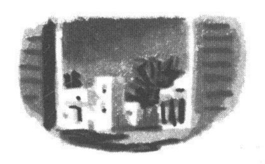
d'engagements et d'aventuriers de nationalité peu définie, était pourtant assez modeste. La chambre de la jeune fille donnait sur une étroite cour, Dick ayant suggéré que l'exposition sur rue pouvait présenter quelque danger. Assise près du lit de Jacques, elle s'étonnait du vide causé par le départ de l'aviateur. Cette présence amie, cette énergie qui soutenait sa faiblesse présente lui avaient été douces durant les deux jours déjà passés ici. Etait-ce l'absence du jeune homme qui mettait ce soir tant d'inquiétude et même d'angoisse dans son cœur?

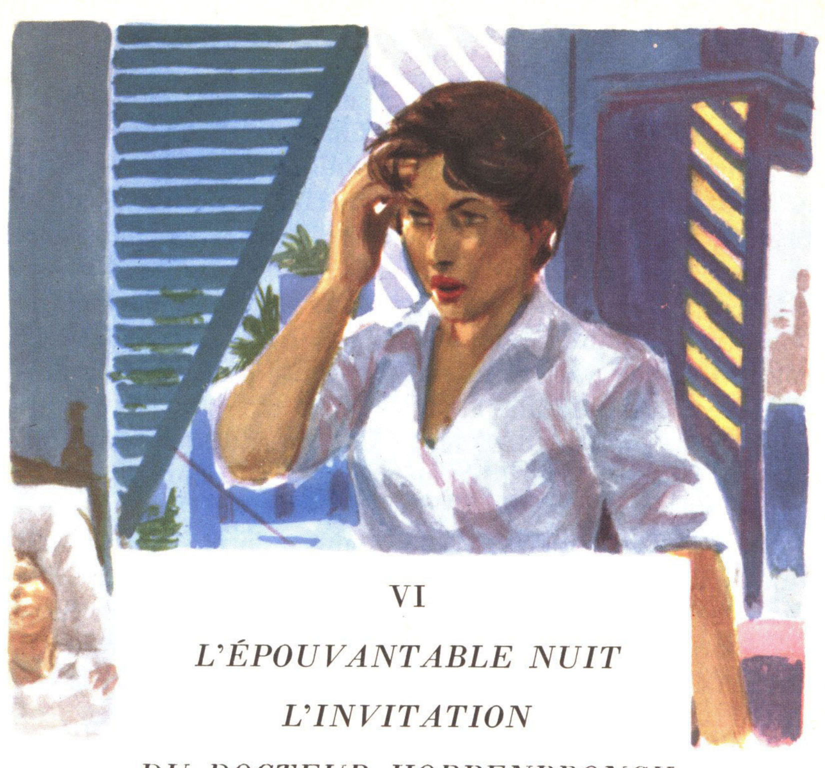
Elle se leva, alla devant une glace et sourit à son visage pâli qu'elle anima d'un peu de fard. Ensuite elle songea :

« Je vais préparer un article pour « Paris-Monde ». Je ne serai pas embarrassée, cette fois, pour trouver de quoi alimenter ma copie. »

Elle s'assit à sa table. L'air était étouffant et nulle ardeur au travail ne lui venait. Elle préféra rêver aux événements qui s'étaient succédé avec tant de rapidité. Sa tâche n'était pas finie. Elle le sentait. Ne fallait-il point, d'abord, retrouver la famille du petit être confiant dont la tête bouclée émergeait à quelques pas d'elle sur l'oreiller chiffonné? Mais, d'ici là, n'était-il pas à craindre?...

Instinctivement, elle tendait l'oreille, mais les rumeurs qui montaient de l'étage inférieur ne parvenaient point à calmer ses appréhensions. Elle eût donné beaucoup pour que cette nuit commençante fût déjà finie, pour voir briller enfin les lueurs rassurantes de l'aube.





VI

L'ÉPOUVANTABLE NUIT
L'INVITATION
DU DOCTEUR HOPPENBRONCK

SUZY regarda sa montre. Il n'était guère tard. Pourquoi son désir de dormir était-il beaucoup plus vif que les autres soirs à pareille heure? Elle ne pouvait point incriminer sa digestion, pourtant, car elle avait peu mangé au dîner. La cuisine, soi-disant européenne, de l'hôtel, laissait beaucoup à désirer. Elle bâilla, voulut parler à l'enfant, mais s'aperçut alors qu'il était déjà plongé dans le sommeil.

— C'est une maladie, murmura-t-elle.

Elle eût voulu parler haut. Il lui sembla que ses lèvres

s'engourdissaient. Lorsqu'elle se mit debout pour approcher de la fenêtre où elle espérait trouver un souffle de fraîcheur, ce fut tout juste si elle ne tomba pas. Ses pieds lui semblaient chargés de boulets de fer, la pesanteur de sa tête devenait trop lourde pour son cou, et ses paupières se fermaient. Son esprit, malgré les brumes qui l'envahissaient, gardait heureusement encore assez de lucidité pour que, soudain, l'évidence lui apparût. Ce fut comme un coup physique qui eut une douloureuse répercussion dans la tête de la jeune fille :

— Nous sommes drogués ! « Ils » nous ont endormis et, tout à l'heure, « ils » viendront voler encore une fois Jacquot !

Dans l'effort qu'elle fit pour bouger, la chaise qui était auprès d'elle fut précipitée à terre, mais le bruit de la chute ne fit même point tressaillir l'enfant assoupi. Suzy fit encore un pas, puis un autre... Il y avait une sonnette à côté de la tête de son lit. Il fallait à tout prix l'atteindre. Elle dut s'approcher du mur, s'y appuyer et avancer précautionneusement comme une très vieille personne. Enfin le bouton avertisseur ne fut plus qu'à quelques centimètres d'elle. Elle étendit le bras, avança le doigt, pesa sur le petit morceau d'os arrondi. Anxieusement elle guettait le bruit de la sonnerie se répercutant dans le couloir comme à l'accoutumée. Mais, cette fois, il n'en fut rien. Elle appuya encore une autre fois, longuement, sans discontinuer, puis, découragée, renonça à son geste vain. Il était inutile de s'obstiner : les fils avaient certainement été coupés, de sorte que...

Quelle lutte affreuse ! La jeune fille eût donné une fortune pour pouvoir se jeter sur le lit dont la blancheur s'offrait tout à côté d'elle, mais c'eût été accepter de som-

brer immédiatement dans l'inconscience. Aussitôt après, les hommes du « Fair-Play » ou leurs complices surgiraient par la porte ou par la fenêtre...

« Tirer les verrous..., m'enfermer...», songea-t-elle dans l'immense engourdissement de son esprit, mais déjà elle n'avait plus la force d'esquisser un mouvement. En voulant se déplacer, elle heurta le mur de son bras blessé et la douleur lui revint durant quelques secondes. Ce fut pour elle une illumination. Il fallait souffrir pour lutter contre le sommeil; seule, la douleur était capable de la tenir éveillée. Avec ce qui lui restait d'énergie, Suzy se mit à développer le bandage qui entourait sa blessure. Elle opérait à petits gestes lents et mesurés. Il lui sembla mettre un siècle à accomplir ce travail, puis la petite plaie vive fut là, toute proche de son doigt. Crispant sa main sur les pansements, elle empoigna la blessure, la serra, la pinça jusqu'à ce qu'une souffrance atroce eût brusquement serré sa gorge et fait ruisseler la sueur à son front.

— Allons ! Cinq minutes de gagnées... Peut-être plus.

Elle éteignit toute lumière, marcha vers la porte. Peut-être pouvait-elle appeler, donner l'alerte... Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt? Hélas ! la porte était fermée et ce fut en vain qu'elle cogna contre le panneau. En bas, dans la grande salle, un mauvais haut-parleur emplissait toute la maison de ses hurlements. D'ailleurs, les coups portés par Suzy ne devaient guère être sonores car, déjà, les forces recommençaient à lui manquer. Il fallait tenir, pourtant, tenir à tout prix..., empêcher qu'ils n'enlèvent à nouveau le petit Jacques.

Une nouvelle fois, puis une autre fois encore, Suzy s'acharna après sa blessure qui s'était remise à saigner. La nuit s'avançait maintenant et pourtant le tapage, à

l'étage inférieur, ne cessait pas. La chose était certainement volontaire. Les bandits avaient des complices dans l'hôtel. Si seulement il avait été possible de fermer convenablement la fenêtre.

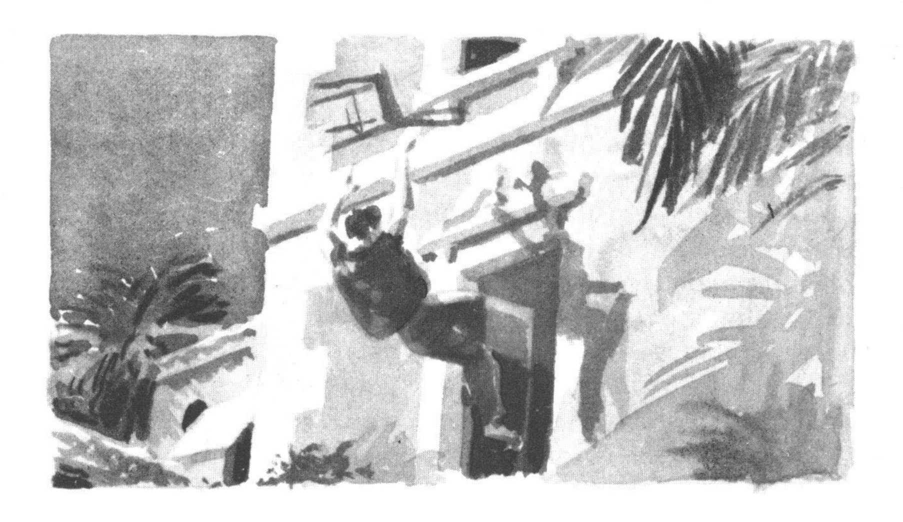
La jeune fille regarda une fois de plus de ce côté. Alors son cœur se mit à battre à grands coups : deux mains s'étaient accrochées à l'appui et, en bas du rectangle plus clair découpé dans l'espace, une tête, puis des épaules commençaient d'émerger.

Par quelle imprudence folle Suzy n'avait-elle pas songé à demander à Dick un revolver? Le sien était tombé dans les docks au cours des luttes de l'avant-veille. L'homme continuait de monter. Il faisait trop sombre pour qu'il fût possible de distinguer son visage. Bientôt il s'arrêta pourtant, demeura quelques secondes immobile, écoutant si quelque bruit ne se faisait pas entendre dans la pièce, puis il se pencha vers le sol où probablement l'attendait un complice et murmura quelques mots dans un langage incompréhensible pour la jeune fille. D'en bas, une voix qui pouvait bien être celle de Drinkel ordonna d'un ton brusque :

— Go!

Hors la petite table de chevet installée près du lit, aucun objet pesant n'était à portée de Suzy. Ce fut donc vers ce meuble qu'elle étendit le bras. Un dernier et prodigieux effort avait en un instant balayé toute la pesanteur que le narcotique avait mise dans ses membres et dans son esprit. D'un geste brusque, elle empoigna un des quatre pieds et, tandis qu'avec fracas tous les bibelots posés sur la tablette se répandaient sur le plancher, elle s'élança vers la fenêtre.

Il y eut un cri de surprise et de terreur. L'homme, debout



maintenant sur l'étroit rebord, essaya de se baisser pour éviter le coup. Il ne fut pas assez rapide. Après avoir décrit en l'air une impressionnante trajectoire, le guéridon vint s'abattre sur son front. Il se redressa, vacilla quelques secondes, puis tomba en hurlant dans la nuit.

Un juron avait retenti au-dessous de la fenêtre, presque immédiatement suivi d'un craquement de bois brisé, puis du choc mou d'un corps qui s'affalait. Dans le tragique silence qui règna ensuite, Suzy s'approcha lentement, n'osant pourtant se pencher au-dessus du vide. Elle était encore stupéfaite de la rapidité avec laquelle s'était déroulée cette scène, saisie après coup d'un tremblement nerveux qu'elle ne pouvait maîtriser.

Elle entendit enfin un bruissement au-dehors, quelques murmures, puis la voix de Drinkel qui s'élevait, lui jetant un avertissement rageur :

— La partie se joue en plusieurs manches, mademoi-

selle Landais. Vous êtes prévenue que les dernières pourraient vous êtes fatales.

Ce fut le lendemain soir que Dick Berill, revenu en toute hâte, apprit par la jeune fille tous les détails de cette nuit tragique. Il ne cessait de se faire les plus violents reproches:

— Je me suis conduit comme un imbécile. Je vous ai laissée seule dans cette maudite île où, certainement, une grande partie de la bande demeure encore... Comment se fait-il que la police n'ait pu en attraper un seul?

— Je n'ai pas donné l'alerte assez tôt. J'étais encore à demi sous l'effet du narcotique... Le temps que j'appelle à travers ma porte close et que l'on m'entende...

— Il y a tout de même eu une enquête?

La jeune fille esquissa un geste de lassitude.

— Oui... Le chef de la police vous renseignera. Ils avaient, je crois, une puissante voiture. Ils ont fui en emmenant leurs blessés. Vous ai-je dit que le « Fair-Play » avait été retrouvé en flammes, abandonné en pleine mer?

— Je m'y attendais... De sorte que toute trace des bandits se trouve maintenant perdue?

— Je le crains.

Dick se mit à arpenter pensivement la pièce. Il sourit à Jacques Subrain qui le regardait, étonné de voir son ami arborer une figure si grave.

— Suzy, dit-il enfin... Vous me permettez de vous appeler ainsi, puisque, comme deux camarades, nous avons combattu côte à côte?... Suzy, vous ne pouvez demeurer ici.

— Où irais-je? Je ne puis entreprendre un long voyage tant que ma blessure ne sera pas en meilleure voie et, de toute façon, il faut encore beaucoup de repos à Jacquot.

— Je vous emmène. Nous allons regagner l'Inde par

la voie des airs... Ce qu'il faut trouver, c'est une retraite sûre, loin des grandes villes, où cette bande qui paraît si puissamment organisée ne tarderait pas à retrouver votre trace.

— L'isolement peut aussi être dangereux.

— Pas si vous avez un défenseur dévoué près de vous.

Elle le considéra étonnée, mais il continuait sans la regarder :

— Nous nous sommes attachés tous deux à une même cause : la défense de cet enfant. Voulez-vous me permettre de ne point vous quitter tant qu'il n'aura pas été rendu sain et sauf à ses parents?

Leurs yeux se croisèrent. Le jeune homme avait légèrement rougi et il y avait comme une supplication sur son visage loyal.

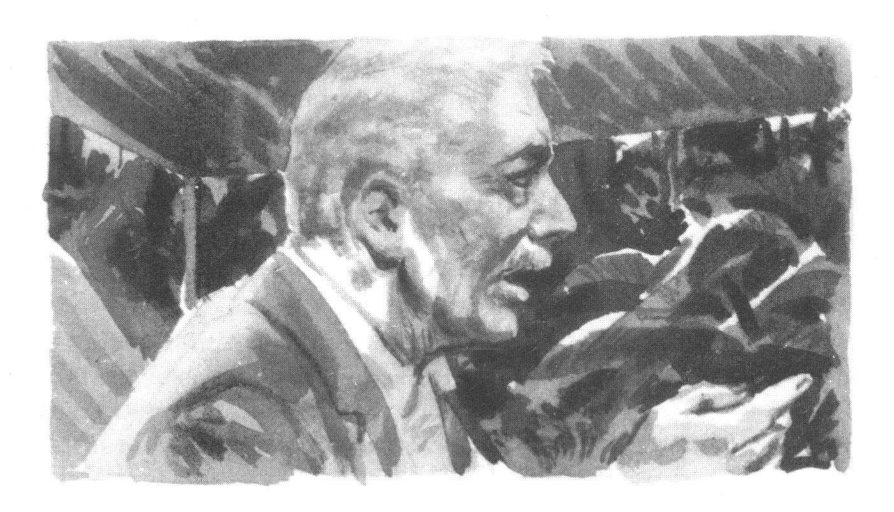
— Merci, Dick, fit-elle en lui tendant la main. J'accepte de grand cœur... et pourtant, je devrais refuser car la haine de ces gens vous menacera comme elle me menace.

— Rien ne vous menacera tant que je serai là, répondit-il d'une voix un peu étouffée.

Ils s'envolèrent le lendemain, après que Tom eut soigneusement révisé l'hydravion, tant ils craignaient un acte de sabotage de la part de leurs dangereux ennemis. Après avoir séjourné peu de temps à Madras où ils laissèrent leur appareil, les voyageurs gagnèrent Yagor où Bob Harner, un ami de Dick, avait mis à leur disposition un confortable bungalow légèrement en retrait de la ville. Ce fut là qu'ils attendirent le résultat des recherches entreprises par la police française pour retrouver les parents du petit Jacques Subrain.

Bien qu'il fût chaud, le climat de Yagor était extrêmement sain et les premières semaines qu'y passèrent

Suzy, Dick et leur protégé furent véritablement enchanteresses. Mrs Harner leur tint tout d'abord compagnie, mais dut les quitter à leur grand regret car il lui fallait rejoindre son mari envoyé, comme chaque année, en mission à l'intérieur des terres.



Ce fut peu après le départ de cette très aimable femme qu'une série de télégrammes parvint aux jeunes gens, bientôt suivie d'une longue épître du professeur Joseph Le Grenu, annonçant qu'il s'était mis en route par les voies les plus rapides pour venir rechercher Jacquot qui était son filleul et son pupille.

L'enfant, expliquait-il, avait été enlevé trois mois plus tôt dans des circonstances extrêmement mystérieuses, alors qu'il résidait dans une villa de la banlieue parisienne, sous la surveillance de Mlle Le Grenu, sa propre sœur. Étant donné qu'aucune rançon n'avait jamais été

réclamée, les enquêteurs s'étaient toujours perdus en conjectures sur les motifs de ce rapt qui semblait avoir été accompli par une bande puissamment organisée.

Il y avait cinq bonnes pages d'une petite écriture serrée et assez peu lisible. Trois au moins étaient consa-



crées aux manifestations de reconnaissance du pauvre homme qui, avant même d'avoir fait son apparition, avait gagné la sympathie de ses amis encore inconnus.

Durant une bonne quinzaine, Dick et Suzy restèrent encore dans l'attente. Aidés de Tom, ils montaient une garde attentive, mais jamais la moindre présence suspecte n'avait été remarquée autour de leur habitation.

Enfin, certain matin, un petit vieillard à cheveux blancs débarqua à Madras où Dick alla l'attendre en personne.

— Monsieur Le Grenu?

— Monsieur Dick Berill?... Et Jacquot?

— Il se porte à merveille. Vous allez le retrouver dans un instant.

Les deux hommes hésitèrent quelques secondes, puis, très émus, se donnèrent l'accolade.

Un étranger qui venait de débarquer du bateau juste derrière le professeur confiait à ce moment ses bagages à un porteur malais qui les empilait dans un pousse-pousse. Il se pencha un peu plus qu'il n'eût fallu vers l'oreille du débardeur et murmura dans un souffle :

— Ce sont eux. Alerte les camarades. Filature immédiate.

La foule les sépara. Ils se perdirent dans les remous et le joyeux brouhaha qui animait le quai.



Vaincu par les heureuses émotions de cette journée, le petit Jacques s'était endormi. Installés maintenant sur la terrasse du bungalow, buvant à longues gorgées les boissons fraîches qu'un boy discret avait déposées devant eux, Suzy, Dick et le professeur Le Grenu parlaient des extraordinaires circonstances qui avaient entouré l'enlèvement de l'enfant.

— Ma lettre vous disait l'essentiel de cette curieuse affaire, expliquait Le Grenu de sa petite voix flûtée. Ce que ni moi, ni ma sœur, ni la Police française n'avons jamais pu nous expliquer, c'est la raison de cet enlèvement. Pour opérer en plein jour, ainsi que l'ont fait ces gens, affrontant ainsi de gros risques, il fallait avoir un motif puissant. Or je ne suis guère riche et d'ailleurs ils n'ont jamais réclamé de rançon... D'autre part, ce qu'a dit ce Borrini à Mlle Landais me plonge dans le plus profond étonnement. Pourquoi ces bandits attachaient-

ils tant de prix à la possession de ce pauvre petit?

Dick haussa les épaules. Il fumait avec rage, échafaudant mille suppositions dont aucune ne lui semblait satisfaisante. Ce fut Suzy qui reprit :

— Jacquot parle souvent de son père..., et vous, monsieur, vous ne nous en avez encore rien dit. L'enfant serait-il orphelin?

— Je le crains, répondit le Professeur, laissant échapper un soupir. François Subrain, le père de Jacques, était mon élève très cher et mon meilleur collaborateur. Peu après la naissance de son fils, il eut la grande douleur de perdre une épouse qu'il chérissait. Depuis, son humeur s'était considérablement assombrie. Seul, le travail le distrayait un peu de son chagrin. Ce fut au début de l'année passée que, voulant se documenter directement et examiner de près les vestiges de plusieurs civilisations orientales et asiatiques aujourd'hui disparues, il entreprit la longue expédition qui devait lui coûter la vie.

— Il serait mort aussi!

— Considéré comme tel, du moins. La petite caravane qui l'escortait a été entièrement massacrée dans les montagnes de l'Afghanistan.

— Pourquoi dites-vous : « considéré comme tel »? La preuve de sa mort n'a-t-elle pas été formellement faite?

— Non, chère mademoiselle. Après une assez longue enquête, les autorités locales ont pu reconstituer à peu près les circonstances du massacre, retrouver deux ou trois survivants indigènes, mais pas le corps de mon malheureux ami.

— De sorte qu'il vous reste un peu d'espoir?

— Il m'en restait, mais de longs mois ont passé depuis et je dois dire...

Il soupira de nouveau, courba sa tête argentée, et, durant plusieurs instants, le silence règna. Pour le rompre Dick demanda :

— Monsieur Subrain s'occupait, comme vous-même, d'Histoire?

— Je m'occupe surtout d'Archéologie, mais j'avais entrepris avec mon collaborateur une assez longue étude sur les temples et les différentes sectes religieuses d'Extrême-Orient.

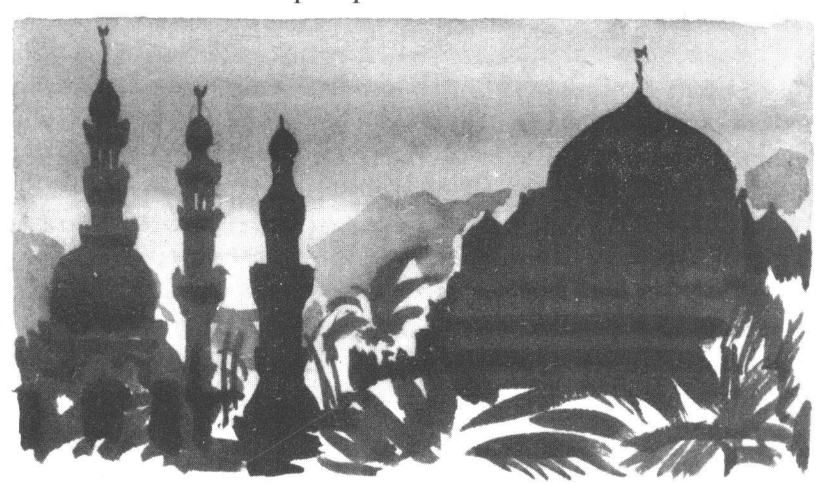
Suzy Landais, qui s'apprêtait à allumer une cigarette, suspendit son geste, puis articula à mi-voix :

— Kali-Bao.

Le professeur Le Grenu fit un petit bond sur son fauteuil et fixa la jeune fille avec des yeux où se lisait la stupéfaction.

— Quel nom venez-vous de prononcer, mademoiselle?

— J'ai parlé du temple de Kali-Bao, monsieur. Ce nom éveille-t-il en vous quelque souvenir?



Mais l'autre n'écoutait pas. Une grande agitation s'était emparée de lui.

— Je désire savoir où vous avez entendu parler de ce temple.

— A dire vrai, je n'en ai que fort vaguement entendu parler et j'ai cité ce nom tout à fait au hasard, car ce que vous veniez de dire de vos études éveillait un curieux rapprochement dans mon esprit... Un soir, lorsque je rôdais sur le pont du « Fair-Play », j'ai entendu le capitaine Cazebielle — à demi ivre comme à l'ordinaire — crier à Thomas Drinkel : « C'est comme votre idiotie de temple de Kali-Bao. Comme si des gens sérieux devraient ajouter foi à ces légendes enfantines ! »

— Et ensuite?

— Ensuite, Drinkel a dû faire un signe au Capitaine car il n'a pas ajouté d'autre parole. Mais tout cela était si différent de ce qui m'intéressait dans le mystère du navire que je n'y avais, je l'avoue, pas attaché grande importance... De votre côté...

Le Grenu se pencha. Sa voix devint très basse :

— Que puis-je vous dire? murmura-t-il. Sachez simplement que ce pauvre Subrain projetait de recueillir au cours de son voyage quelques renseignements sur ce fameux temple, aujourd'hui ruiné, et dont l'emplacement n'a même jamais pu être retrouvé... La légende veut qu'il ait contenu la dépouille mortelle d'un empereur détrôné, enterré là avec ses prodigieuses richesses.

Ils se turent tous trois, impressionnés par la curieuse coïncidence. Puis Suzy reprit la parole :

— Avez-vous quelque documentation sur ce fameux temple, monsieur?

— Peu de chose... Quelques mémoires, quelques allu-

sions que nous avions retrouvées dans certains auteurs.

— Et votre dossier est resté en France?

— Naturellement.

Elle resta songeuse, puis, soupirant à son tour :

— Tout cela est bien vague... Et pourtant... Ne pourriez-vous demander à votre sœur de vous faire parvenir ces pièces? Peut-être nos imaginations s'échauffent-elles à tort, mais nous ne devons négliger aucun indice.

— Écoutez, fit Dick tout à coup.

Il avait tourné la tête vers un grand arbre dont les branches s'avançaient jusqu'au rebord de la terrasse. Ils perçurent très distinctement une sorte de glissement dans le feuillage. Immédiatement le jeune homme bondit dans le jardin, mais ce fut en vain que, revolver en main, il fouilla chaque buisson, chaque touffe de fleurs. Nul être, nulle trace n'était visible.

Lentement il revint vers ses amis.

— Fausse alerte, fit-il en soupirant. Vous m'excuserez, monsieur. Tous ces événements nous ont rendus méfiants et nerveux... peut-être à tort, mais ces gens ont l'air si puissant!

— Ne pourriez-vous faire surveiller la maison par la police? demanda Le Grenu.

— Ce serait le meilleur moyen d'attirer l'attention sur nous et de faire découvrir notre retraite... A moins que cela ne soit déjà fait.

Ils rentrèrent. A l'heureux abandon des premiers instants de leur rencontre succédait une sorte d'angoisse dont ils n'étaient plus maîtres.

La soirée s'écoula assez tristement, mais, le lendemain, une lettre de Bob Harner leur sembla contenir une indication de la Providence. Leur ami annonçait son rappel

en Angleterre où il passerait une année avec sa femme et ses deux enfants. Harner avait déjà proposé de se charger du petit Jacques. Ils prirent la décision de le lui confier secrètement afin qu'il le ramenât en Europe tandis qu'eux-mêmes resteraient encore ici, feignant de monter la garde autour de lui. Une seule chose importait! que le départ de Jacquot passât inaperçu.



Ce fut, au cours de la semaine suivante, une journée assez mouvementée. Bob et sa femme vinrent emballer un certain nombre d'objets qu'ils avaient laissés au bungalow. Il y avait même, parmi les bagages qu'ils emmenèrent, une certaine malle d'osier que Suzy et le professeur Le Grenu suivirent d'un œil anxieux et attendri. Tom et Dick aidaient en personne au déménagement et prirent place dans le camion qui emmenait le chargement

jusqu'au port. Nul ne put ainsi, sauf les intéressés, se douter que le petit Jacques Subrain, dissimulé dans cette cachette assez peu confortable, venait de prendre congé de ses amis.

Cinq ou six jours après le départ de son pupille, M. Le Grenu revint au logis avec un visage souriant qui contrastait avec sa mine préoccupée de la veille.

— Auriez-vous reçu quelque nouvelle de Jacquot? demanda Suzy, étonnée.

— Hélas! non. La chose n'est guère possible avant la première escale... Pourtant, je viens de faire une rencontre bien amusante. Le docteur Hoppenbronck est à Yagor.

— Hoppenbronck?

Il se frotta les mains avec satisfaction.

— Evidemment, ce nom ne vous dit rien. Mais le Docteur est pour moi une vieille connaissance. Passionné, lui aussi, d'Archéologie asiatique, il m'avait écrit souvent et nous nous étions communiqué les résultats de nos travaux. Je l'ai rencontré cet après-midi en ville, tout à fait par hasard. Il possède, m'a-t-il dit, une propriété dans la banlieue de Madras où il vient se reposer lorsque ses randonnées et ses fouilles ne l'entraînent pas de l'Himalaya en Birmanie.

Dick fronça les sourcils. Dans les circonstances présentes, il n'aimait pas beaucoup les rencontres imprévues.

— Et quel homme est-ce, ce docteur Hoppenbronck? demanda-t-il à son tour.

Le Grenu se mit à rire.

— Imaginez un Hollandais long et sec, qui serait le roi des originaux. Il a réuni ici, paraît-il, des collections véritablement sensationnelles que, naturellement, il veut me montrer... A ce sujet...

Il hésita, rougit un peu, puis, d'une voix humble :

— La maîtresse de maison voudra-t-elle m'excuser si je lui demande l'autorisation de ne pas être son convive ce soir?

— Voyons ! protesta Suzy en riant... Dois-je en déduire que votre vieil ami vous a invité?

— Précisément.

— Ces agapes archéologiques ne sont pas très sérieuses, fit observer Dick, mi-plaisant, mi-bougon... N'oubliez pas que nous sommes sensés monter la garde auprès de Jacquot... Et comment notre cher professeur compte-t-il se rendre dans la banlieue de Madras et en revenir? Dois-je lui prêter ma moto?

— Grand merci ! Je tiens encore à la vie. Hoppenbronck fait bien les choses. Son chauffeur viendra me chercher et me ramènera dans sa puissante voiture. Car j'ai oublié de vous dire que le gaillard est richissime... Allons, vous ne m'en voulez pas, au moins, de vous fausser ainsi compagnie?

Ils protestèrent, heureux de la joie naïve de leur ami. Vers le soir, cependant, l'humeur de Dick s'assombrit de nouveau. Longtemps il tint compagnie à Suzy sur la terrasse, mais, constamment, il regardait l'heure à sa montre.

— Vous vous ennuyez tant que cela avec moi? finit par protester son interlocutrice.

Il secoua la tête.

— Vous savez bien que les instants que je passe près de vous sont les meilleurs de ma vie...

— Je ne savais pas les Anglais si galants !

— Et moi j'ai toujours pensé que les Françaises n'avaient guère de plomb dans la cervelle. Ne compre-

nez-vous pas, jeune fille inconséquente, que c'est notre cher Professeur qui me préoccupe?

— Avez-vous peur qu'on l'enlève comme le petit Jacques?

Il la regarda bien en face. Il ne plaisantait plus.

— Et pourquoi pas? Il est plus de onze heures et il nous avait promis d'être là à dix.

— Je ne voulais pas vous affoler, Dick, mais ce retard m'inquiète aussi.

Ils se turent et restèrent encore de longues minutes attentifs à tous les bruits de la nuit. Enfin, n'y tenant plus, l'aviateur se leva.

— Il faut en avoir le cœur net, Suzy... Peut-être l'auto est-elle simplement en panne sur la route.

— En ce cas, le Professeur serait venu à pied. La distance n'est guère longue.

— Si je ne craignais pas de vous laisser seule, je prendrais ma moto et j'irais au-devant de lui.

— Allez, Dick. Je suis bien armée cette fois, et, si vous le désirez, pour plus de sécurité, je vais réveiller les deux boys.

Trois minutes plus tard, dans un vrombissement de moteur, le motocycliste fonçait en direction de la ville.





V

UN CORPS SUR UNE CIVIÈRE
LE PLAN DE SUZY

LA route n'était guère bonne et le rayon du phare allumait une lueur dansante sur le ruban poudreux. Dick ne pressait guère l'allure, pourtant. De temps à autre, même, il s'arrêtait et tendait l'oreille, cherchant à surprendre quelque bruit.

Il devait avoir fait déjà deux bons kilomètres et les premières masures de la ville indigène n'allaient point tarder à être visibles lorsqu'une masse sombre, sur le côté de la route, attira son attention. Prestement il coupa les gaz, freina et éteignit son éclairage. Il savait

par expérience que les gens du « Fair-Play », s'ils avaient découvert leur retraite,étaient fort capables de lui avoir tendu une embuscade. Le bruit de son moteur avait déjà dû les mettre sur leurs gardes. Rapidement il alla dissimuler sa moto dans un des buissons qui bordaient la route, puis, au lieu de suivre celle-ci, il s'enfonça dans les fourrés, exécutant un grand crochet pour s'approcher de l'obstacle.

Sa marche était lente, précautionneuse. Aucune brindille ne craquait sous ses pas. Bientôt, entre les branches, il put apercevoir de nouveau l'objet qui, de loin, l'avait intrigué.

Alors il frémit. C'était l'automobile avec laquelle le chauffeur d'Hoppenbronck était venu, quelques heures plus tôt, chercher le professeur Le Grenu. Son capot était carrément engagé sur le bas-côté du chemin et tous ses feux étaient éteints.

« Accident ou attentat? » se demandait le jeune homme qui continuait d'approcher en se glissant parmi les herbes hautes. Il fit encore trois mètres, puis cinq, et, cette fois, fut près de la voiture à la toucher. Alors il sortit son revolver et se redressa brusquement.

Rien. Rien. Toujours le même calme et le même silence. Aucune forme n'était visible à bord, pas plus sur le siège avant qu'à l'intérieur. Il n'y avait certainement pas eu accident puisque le véhicule était parfaitement intact. Panne alors? Ce n'était guère plus plausible, puisque, en ce cas, le Professeur serait revenu à pied.

« Tant pis! songea Dick. Je risque. »

Il avait une lampe de poche sur lui. Il en pressa le bouton et put examiner les alentours. Aucune trace sur la route... L'herbe peut-être un peu foulée autour de la

voiture... Une seule chose était claire : ni Le Grenu, ni le chauffeur n'étaient là.

Il s'énervait. La sueur coulait à son front. Au lieu de perdre du temps, le mieux n'était-il pas de filer vers la ville et d'alerter immédiatement la police? Mais, d'autre part, Suzy était demeurée seule avec les deux boys au bungalow et, si les bandits avaient organisé un attentat, tout laissait à prévoir qu'ils pousseraient jusque là-bas.

A cette perspective, le jeune homme ne put retenir un juron et, presque immédiatement, une plainte se fit entendre près de lui.

— On a parlé? Qui est là?

Nouveau grognement, tout proche.

Il fit un bond. Ses pieds butèrent dans un obstacle. Sa lampe éclaira un corps étendu sur le sol, à demi bâillonné et soigneusement ligoté : c'était le chauffeur chinois du docteur Hoppenbronck.

***

Trop inquiète pour pouvoir demeurer immobile, Suzy ne cessait d'arpenter la terrasse, le hall, pour gagner la pièce où le petit Jacques était censé vivre, immobilisé sur son lit par un retour d'enflure à la jambe. C'était là qu'elle passait la plus grande partie de ses journées, près du lit placé à contre-jour et invisible de la fenêtre.

Les boys, alertés, parlaient à voix basse dans la cuisine, ou rôdaient dans le jardin, attendant comme elle, n'exprimant leur perplexité que par un regard. Une fois de plus, elle interpella l'un d'eux :

— Va faire quelques pas sur la route, Tagaï. Dis-moi

si tu ne vois pas une lumière au loin, si tu n'entends pas quelque chose.

Elle vit l'ombre menue traverser le jardin, s'agiter dans la nuit, puis disparaître. Alors il lui sembla entendre des rumeurs lointaines, un bruit, des voix qui se rapprochaient de plus en plus. Incapable de rester plus longtemps dans l'expectative, elle descendit à son tour, traversa la pelouse en courant, surgit au coin de la barrière.

Dans son élan, elle faillit se cogner à un groupe qui arrivait juste à cet instant : cinq ou six hommes marchant à pas mesurés et entourant une civière sur laquelle un corps était étendu.

Elle poussa un cri :

— Mon Dieu ! Que s'est-il passé? Un accident?

— Oui... Un accident.

— Mais qui est blessé?

Le second boy accourait à son tour, balançant un falot dont la lueur sautillante vint éclairer la scène. Alors, bien que le visage et tout le haut du corps de celui que l'on transportait fussent recouverts, elle reconnut les vêtements du professeur Le Grenu. Les autres continuaient d'expliquer :

— Accident ! Grave accident ! Il faudrait des soins immédiats. On craint une hémorragie...

Cette fois, ce fut Suzy qui précéda les porteurs. Ses jambes tremblaient sous elle tandis qu'elle revenait dans le jardin, montait les marches de la terrasse. Celui qui venait de lui parler s'exprimait en excellent anglais et donnait ses ordres à ceux de la civière :

— Levez doucement... Là ! Encore une marche. Pas de secousse, surtout... Préparez vite un lit, madame.

La jeune fille ouvrit la porte de la maison, y entra,

précédant les autres, puis revint brusquement sur ses pas afin d'aider à la manœuvre. Juste à ce moment, la lueur du falot vint frapper le visage de l'étranger. Il s'était tourné vers un des porteurs et, ne se croyant pas observé, esquissait un étrange sourire. Cela dura l'espace d'un éclair, mais ce fut suffisant pour que Suzy comprît qu'elle était odieusement jouée. D'une voix qui n'avait pas changé, elle trouva la force de dire :

— Voulez-vous attendre une seconde. Je dégage un meuble qui gênerait le passage.

— Oui, oui. Faites vite.

La recommandation était superflue. En trois pas, Suzy avait regagné la maison et, empoignant le battant de la porte, le claquait au nez de la petite troupe. Il y eut



un court moment de stupeur que la jeune fille mit à profit pour pousser les verrous et tourner par deux fois la clef, puis le tumulte éclata.

Comprenant que leurs desseins étaient éventés, l'homme qui parlait anglais, le chef de la bande, avait immédiatement donné ses ordres :

— Enfoncez la porte !

Ils se ruèrent à trois contre le mince obstacle qui, tout d'abord, résista. Effarés, les boys avaient poussé un cri, puis, profitant du désarroi, avaient sauté dans le jardin où il était possible de suivre le bruit de leur fuite à travers les buissons. Le faux blessé avait, lui aussi, jailli de sa civière.

— Cernez la maison, bande de brutes ! cria-t-il. Vous pensez bien qu'il y a d'autres issues.

Ils s'égaillèrent. Les ordres ne furent plus donnés à haute voix. Rapidement, les ombres investirent le bâtiment, en bloquèrent toutes les portes, en surveillèrent toutes les fenêtres, puis un groupe se massa près de l'entrée qui donnait accès aux cuisines. L'Anglais s'approcha de celui qui avait endossé les vêtements du professeur Le Grenu.

— Nous entrons, monsieur Drinkel?

— Oui. En avant ! Si la jeune fille fait mine de résister, abattez-la, mais qu'il n'arrive aucun mal à l'enfant. Le Maître a besoin de lui.

Il se tut, arma son revolver. La perspective d'une vengeance proche allumait un épouvantable sourire sur son visage cruel. Derrière ses hommes, il pénétra dans le bungalow.

Suzy courait à perdre haleine dans la campagne. Prévoyant ce qui allait arriver, elle n'avait pas perdu une

seconde et, aussitôt après avoir fermé la porte au nez de ses ennemis, elle avait traversé le hall, ouvert une fenêtre donnant sur la façade opposée et, par là, s'était enfuie avant que les autres eussent encore songé à l'assiéger dans la maison.

Où était-elle? La nuit l'empêchait de s'orienter et il n'avait pu naturellement être question pour elle de prendre la route. Sa marche était difficile car, à tout instant, le terrain, occupé par des cultures, était coupé de minces ruisseaux d'irrigation. Elle se tordait les pieds, mouillait ses jambes, manquait à tout instant de s'étaler sur la terre grasse. Découragée, souffrant encore de son bras dont tant de secousses avaient réveillé la blessure à peine cicatrisée, elle s'arrêta un moment pour reprendre son souffle.

Les rugissements qui avaient éclaté tout à l'heure loin derrière elle avaient maintenant cessé. Que faisaient les bandits? Elle ne put s'empêcher de sourire en songeant à leur déconvenue en ne la trouvant pas dans le bungalow et surtout en n'y trouvant point le petit Jacques. Mais, aussitôt, toute son inquiétude lui revint. Qu'était devenu Le Grenu dont les vêtements avaient servi au faux blessé? Il fallait admettre qu'ils l'avaient fait prisonnier..., qu'ils l'avaient tué peut-être... Et Dick? La gorge de Suzy se serra, les larmes montèrent à ses yeux. Fallait-il que ce brave compagnon, dont l'héroïsme et l'énergie tranquille l'avaient tant de fois soutenue, eût péri, lui aussi, dans cette affreuse aventure?

— Il faut atteindre Yagor! alerter la police, les autorités, toutes les honnêtes gens! Il est peut-être encore possible de les sauver.

Elle se remit à courir dans la direction qu'elle croyait

bonne. Sans doute tomberait-elle bientôt sur la route, un peu en avant des faubourgs. Déjà, le terrain changeait de nature. Elle retrouvait les hautes herbes et les taillis semblables à ceux qui bordaient le chemin. Il fallait continuer sans ralentir l'allure, dût-elle y briser son cœur.

La fusillade qui éclata à ce moment fut si proche et si soudaine qu'elle se laissa brusquement tomber sur les genoux, s'attendant à tout instant à sentir la brûlure d'un projectile pénétrant dans sa chair. Il y eut une dizaine de coups de feu, puis le calme revint.

Suzy s'était relevée... Elle avait sorti, elle aussi, son revolver dont, jamais plus, elle ne se séparait. Avec d'infinies précautions, elle recommença d'avancer. Si cette maudite nuit n'avait pas été si sombre, peut-être lui eût-il été possible de connaître la nature et la position des combattants.

Elle trébucha dans un fossé, fit une longue glissade et ce fut miracle si elle retint un cri. Mais, lorsqu'elle regarda autour d'elle, sa colère fit place à de la joie. La route était là, à quelques mètres, et ces ombres qui s'y mouvaient, longeant les bas-côtés...

Sa main se crispait sur l'acier de son arme. Ces gens qui ne soupçonnaient pas sa présence et qu'elle avait à sa portée, étaient-ce des amis ou des ennemis? des policiers ou les gangsters du « Fair-Play »?

Tout à coup, elle vit les ombres mouvantes lever le bras. De brefs éclairs s'allumèrent. Cinq détonations claquèrent, puis il y eut un bruit de vitres brisées, de tôle crevée, auquel répondit un rire, un rire sonore et méprisant qui fit bondir le cœur de Suzy.

Dick était là-bas, abrité derrière cette masse allongée qui

devait être une auto et c'était sur lui que ces hommes faisaient feu.

La jeune fille eut une peine infinie à réprimer le cri d'encouragement qu'elle s'apprêtait à pousser. A aucun prix il ne fallait trahir sa présence. Elle devait profiter



de tous les avantages que lui donnerait une attaque par surprise. Son arme était chargée de six balles. Il importait de les tirer d'assez près pour qu'elles ne fussent pas gaspillées en vain.

Ayant regagné le fossé qui leur servait de rempart, les bandits se concertaient maintenant à voix basse. Le murmure de leurs paroles arrivait jusqu'à Suzy. Elle avança encore d'un mètre. Aucun buisson ne la protégeait plus maintenant. Il n'y avait plus qu'un très petit espace à franchir, puis c'était la route qui dessinait une courbe à cet endroit.

Les silhouettes s'agitèrent en avant d'elle. Trois se détachèrent des autres, puis s'allongèrent sur le sol, ram-

pant vers les taillis. Un mouvement tournant devait être en préparation afin de prendre Dick à revers. Alors Suzy leva son revolver, ajusta celui des agresseurs du jeune homme qui était le plus proche d'elle et fit feu à son tour.

***

Le major Kindray, détaché spécialement pour enquêter sur cette ténébreuse affaire, achevait de recevoir la déposition de Mlle Landais.

— ... C'est alors que vous avez trouvé monsieur Berill réfugié derrière l'automobile du docteur Hoppenbronck et tenant tête à une demi-douzaine de ces bandits?

— Exactement... Pour ce qui est du nombre, je ne saurais vous fixer au juste. Il m'a semblé en voir cinq. Peut-être y en avait-il d'autres cachés un peu plus loin.

— Et votre intervention a provoqué un mouvement de retraite...

— J'ai tiré quatre fois. Deux hommes sont tombés. Les autres, croyant probablement avoir affaire à des forces plus importantes, ont disparu sur la droite. Cela a donné le temps à monsieur Berill de venir me rejoindre. Nous avons sauté sur la moto et nous avons filé en direction de Yagor.

— Sous le feu de vos adversaires revenus à la charge?

— C'est beaucoup dire. Comprenant un peu tard que nous n'étions que deux, ils ont tiré trois ou quatre fois dans notre direction, mais nous étions hors d'atteinte.

Le Major fit quelques pas dans son bureau, puis fixa sur la jeune fille des yeux pensifs.

— Il s'agit, à votre avis, de la même bande que celle qui était à bord du « Fair-Play »?

— Sauf ces gens-là, je ne vois guère qui pourrait nous en vouloir.

— Évidemment... Personnellement, avant de se lancer dans cette aventure, monsieur Berill n'avait-il aucun ennemi?

Dick, assis un peu plus loin et dont le front était bandé, secoua négativement la tête.

— Lors de notre première bataille dans les docks, je n'étais pas aux Indes depuis deux jours. Et encore y étais-je fortuitement : une panne d'avion m'avait contraint à amerrir.

— Étrange affaire! grommela Kindray... Intolérable affaire! Je suis décidé à mettre tout en œuvre pour découvrir la vérité et faire coffrer tous ces gens... Vous me dites que deux d'entre eux avaient été touchés, sans compter ceux que monsieur Berill pourrait avoir atteints de son côté? Or on n'a retrouvé ni mort ni blessé sur les lieux de l'agression.

— C'est leur méthode ordinaire : ne laisser derrière eux aucun blessé ni aucun cadavre qui puisse les faire identifier.

On frappa à la porte et un policier indigène vint murmurer quelques mots à l'oreille de son chef :

— Oui, oui. Introduisez-le, ordonna celui-ci.

Puis, tourné vers les jeunes gens :

— C'est le docteur Hoppenbronck qui revient aux nouvelles.

Suzy se leva, étendit le bras.

— Un instant, je vous prie..., monsieur Kindray, que pensez-vous du docteur Hoppenbronck?

— Du Docteur?

Le Major avait pris un air offusqué et sa physiono-

mie, habituellement colorée, était passée au rouge vif.

— Mais, mademoiselle, le Docteur est une des personnalités les plus distinguées parmi nos résidants étrangers... Savant éminent, puissamment riche...

— Il n'en est pas moins vrai que c'est en allant voir cet Hoppenbronck que notre ami Le Grenu est tombé entre les mains des bandits. Or il ne sortait jamais à la nuit et nul ne pouvait prévoir que, ce soir-là, il serait précisément sur la route dans la voiture du Docteur.

— Permettez !

— D'ailleurs, l'attitude du chauffeur...

— Mais il était ligoté, le pauvre diable !

— D'une façon assez relâchée, observa Dick. De plus, je venais à peine de lui rendre sa liberté que, sottement, il s'est mis à actionner la corne de l'auto..., ce qui a attiré immédiatement toute la bande sur mon dos.

— Geste d'affolement, pas autre chose.

— Il s'est sauvé ensuite.

— Mon cher monsieur Berill, vous êtes extrêmement brave, mais tout le monde ne l'est pas autant que vous... Mettez-vous à la place de ce malheureux Chinois !

— Je ne l'accuse pas... Je fais valoir certaines singularités de son attitude.

— Et vous avez raison. J'interrogerai l'homme à nouveau.... Vous partez?

Les deux amis se levaient. Le Major voulut les retenir, mais déjà une haute silhouette s'encadrait dans les montants de la porte. C'était le docteur Hoppenbronck.

Haut de près de deux mètres, maigre et nerveux, le docteur Hoppenbronck présentait l'étrange particularité d'avoir un crâne énorme et une figure très petite qu'amenuisaient encore de grosses lunettes à monture



C'était le docteur Hoppenbronck.

d'or. Inconsolable de la disparition de son ami, il venait à tout instant relancer le major Kindray et, apprenant que les recherches étaient toujours négatives, se répandait en lamentations. Une fois de plus, il n'y manqua pas, sitôt après avoir serré les mains qu'on lui tendait.

— Rien encore? Mais c'est affreux! Quand je pense que ce pauvre Le Grenu venait chez moi et que je suis la cause indirecte de ce qui arrive!

— Le prétexte, tout au plus, Docteur, fit observer le Major. Vous pensez bien que les bandits auraient trouvé une autre occasion favorable pour faire leur coup.

— C'est égal! C'est égal! Je ne m'en consolerai pas... Cette blessure, monsieur Berill?

— Disons : cette éraflure. Elle est presque guérie, Docteur, je vous remercie.

— Et mademoiselle Landais? Est-elle remise de ses émotions?

— Je n'ai jamais été très troublée, répondit sèchement Suzy... Nous sommes simplement consternés de cette disparition.

Très rapidement, les jeunes gens prirent congé du Major et du Docteur. A peine se retrouvèrent-ils dehors qu'ils se firent part de leur impression.

— Sale tête, décidément, cet Hoppenbronck!

— A surveiller, répondit brièvement Dick.

— Je ne vois pas comment nous pourrions le surveiller puisque le chef des forces de police l'a en si haute estime, répondit Suzy avec amertume.

Son compagnon allumait une cigarette et ne répondit pas. Ils marchèrent quelque temps en silence, regagnant l'hôtel qu'ils occupaient à Madras même, depuis que le séjour au bungalow des Harner était devenu par trop malsain.

L'après-midi s'avançait. L'animation croissait d'instant en instant dans les rues où s'entrecroisaient curieusement automobiles de grand luxe, vieilles Ford menées par des Hindous imperturbables et pousse-pousse aux conducteurs enturbannés. Écartant un groupe d'enfants qui se pressaient devant l'échoppe d'un marchand de bonbons, une silhouette émergea tout à coup, marchant en direction des deux promeneurs. Suzy poussa une exclamation :

— Voilà Tom !

— En personne, mademoiselle, fit le fidèle mécano de Dick qui séjournait dans la ville depuis l'embarquement des Harner et du petit Jacques. Il se tourna vers l'aviateur.

— Alors, monsieur Berill, c'est bien ce que je pensais.

— Tu as revu la camionnette?

— Oui. Hier soir.

— Et c'était bien celle qui était sortie de chez Hoppenbronck?

— Exactement. Elle portait le même numéro d'immatriculation.

Dick sifflota entre ses dents. Suzy, très intriguée, les regardait l'un après l'autre. Elle finit par s'impatienter.

— Si je vous gêne, Dick, je puis m'en aller.

— Ne faites pas la mauvaise tête, Suzy, et écoutez-moi. ... Marchons, voulez-vous, pour ne pas attirer l'attention sur nous. Tu nous précèdes, Tom?

— On se retrouvera là-bas.

Le mécano s'éloigna à grands pas. Dick prit doucement le bras de sa compagne. Ils quittèrent les quartiers luxueux et enfilèrent une ruelle qui les conduisit aux confins de la ville indigène, jusqu'à une petite place qu'ils laissèrent à leur gauche. Dick expliqua :

— Ici, nous sommes à la frontière de l'Europe et de l'Inde. Les élégants boulevards sont derrière nous. Devant, nous avons les masures pouilleuses où vivent des milliers d'Hindous énigmatiques... Voulez-vous entrer dans ce petit café?

Ils s'engouffrèrent dans un établissement d'assez minable apparence où leur arrivée fit quelque sensation. Un Irlandais borgne vint prendre leur commande et, lentement, ils burent un affreux breuvage alcoolisé qui leur brûla la gorge.

— Charmante promenade! fit Suzy, boudeuse. Allons-nous demeurer ici longtemps?

— Autant qu'il le faudra... Tournez-vous légèrement et regardez de l'autre côté de la place cette vieille bâtisse, qui doit être contemporaine des premiers temps de l'occupation.

La jeune fille se pencha et vit une grande maison de style européen, mais fort délabrée et dont les fenêtres étaient masquées par des stores croulants.

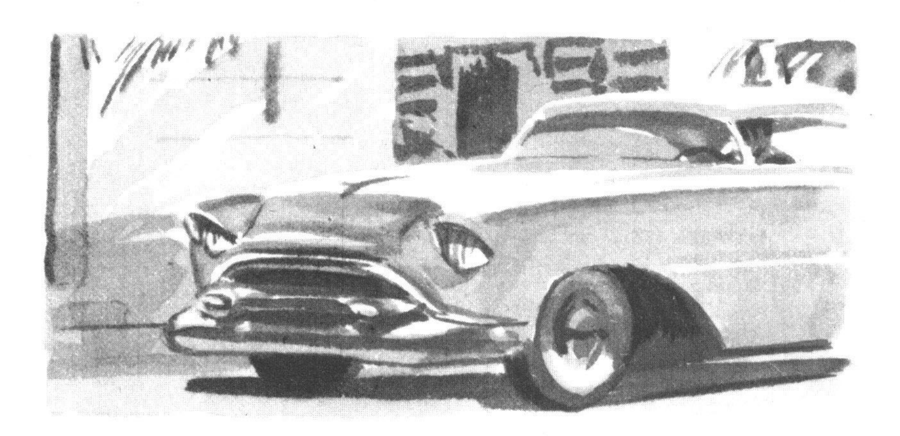
— Cette maison, fit remarquer Dick, présente la particularité suivante : sa façade donnant sur cette place, il est fort possible à une personne comme vous ou moi d'y pénétrer sans attirer l'attention. Par contre, l'autre côté de la construction prend jour sur une petite courette située dans les bas quartiers, ceux du port où fourmille une population assez louche.

— Bon. Et alors?

— Alors, rien... Rien, sauf que j'ai vu avant-hier une camionnette s'arrêter presque devant. Et cette même camionnette, Suzy, je l'avais vue un jour précédent sortir de la maison d'Hoppenbronck... Ah! ah! Cette fois, je vous intéresse?

— Beaucoup, Dick. Mais ne s'agit-il pas d'une coïncidence?

— C'est ce que j'ai pensé. Aussi ai-je demandé à ce brave Tom de venir faire par ici sa petite enquête. Et, tout à l'heure, il m'a confirmé la chose... D'ailleurs, c'est



ordinairement vers cette heure-ci que ladite voiture s'arrête et je suis décidé à monter la garde une fois encore. Tom, par contre, est en train de rôder dans les ruelles qui avoisinent la cour.

Ils se turent. La journée finissait. L'ombre commençait à tomber sur la ville et les buveurs bruyants emplissaient maintenant la petite salle. Dick devenait nerveux.

— Allons-nous en, proposa-t-il enfin... Votre présence dans ce caboulot est déplacée.

— C'est vous qui m'y avez amenée. Je m'y trouve bien. J'y reste.

— Mais, Suzy...

— Chut! Regardez cette voiture, là-bas.

Ce n'était pas la camionnette qui traversait la place, mais une élégante auto aux lignes allongées. Le jeune homme fronça soudain les sourcils, puis lança dans un souffle :

— La bagnole d'Hoppenbronck, ma parole !

Lentement, l'automobile virait. Elle passa devant la demeure aux fenêtres fermées et, à cet instant, une des portières s'entrouvrit. De leur place, les jeunes gens n'en purent voir davantage, mais, lorsque la voiture eut repris son chemin sans s'être complètement arrêtée, ils remarquèrent qu'un homme se trouvait maintenant tout à côté de la façade de la maison. Il était assez petit de taille, très large et marchait en se dandinant. Suzy fit un effort de mémoire pour chercher ce que cette silhouette lui rappelait mais ce fut en vain. Ils virent l'inconnu s'enfoncer dans une des petites ruelles, et, immédiatement, se levèrent pour le suivre. Mais il avait déjà disparu durant qu'ils traversaient la place.

Ils rentrèrent assez perplexes à l'hôtel et se parlèrent peu pendant le dîner. Ce fut Dick Berill qui, avant de regagner sa chambre, entreprit Suzy dans le petit salon qui leur était commun.

— Suzy, je suis décidé à pousser cette affaire jusqu'au bout et à retrouver Le Grenu s'il est encore vivant.

— Moi aussi, Dick.

— Non, pas vous. Il se prépare ici du vilain et vous avez assez payé de votre personne. J'allais vous suggérer un petit séjour de deux ou trois mois en France où vous retrouveriez votre journal — qui doit se languir de vos articles — et le petit Jacquot qui s'ennuie certainement de sa maman d'adoption.

— Ne dites pas de bêtises, Dick. Si vous m'avez assez

vue, prenez votre avion, continuez votre raid et laissez-moi ici.

Il se pencha vers elle.

— Je tiens trop à votre vie pour vous permettre de l'exposer plus longtemps, fit-il gravement.

— Et vous voudriez que nous nous séparions! Etes-vous sûr que ces bandits ne me suivront pas? Si vous n'êtes pas près de moi, qui me protègera?

L'argument était de poids. Le pauvre Dick, qui ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre, demeura coi.

— D'autant plus que j'ai médité un plan durant le dîner, ajouta Suzy.

— Un plan! Est-il possible de le connaître?

— Vous le connaîtrez en temps voulu... Puis-je vous demander de vous tenir prêt dès demain?

— Prêt à quoi faire?

— A vous envoler avec Tom et moi-même. Nous quitterons le pays à bord de votre avion.

— Quitter le pays! Mais, tout à l'heure, vous vous refusiez justement...

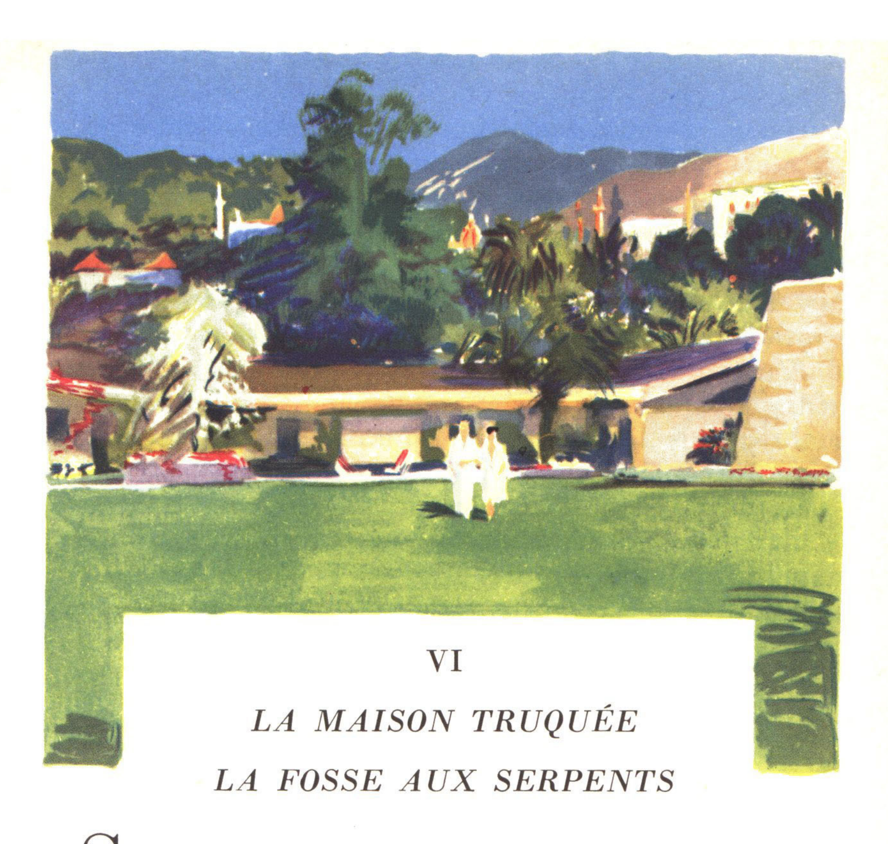
Elle lui coupa la parole d'un éclat de rire.

— Ne cherchez pas à comprendre, Dick. Les femmes sont tellement capricieuses!... A propos, notre individu de cet après-midi qui était devant la vieille baraque de la place, j'ai remis un nom sur sa silhouette.

— Pas possible! Il s'agit de qui?

— Il s'agit de mon vieil ami, le capitaine Cazebielle.





VI

LA MAISON TRUQUÉE
LA FOSSE AUX SERPENTS

Si Mr et Mrs Walburn aimaient excursionner durant la journée, ils adoraient passer la soirée chez eux, dans le jardin aux pelouses vertes et tondues du luxueux bungalow qu'ils avaient loué au cœur même de la ville neuve.

C'était un couple américain d'âge déjà respectable débarqué sur la côte de Coromandel depuis quelques semaines. Mr Walburn, dont les yeux étaient très fragiles, se défendait du soleil par une paire de lunettes teintées, et Mrs Walburn, qui avait dû être belle, abritait

sous son casque colonial une abondante chevelure grise. Ils étaient inséparables, maniaques, touchants et un peu ridicules.

Ce soir-là, comme d'habitude, ils allèrent s'étendre après dîner sur des chaises longues, installées en plein air. L'espace dont ils disposaient n'était peut-être pas considérable, mais, comme l'avait fait valoir l'agent d'affaires qui avait présidé à la location meublée de leur villa, « on avait l'avantage de pouvoir profiter des ombrages de la propriété voisine qu'habitait un savant très distingué, le docteur Hoppenbronck. »

Mr Walburn fumait un de ses éternels cigares et Madame somnolait sur sa chaise. Le boy, qui couchait en ville, s'était déjà retiré. Tout était calme et les rumeurs de Madras n'arrivaient qu'assourdies aux oreilles du vieux couple. Mrs Walburn bâilla légèrement, tira sa montre et fit à mi-voix :

— Onze heures. Le moment approche.

Walburn continua de fumer. Sa femme demanda :

— Vous avez l'air préocccupé. L'occasion ne vous semble-t-elle pas belle?

— Trop belle, grogna-t-il. Il y a un concours de circonstances si heureux que j'en reste abasourdi. Que le docteur Hoppenbronck et ses gens aillent faire des fouilles dans la région de Bellary, cela n'a sans doute rien d'extraordinaire. Ce n'est ni la première, ni la dernière fois que cela leur arrive. Mais que le gardien de la propriété profite de cette absence pour prendre deux jours de liberté et qu'il charge notre boy de jeter pendant ce temps-là un coup d'œil sur la maison de son maître, cela me semble tenir du prodige... Je n'aime pas beaucoup les prodiges, moi.

Elle se mit à rire, puis, la voix soudain jeune :

— Je vous ai connu plus entreprenant, Dick.

— En ce qui me concerne, je suis prêt à tout, vous n'en pouvez douter, répondit-il. Mais je tremble toujours pour vous, Suzy.

Il s'était approché d'elle. Depuis que, dans cette retraite, ils jouaient le rôle d'un vieux ménage, le jeune homme avait goûté de tels instants de bonheur calme en compagnie de Mlle Landais qu'il s'était laisser gagner par la douceur de cette intimité. Au moment où l'occasion d'agir se présentait, il se prenait à regretter que cette situation ne pût s'éterniser. Pourtant, ils n'avaient toujours aucune nouvelle du malheureux Le Grenu, et, puisqu'ils avaient suivi la piste Hoppenbronck, il fallait maintenant aller jusqu'au bout.

— A onze heures et demie, nous nous mettrons en route, dit-elle.

La ronde des moustiques bourdonnait autour d'eux. Dick les chassa d'une main impatientée avant de reprendre :

— Plus je songe à cette étrange affaire, moins j'y comprends quelque chose. Un seul point fixe : les trésors qui seraient, paraît-il, enfouis dans le temple de Kali-Bao. Là, au moins, nous aurions l'explication logique des efforts de ces misérables. Tout le reste est obscur. Pourquoi avoir enlevé le petit Jacques Subrain? Pourquoi s'être attaqué au professeur Le Grenu? A nous, enfin, qui ne savons rien?

— Vous oubliez, Dick, qu'avant toute chose, il y a eu le massacre de la caravane que conduisait le père de Jacques.

— Oui... Et ceci rend encore le problème plus obscur.

— ... Ou en donne au contraire la clef.

— Ah! ah! Vous avez une opinion? Miss Sherlock Holmes, nous vous écoutons.

Elle secoua la tête, sourit de la moquerie, baissa la voix pour poursuivre l'entretien.



— Que les oreilles du digne Mr Walburn soient attentives à mes petites suppositions. Premièrement, nous admettons comme prouvé que le temple de Kali-Bao a existé et que ses ruines, ignorées de tous, recèlent effectivement un trésor. Le professeur Le Grenu et M. Subrain s'intéressent à la chose, font même paraître certaines notes à ce sujet dans des revues d'Histoire ou d'Archéologie. Ainsi, ils attirent l'attention sur eux. Peu après, M. Subrain part pour l'Extrême-Orient. Il réunit encore des documents et se trouve bientôt à même de découvrir l'emplacement du fameux temple. C'est alors qu'il est

attaqué dans les montagnes d'Afghanistan. Les siens sont tués et lui est fait prisonnier...

— Vous croyez qu'il n'est que prisonnier, Suzy?

— Sans cette hypothèse, toutes mes autres suppositions n'ont plus de fondement... Il faut admettre qu'il



est prisonnier, Dick. Le secret qu'il détient, ses ravisseurs essayent de l'obtenir, mais c'est un homme courageux et il se refuse à parler. Que vont faire les bandits? Capturer son fils, l'amener devant lui et lui mettre le marché en mains : ou tu parles, ou nous torturons l'enfant devant toi.

Dick Berill poussa une sourde exclamation.

— Grand Dieu! Suzy, je n'y aurais pas pensé... Et cependant, si l'on admet cela, tout devient, en effet, logique... Puisque, grâce à Mlle Landais, l'enfant leur échappe, ils ont l'idée de faire coup double : rattraper le

petit Jacques, et aussi le vieil ami de leur prisonnier, ce pauvre Le Grenu. D'où l'attaque de l'auto qui transportait le Professeur, et du bungalow où l'enfant était censé demeurer... Mais, Hoppenbronck, dans tout cela?

— Hoppenbronck, fit gravement la jeune fille, connaissait précisément les travaux de Subrain et de Le Grenu sur les temples hindous. D'ailleurs, n'oubliez pas que j'ai vu Cazebielle descendre de sa propre voiture. En dehors de tout, ceci prouve qu'il existe un lien entre l'énigmatique Docteur et l'équipage du « Fair-Play ».

— Pourquoi ne pas avoir fait part à la police de tout cela, Suzy?

Elle haussa les épaules.

— Vous avez vu la tête du major Kindray dès que nous avons élevé quelque doute sur l'honorabilité d'Hoppenbronck... Cet homme est trop puissant pour que nous puissions l'attaquer sans avoir de preuves formelles contre lui.

Elle se tut un instant, puis, d'un ton décidé :

— Ce sont ces preuves que nous allons tâcher de découvrir au moyen d'une petite perquisition.

— Pardon, fit-il. J'ai changé d'avis.

— Changé d'avis? Vous ne voulez plus aller faire un tour à côté?

— Je le veux plus que jamais, Suzy, mais tout seul... C'est-à-dire que vous ferez le guet.

— Tu tu tu, rien du tout, mon garçon. Vous avez promis de m'emmener.

— Un instant de faiblesse.

Puis il devint grave :

— C'est impossible, Suzy. Je ne veux pas vous exposer à de tels risques.

— Je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup... En tout cas, vous acceptez bien vous-même de les courir.

— Je veux retrouver le Professeur. Je veux démasquer les ennemis du petit Jacques et sans doute de son père. Mais moi je suis un homme, et tout de même assez habitué au danger. Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de risquer sa vie pour une bonne cause...

Il rit doucement :

— Pardonnez-moi ces grands mots. Je suis un peu idiot !

— Et moi aussi, justement. De sorte que notre petite aventure pourrait s'intituler : « Les Deux Idiots chez le Docteur Hoppenbronck »... Non, sérieusement, Dick ! vous avez accepté de faire équipe avec moi dans une périlleuse affaire qui ne vous concernait nullement. Alors, aux instants critiques, je n'abandonne pas mon équipier.

— Douce petite tête de mule, ronchonna-t-il.

Mais sa voix était chargée de tendresse.

Un quart d'heure plus tard, deux ombres franchissaient résolument la palissade aux pieux aigus qui séparait le bungalow des Walburn de la propriété voisine.

Ce n'était pas absolument au hasard que Dick et Suzy se lançaient dans cette expédition. Durant toute la semaine précédente, ils avaient épié sans en avoir l'air ce qui se passait chez le docteur Hoppenbronck. Dick était même resté des heures allongé sur le toit de leur habitation, observant à la lorgnette les abords de la grande demeure contiguë à la leur.

Avec sa compagne, il s'engagea donc sans hésitation dans le curieux labyrinthe des allées où de multiples vestiges du passé avaient été apportés à grands frais. Noyés dans les ombres de la nuit, pierres et bronzes

antiques à l'assaut desquels montait une végétation folle donnaient au vaste enclos un aspect fantastique.

De son pas souple et léger, Suzy marchait à côté de Dick, faisant effort pour conserver son calme et pour ne pas se laisser envahir par un malaise bien proche de la crainte. Ils ne se parlaient pas. Sous sa veste de toile, le jeune homme tâtait de temps à autre les boursouflures que dessinaient deux puissants revolvers. Sa compagne, habillée de vêtements masculins afin d'être plus libre de ses mouvements, était armée aussi et tous deux avaient en outre leur lampe électrique.

D'un signe, Dick indiqua qu'il fallait ralentir l'allure. Longue et massive au sein d'un espace découvert, la maison venait d'apparaître à leurs yeux. Ils se tapirent contre un massif à l'ombre de grandes fleurs odorantes, et, durant plusieurs minutes, demeurèrent immobiles, épiant les moindres détails de tout ce qui les environnait, tendant l'oreille pour tâcher de surprendre quelque bruit. Mais rien ne bougeait, rien ne se faisait entendre. Le jeune homme approcha sa bouche de l'oreille de Suzy :

— Il est encore temps de faire demi-tour... Peut-être vaudrait-il mieux...

Elle posa la main sur son bras.

— Allons !

Ils ne s'approchèrent pas tout de suite de la façade. Les portes, qui devaient être fermées, ne les intéressaient pas. Par contre, Dick avait remarqué qu'une des fenêtres ne comportait qu'un système de volets très primitif. Ce fut vers ce point qu'ils marchèrent, puis, couvrant rapidement la distance qui les en séparait, ils vinrent se coller à la muraille, se confondant avec son ombre. La



— Nous pouvons entrer, murmura-t-elle.

fenêtre se trouvait à moins d'un mètre au-dessus d'eux. Dick croisa ses doigts et présenta ses paumes renversées à Suzy qui s'en servit comme d'un marchepied. Elle s'était armée d'une sorte de levier de fer, mais n'eut pas besoin de s'en servir car les tiges de bois souple constituant le volet se soulevèrent au premier effort de sa main. Il n'y avait derrière qu'une simple toile métallique qu'elle enfonça d'un coup de coude.

— Nous pouvons entrer, murmura-t-elle.

Puis, d'un rétablissement, elle fut à genoux sur le mince rebord de pierre où Dick accéda à son tour.

— Laissez-moi passer le premier.

D'un geste, il avait contenu l'élan de la jeune fille qui s'apprêtait à pénétrer dans la pièce. Il se glissa devant elle, arrachant par lambeaux le mince treillage et se laissa couler sur le sol fait d'une sorte de carrelage qu'il tâta de la main.

L'instant était décisif. Tous les nerfs bandés, il se tenait prêt à affronter l'irruption soudaine de quelque gardien imprévu surpris dans son sommeil. Mais, comme tout à l'heure dans le jardin, c'était le silence absolu. Une désagréable odeur de renfermé et de moisissure montait à ses narines. L'obscurité était si complète que le jeune homme eût été dans l'impossibilité de distinguer un objet à un mètre de lui. Résolument, il sortit sa lampe de poche et appuya sur le contact. Le rayon jaune éclaira les murs nus et suintants d'une petite pièce longue de trois à quatre mètres et extrêmement étroite. Elle était absolument dépourvue de meubles. Au fond se voyait une porte qui devait communiquer avec les autres parties de la maison.

Suzy, qui avait avancé la tête pour examiner les lieux

en même temps que Dick, se glissa à son tour au travers de la toile déchirée, puis tous deux marchèrent vers la porte.

— Malchance ! Elle est fermée à clef, grommela Dick.

— Voulez-vous le levier?

— Oui. Merci.

Il commença de travailler la serrure, et, en deux ou trois pesées, il eut suffisamment écarté le pêne pour qu'il fût possible d'ouvrir. Sa bonne humeur lui était revenue.

— Enfantin, fit-il avec un petit rire.

Il tira la porte à lui, mais le battant ne vint point et ils entendirent une sorte de déclic.

— Que se passe-t-il, Dick?

Il n'eut pas le temps de répondre. Au déclic avait succédé un glissement, et quand, d'un même mouvement ils se retournèrent en direction du bruit, ce fut pour voir devant le rectangle plus clair de la fenêtre se déployer une masse sombre qui, bientôt, l'obstrua complètement. Le jeune homme s'était élancé, mais il arriva trop tard. Ses poings heurtèrent vainement une plaque métallique qui s'était refermée avec un claquement sec. Instantanément ils comprirent que la maison était truquée et qu'en essayant de défoncer la porte ils venaient de déclencher le mécanisme qui les emprisonnait. Tête baissée, ils étaient venus donner dans le piège tendu par Hoppenbronck.

*
* *

Aux coups sourds frappés par Dick contre le fer inexorable avait succédé un épouvantable silence. Figée de stupeur, Suzy n'avait pas changé de place. Dans le

halo de sa petite lampe, elle vit se rapprocher le visage de son camarade que défigurait une grimace d'épouvante. Il fut brave, pourtant, et s'efforça de sourire.

— Il nous en arrive une bien bonne, Suzy!

— Il faut sortir d'ici! sortir tout de suite. Il n'est pas possible...

Tout son sang-froid l'avait soudain abandonnée. Elle s'affolait, crispait ses doigts sur le bras du jeune homme. Il lui enlaça doucement la taille.

— Soyez calme, ma petite Suzy. Naturellement que nous allons sortir d'ici! Vous pensez bien que cette malheureuse porte ne sera pas longue à être enfoncée.

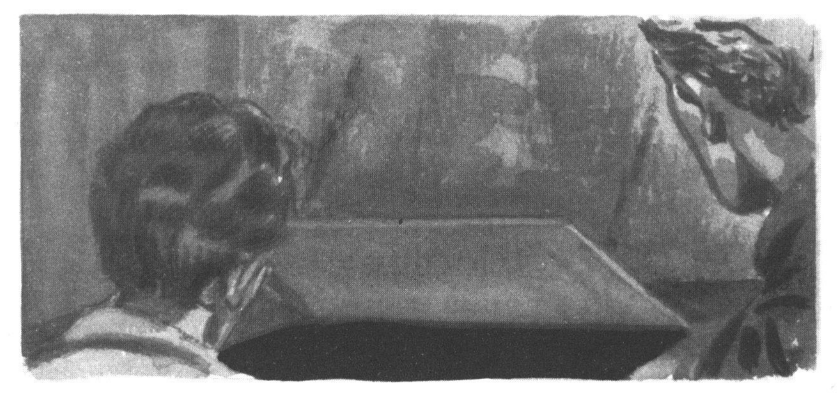
— Vous croyez?

Elle planta son regard dans le sien. Il avait miraculeusement retrouvé son énergie.

— J'en suis sûr... Où est ce fameux levier?

— Je l'ai laissé tomber à terre.

Les rayons des deux lampes de poche dansèrent sur le sol à la recherche de l'outil perdu. Au moment où Dick se penchait pour le ramasser, un nouveau bruit se



fit entendre. C'était un grincement, cette fois, accompagné d'un bruit de chaîne.

— Eteindre la lumière! ordonna Dick.

Il attira Suzy contre le mur. De sa main droite, il arracha un revolver à sa ceinture. Ils attendirent. Le bruit se faisait de plus en plus fort, couvrant celui de leurs souffles oppressés. Elle chuchota soudain :

— Le sol bouge.

— Impossible!... Et pourtant, on dirait...

Cette fois, il ne put retenir un juron et, au comble de l'énervement, alluma de nouveau sa lampe. Ils s'aperçurent alors qu'ils s'étaient élevés de plus de dix centimètres car tout un côté du carrelage, celui précisément sur lequel ils se trouvaient, se soulevait comme un couvercle. D'un bond, ils atteignirent la partie qui demeurait fixe.

— Encore une diablerie de ce maudit Docteur! éclata le jeune homme.

Serrés l'un contre l'autre, ils fixaient avec des yeux éperdus cette trappe qui ne cessait de monter tandis que s'amplifiait le grincement de deux énormes crémaillères soulevant le lourd panneau, le rabattant peu à peu contre la muraille opposée. Alors un grand trou noir fut visible, un trou noir qui occupait exactement une moitié de la pièce et d'où montaient un air glacé et des relents de caves. Lentement, comme fasciné, Dick s'avança vers l'ouverture béante et Suzy le suivit. Penchés sur le trou, ils braquèrent vers le fond leurs rayons lumineux et il leur sembla discerner , à moins de deux mètres, un grouillement confus. Puis le bruit cessa brusquement. Le gigantesque couvercle, dont la partie supérieure était parvenue à la muraille, cessa son ascension. Aussi bien, les prisonniers

ne l'observaient plus. Ils regardaient autre chose..., autre chose, au fond du trou : une sorte de bande jaune et verte qui oscillait d'avant en arrière, montait, s'abaissait, se tordait, et autour de laquelle s'emmêlaient d'autres bandes presque semblables.

Dick Berill se rejeta brusquement en arrière.

— Ne regardez pas, Suzy !

Mais, déjà, elle avait vu les serpents.

Un rire. Il ne manquait plus qu'un rire pour achever de les rendre fous. D'où pouvait-il venir?

Un instant, ils crurent qu'il émanait des profondeurs de la fosse, puis ils levèrent la tête, éclairèrent la cloison. Ils remarquèrent, près du plafond, un petit rond noir grillagé. Nul doute, un haut-parleur... et peut-être un microphone étaient installés là. Et ce rire, ils finirent par le reconnaître. Il était bref, cinglant, saccadé. C'était le rire d'Hoppenbronck. Presque aussitôt, d'ailleurs, le Docteur leur parla.

— Je présente mes humbles respects à la digne Mistress Walbrun, notre chère voisine, et à son respectable mari. Je suis désolé de n'avoir pu venir au-devant d'eux pour les accueillir au seuil de ma maison, mais je vois qu'ils ont cependant su en trouver l'entrée... Je ferai mon possible pour qu'ils n'aient pas à se plaindre de ma réception.

Un sifflement vint du trou. Une longue tête plate monta, verticale. Suzy ouvrit la bouche pour crier, mais rencontra les yeux suppliants de Dick.

— Il peut nous entendre... de grâce, ne lui donnez pas cette joie, fit-il à voix basse.

Elle acquiesça d'un signe. Elle avait compris. Quoi qu'il arrivât maintenant, elle ne laisserait pas échapper une plainte.

D'ailleurs, le jeune homme s'était avancé et, au moment où le naja affleurait le rebord du trou, il fit feu. Dans l'étroit espace, la détonation eut une répercussion épouvantable, puis il y eut un bruit mou. L'horrible bête avait disparu.

— Et de un, compta doucement Dick.

Au-dessus d'eux, le ricanement avait repris.



— Je vois que l'on est en train de prodiguer des amabilités à mes petites bêtes domestiques... C'est parfait! parfait! Tout à l'heure, vous ferez plus ample connaissance avec elles.

La voix s'enfla, prit tout à coup des intonations de haine!

— Etiez-vous ridicules, tous les deux, sous vos accoutrements de touristes yankees! Avons-nous pu rire de vos allures de conspirateurs! Et ce pauvre Berill qui, pour

mieux observer ma maison, attrapait des courbatures sur son toit ! Pauvres agneaux ! Vous n'étiez pas de force à lutter contre Hoppenbronck... Notez que j'aurais pu tout de suite me débarrasser de vous, mais vos allures m'amusaient trop. Je voulais faire durer le plaisir, et aussi vous réserver une fin digne de vos valeureux exploits... J'avais aussi à prendre une revanche contre cette petite journaliste de quatre sous qui nous a donné quelques ennuis.

Suzy leva un pied, puis l'autre. Enfin elle se pencha et, de la main, tâta le sol. Elle dirigea ensuite sa lampe sur le visage de son compagnon qui était devenu mortellement pâle.

— Le sol commence à chauffer, Dick. La partie sur laquelle nous nous trouvons n'est pas faite de pavés, mais de métal.

— Taisez-vous, fit-il, rudement. Taisez-vous. Ne vous affolez pas. Je trouverai un moyen de nous sortir de là. Laissez-moi réfléchir... Surveillez plutôt le trou, à cause de ces sales bêtes.

Il se mit à tourner comme un fou sur l'étroite plateforme dont la température s'élevait d'instant en instant. Leur situation venait de lui apparaître dans toute son horreur. Un moment viendrait où, sur la plaque devenue rouge, ils ne pourraient plus tenir. Les pieds brûlés, affolés de douleur, ils n'auraient plus rien d'autre à faire que de se jeter dans la fosse aux serpents.

Le haut-parleur jeta encore :

— Les nuits sont quelquefois fraîches... Avez-vous remarqué, mes chers amis, que j'ai doté ma maison d'une installation de chauffage tout à fait perfectionnée?

Ce fut le dernier mot qu'ils entendirent. Hors de lui, Dick Berill avait levé le canon de son arme vers la petite

ouverture grillagée. Quatre fois de suite il appuya sur la détente et la pièce s'emplit de fracas et de fumée. Une multitude de menus débris tomba en pluie sur le sol. Les prisonniers étaient au moins délivrés de l'invisible et odieuse présence.

Les secondes passaient, atroces. Incapables de rester en place, les jeunes gens allaient et venaient dans l'étroit espace où la chaleur devenait intolérable. Déjà, au travers de leurs semelles roussies, la plante de leurs pieds était atteinte. Suzy, malgré toute son énergie, commençait à pousser de petites plaintes et Dick exhalait de sourds grognements, moins de douleur que de rage impuissante. Il n'était pas un support à la muraille, pas une aspérité où il eût été possible à l'un ou à l'autre de s'accrocher pour échapper, ne fût-ce qu'un instant, à l'horrible supplice.

Réveillés par l'air chaud qui tombait du haut de leur fosse, les serpents s'agitaient, grouillaient. On entendait leurs légers sifflements et, parfois, le tintement de leurs écailles. Par deux fois, des têtes émergèrent encore, puis disparurent, fuyant les rayons de la lampe que Suzy braquait sur elles tandis que Dick levait son revolver.

Puis, tout à coup, la jeune fille jeta dans un cri :

— Je n'y tiens plus, Dick ! Je vais sauter.

— Non !

— Je vais...

D'un élan brusque, il était revenu près d'elle. Ses bras l'entourèrent. Il la souleva et la maintint au-dessus du sol.

— Voilà. Il fallait y penser.

— Lâchez-moi, Je ne veux pas... C'est affreux ! Vous brûlez pendant ce temps-là.

— Mes semelles sont plus épaisses que les vôtres. Ne lâchez pas votre lampe, surtout.



— Remettez-moi à terre, Dick. Je veux souffrir en même temps que vous.

Il ne répondit que plusieurs secondes après. Sa voix était devenue tremblante.

— Une chance..., peut-être une chance de nous en sortir, Suzy. Eclairez le mur d'en face... au-dessus de la trappe.

Elle obéit et comprit aussitôt son projet. La partie du sol, qui s'était soulevée comme un gigantesque couvercle, était maintenant appuyée contre la muraille opposée, séparée d'eux par le vaste trou noir. Le côté supérieur de ce couvercle offrait une épaisseur d'une quinzaine de centimètres. De plus, il ne s'appuyait pas complètement à la pierre, ce qui laissait un espace à peu près suffisant pour que l'on pût s'y tenir en équilibre. Le tout était

d'arriver jusque là en passant par-dessus la fosse où grouillaient les reptiles. Haletant, le jeune homme donna ses instructions :

— Je vais essayer d'atteindre ce perchoir. Vous allez m'éclairer pour que je ne manque pas mon coup... Ensuite, vous sauterez à votre tour... Vous sauterez de toutes vos forces. Je serai là pour vous recevoir.

— Si vous n'y arrivez pas, si vous tombez dans la fosse, dit-elle, je viendrai vous rejoindre.

Il broya sa petite main entre les siennes, reposa la jeune fille sur la plaque brûlante, puis arracha sa veste et sa chemise qu'il jeta à ses pieds.

— Montez dessus avant que ça ne brûle... Et maintenant éclairez bien le mur... Eclairez le haut de la trappe.

Il se recula, se ramassa quelques secondes sur ses jarrets, fit brusquement deux ou trois foulées, puis, d'un bond, s'élança au-dessus du trou.

Il sauta assez haut pour arriver jusqu'au point d'appui qu'il visait, mais il avait trop penché sa tête en avant. Son front vint cogner contre le mur avec un bruit sourd et la jeune fille poussa une exclamation d'angoisse. Mais, insoucieux du choc, le sauteur s'était agrippé après les dures arêtes de pierre. En un instant, il fut à califourchon sur l'étroit rebord, puis il glissa tout le bas de son corps entre le mur et le couvercle. Ainsi, solidement calé, il pouvait se pencher et tendre les bras pour recevoir Suzy sans risquer de perdre l'équilibre. Pourtant il connaissait toute l'étendue de l'effort qu'elle allait avoir à fournir.

— A vous de sauter, fit-il d'un ton mal affermi. Prenez bien votre élan, sautez haut, mais sans vous pencher en avant... Allez, courage ! Je vous rattraperai.

Il avait allumé, lui aussi, sa lampe, afin qu'elle pût

facilement distinguer le point à atteindre, mais, juste au moment où la jeune fille se reculait à son tour, les vêtements jetés à terre s'enflammèrent sous l'effet de la chaleur, éclairant la chambre tragique.

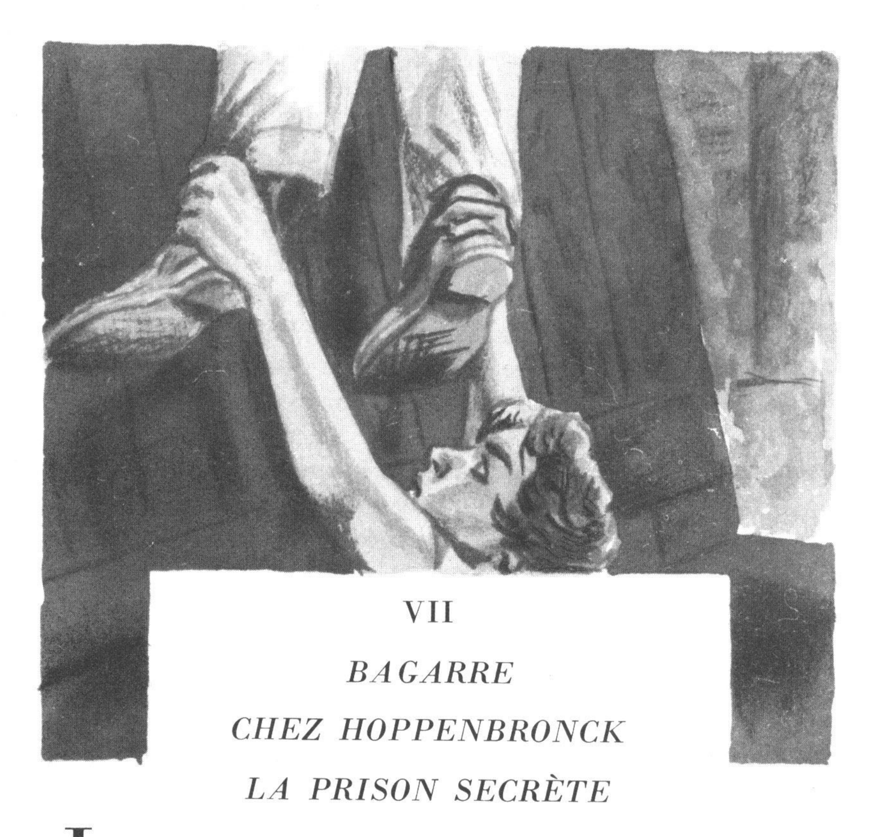
— Toutes les chances ! cria-t-il. Le Ciel est pour nous.

Et Suzy sauta.

Il vit sa forme blanche traverser l'espace, ses mains battre l'air à côté des siennes, les manquer, toucher le rebord de la trappe sans pouvoir le saisir... C'était fini !... Pas encore tout à fait...

Dans un réflexe désespéré, la jeune fille avait réussi à accrocher sa main gauche à l'un des montants du mécanisme servant à soulever la trappe. Deux mètres en dessous de Dick, son corps se balançait sur la fosse aux serpents.





VII

BAGARRE CHEZ HOPPENBRONCK LA PRISON SECRÈTE

La brève lueur jetée par les vêtements enflammés venait de s'éteindre. Dans son geste vain pour saisir Suzy Landais au passage, Dick avait fait tomber sa lampe et celle de la jeune fille achevait de griller sur le sol métallique devenu d'un rouge sombre. Dans ces ténèbres, l'horreur était telle que, durant plusieurs secondes, le jeune homme fut incapable d'articuler une parole. Et tout à coup, ce fut la voix de Suzy qui s'éleva :

— Je suis accrochée à la ferrure de la crémaillère. Aidez-moi à remonter, Dick.

— Tenez bon ! Ne lâchez pas. Je vais me laisser pendre. Vous m'attraperez les pieds.

— Oui... Dépêchez-vous, de grâce. Le fer est humide. Mes mains glissent.

Il s'agrippa solidement au rebord, laissa basculer son corps dans le vide. L'obscurité l'empêchait malheureusement de connaître l'emplacement exact de la jeune fille.

— Etes-vous à ma droite ou à ma gauche, Suzy?

Pour montrer où il était lui-même, il gratta ses pieds au long de la trappe.

— A votre droite, répondit-elle. Approchez encore. Doucement... Là. Je touche votre jambe... Pourrez-vous nous remonter tous les deux?

— Accrochez-vous de votre mieux. Ayez confiance.

Les bras de Suzy se refermèrent sur les chevilles de Dick. Ses bras, à lui, eurent soudain à porter leur double poids. Il fallait ainsi opérer un rétablissement.

Il fit un effort, puis un autre... Son corps se tordait dans cette lutte désespérée... Il fallait se hisser, arriver à poser au moins un coude sur le mince rebord.

A la troisième reprise, il y parvint enfin. La moitié du travail était faite. Trente secondes plus tard, Suzy pouvait lâcher sa perche humaine, s'accrocher à son tour au rebord du carrelage. Leur souffle était de feu. La sueur les inondait.

— Merci, parvint-elle pourtant à murmurer.

Et, tout de suite, il recommanda :

— Il faut leur faire croire que nous avons sauté au fond du trou. Hurlons ensemble.

Durant de longs instants, ils crièrent à s'en déchirer la gorge, puis, à demi juchés sur le bord supérieur de la trappe, à demi engagés entre celle-ci et le mur, ils

demeurèrent dans l'attente, immobiles et silencieux.

Sans l'air froid qui montait du trou, ils n'auraient jamais pu supporter l'épouvantable chaleur qui, dégagée par la plaque du sol maintenant portée au rouge, rendait presque irrespirable l'air de leur étroite prison. Bientôt il leur sembla pourtant que le foyer irradiant perdait de son intensité. De larges taches noires commencèrent à s'y montrer, à s'y étaler et la température baissa. Puis le grincement qui les avait tout à l'heure plongés dans l'épouvante recommença de se faire entendre. Leur point d'appui vacilla : la trappe se remettait à bouger, mais, cette fois, elle s'abaissait vers le sol. La fosse aux serpents allait se refermer.

Dick chuchota à l'oreille de sa compagne :

— Préparez votre revolver. L'un des miens a encore son chargement intact. Si les bandits font jouer le mécanisme libérant la fenêtre, nous fuirons immédiatement par là... Dans le cas contraire, quand ils entreront par la porte, nous tirerons sur eux et nous passerons coûte que coûte... Ne faites rien sans mon signal.

— Je suis prête. Je vous attends.

Ils glissaient peu à peu au long du mur dont la trappe s'écartait de plus en plus pour se refermer. Bientôt ils eurent pied sur un plan presque horizontal, puis, avec un claquement sourd, la partie du sol qui s'était soulevée reprit sa position première.

Muets, leurs armes à la main, ils attendaient. Serait-ce la fenêtre ou la porte qui s'ouvrirait en premier?

Un bruit résonna. Berill souffla encore :

— C'est la porte. A mon signal, faites comme moi.

Le battant s'ouvrit enfin et la voix d'Hoppenbronck se fit entendre :

— Apportez de la lumière. Il me tarde de savoir quel genre de mort ont choisi nos deux agneaux.

— Ils ont choisi la vie ! rugit Dick en se jetant sur lui.

Tout en bondissant, il avait braqué son revolver, mais



l'obscurité l'avait empêché de bien calculer son élan. Le coup partit avant que la silhouette d'Hoppenbronck se fût encadrée dans le montant de la porte. Aussitôt, le Docteur fit un saut de côté, mais, s'il avait pu éviter la balle, il n'évita point la charge furieuse du jeune homme dont la tête heurta sa poitrine, l'envoyant rouler à dix pas en arrière. Dick vacilla lui-même et faillit tomber dans les bras des deux hommes qui suivaient. Alors Suzy fit feu, provoquant la retraite de ceux-ci au milieu d'un concert de jurons.

— En avant ! cria Dick.

Un couloir prenait à leur gauche. Ils s'y jetèrent tandis que les bandits commençaient à les mitrailler.

Une porte..., deux portes..., un bureau..., un hall. Fuyant comme un ouragan, ils traversaient la maison qui s'était emplie de clameurs, de bruits de course et de claquements d'armes à feu.

Et, tout à coup, le miracle attendu se produisit : devant eux, les jeunes gens virent une large porte grande ouverte sur le ciel que l'aurore commençait à pâlir.

— Sauvés ! haleta Dick.

— Gare ! répondit Suzy.

Une silhouette venait de déboucher, leur barrant le passage. Déjà ils levaient leurs armes, mais leur surprise fit place à un cri d'étonnement joyeux : c'était Tom qu'ils avaient devant eux.

Ils couraient dans le jardin tandis que, sur leurs traces, la chasse s'organisait.

— Suivez-moi, disait le mécano.

— Où nous mènes-tu?

— A la porte, parbleu !

— Mais elle est sûrement gardée.

— Pas tant que cela. Faites-moi confiance.

Une lourde grille de style massif se dressait à vingt mètres. Ils l'atteignirent, hors d'haleine. La jeune fille était maintenant à bout de forces et, dans la vaste avenue qu'ils venaient de parcourir, recommençaient d'éclater les coups de feu de la meute lancée à leurs trousses.

Tom se rua sur le vantail qu'il écarta.

— Je l'avais ouvert tout à l'heure à tout hasard, ricana-t-il..., après avoir assommé les gardiens.

Ils sortirent en trombe. Des badauds accouraient de toutes parts, puis un bruit de moteur se fit entendre et une moto s'arrêta devant la propriété d'Hoppenbronck. Deux policiers indigènes en sautèrent.

— Halte ! Où allez-vous ? Qu'y a-t-il ?

Ils avaient empoigné Dick et sa compagne, mais Tom s'élança en poussant une bordée de jurons :

— Lâchez-les donc, espèces de brutes !... C'est là-dedans qu'il y a des bandits ! Alertez vos collègues ! Cernez la maison ! Il y a un gigantesque coup de filet à donner.

— Nous verrons... Suivez-nous d'abord.

La foule s'amassait d'instant en instant, considérant d'un œil curieux le groupe que formaient ces blancs dont l'un avait la poitrine nue, dont l'autre gesticulait comme un beau diable, sacrant et tempêtant après les policiers, et dont le troisième était une jeune femme.

Dick, qui avait repris haleine, s'efforçait de donner quelques explications :

— Sommes prêts à vous suivre... Voici nos armes. Mais, de grâce, cernez la maison. Ne laissez sortir personne. Alertez vos collègues... Ils sont toute une bande là-dedans..., une douzaine, au moins.

— Sans compter que le parc a une seconde porte ! rugit Tom... Une porte qui donne sur l'autre avenue... Écoutez !

Un ronflement s'était fait entendre. Échappant aux policiers, Dick se mit à courir au long des palissades qui ceinturaient le parc, encourageant les passants à le suivre.

— Vite ! Vite ! Bloquons l'autre sortie.

Au moment où ils arrivaient au coin de l'avenue, une puissante voiture déboucha de la propriété, fonça sur quelques curieux qui s'étaient avancés, s'éloigna à toute vitesse.

— Trop tard ! fit douloureusement le jeune homme.

Il s'arrêta net, s'appuya contre un pieu et, vaincu par tant de fatigues, d'émotions et d'efforts, il se laissa glisser sur le sol.

Il n'avait pas entièrement perdu connaissance, mais ses forces étaient à bout, ses nerfs flanchaient. Lorsque son mécanicien, fendant la foule, s'approcha de lui, il trouva pourtant l'énergie suffisante pour se redresser.

— Où est Suzy?

— En sûreté dans une auto de la police qui vient d'arriver... On va tout de même se décider à cerner la maison, maintenant que tous les oiseaux sont envolés.

— Il faut prévenir le major Kindray tout de suite... Tiens, Tom, aide-moi à me remettre en route.

Il s'appuya à l'épaule de son vieux compagnon et commença de faire quelques pas. Tout à coup, les deux policiers indigènes à qui ils avaient faussé compagnie tout à l'heure s'élancèrent vers eux.

— Ah! vous voilà enfin.

— Pas d'histoires. Accompagnez-moi, si vous voulez, jusqu'à mon bungalow qui est là, tout près. Il faut immédiatement que je téléphone au major Kindray.

— Au Major?...

— C'est urgent! Pas un instant à perdre!

Subjugués, les deux hommes se laissèrent entraîner et, escortant Dick et Tom, partirent au pas de course vers l'habitation qu'occupaient, hier encore, les Walburn. A peine en atteignaient-ils le bureau qu'ils s'arrêtèrent, tout interdits.

Une voix disait :

— Oui... La vieille maison sur la place... La cerner soigneusement..., empêcher que la bande ne puisse fuir par les petites rues de derrière... D'ailleurs, nous allons



venir... Oui... Que le major Kindray se tienne simplement prêt avec ses hommes... Vous lui dites bien, n'est-ce pas, que c'est de la part de Mlle Landais?... A tout de suite!

Il y eut le bruit sec d'un récepteur qu'on raccroche et, aussitôt après, Suzy se montra sur le seuil. Berill poussa un cri d'enthousiasme :

— Bien joué! Vous m'avez devancé. Et maintenant, chez le major Kindray!

Ahuris, ayant perdu complètement le contrôle des événements et uniquement soucieux de ne point lâcher ceux qu'ils voulaient encore considérer comme leurs prisonniers, les deux gardes s'engouffrèrent avec eux dans une auto qu'ils venaient de réquisitionner et, tous en chœur, foncèrent vers le centre de la ville.

Dick avait profité de son passage au bungalow pour réparer quelque peu le désordre de sa toilette. Suzy en

avait fait autant. Quant à Tom, pressé de questions, il expliquait comment, peu rassuré de savoir les jeunes gens dans le voisinage immédiat d'Hoppenbronck, il multipliait, depuis plusieurs jours, ses rondes dans les parages. Alerté par le bruit des détonations, il avait immédiatement supposé que ses amis étaient en danger et, sans plus attendre, il était intervenu.

Confortablement installée dans le fond de la voiture, Suzy avait retrouvé tout son calme et souriait aux anges.

— Peut-on savoir ce qui motive cette gaieté? demanda Dick.

— Oui. Un de ces messieurs, cette crapule de Drinkel, je crois, m'avait annoncé que la partie se jouait en plusieurs manches... Il me semble que nous venons d'en gagner une nouvelle.

— Contentez-vous de cette victoire, supplia le jeune homme, et promettez-moi d'être plus prudente à l'avenir.

— Je vous le promettrai lorsque nous aurons retrouvé ce pauvre professeur Le Grenu, répondit-elle... et aussi quand nous aurons percé le sinistre mystère de Kali-Bao.

*
* *

Le major Kindray descendait pesamment l'escalier lorsque Suzy, Dick, Tom et les deux policiers indigènes arrivèrent aux locaux de police.

— Hello! Voici nos risque-tout! Quelle extraordinaire histoire vient-on de me conter?

Dick n'était pas d'humeur à se lancer dans des dissertations.

— Vos hommes sont prêts? Nous partons.

— Ils le seront d'ici un petit quart d'heure. J'ai fait prévenir...

Ils poussèrent un cri de consternation.

— Mais Hoppenbronck et sa bande ont déjà fui de chez eux! Vous pensez bien qu'ils vont passer à la maison de la place... Et nous arriverons trop tard.

— Vous m'avez dit qu'il fallait cerner cette maison. Pour cerner une maison, il faut du monde, que diable! Quinze de mes garçons sont partis chez ce maudit Docteur. Je viens d'alerter les différents postes du port. J'attends du renfort. Que voulez-vous que je fasse de plus?

Il était rouge de véhémence et n'avait point boutonné sa tunique, ce qui, chez un homme aussi correct que lui, était signe de grand désarroi. Les jeunes gens se calmèrent un peu.

— De combien d'hommes pouvez-vous disposer immédiatement?

— De huit, sous les ordres du sergent Mc. Filling, un as. Plus ce que les postes du port...

— Vous avez des autos?

— Deux.

— Alors, en avant! trancha Suzy.

Ce fut tout juste si Tom ne dut pas prendre par le collet les deux gardes indigènes qui les avaient amenés, pour les décider à prendre part à l'expédition.

Le major Kindray avait quelque peine à se mettre en train, mais, quand il était dans le mouvement, il devenait un homme d'action et de décision.

Après avoir vainement frappé à la porte de la vieille bâtisse tandis que Mc. Filling et cinq policiers s'élan-

çaient dans les petites rues afin d'en garder toutes les issues, il fit un signe à ses aides, et quelques coups d'épaule judicieusement appliqués enfoncèrent le battant vermoulu. Immédiatement derrière le Major se tenaient Dick et Tom. Suzy avait consenti, avec une docilité surprenante, à demeurer dans la voiture qui l'avait amenée.

Dans une sorte d'étroit corridor terriblement humide, ils pénétrèrent, revolver en main. Ils franchirent un seuil, puis deux. Tout était désert et prodigieusement silencieux. Tandis qu'hésitants, ils se tenaient au pied d'un vaste escalier de pierre, un bruit léger se fit entendre derrière eux. Ils se retournèrent. Dick ne put retenir un juron. C'était Suzy qui s'avançait.

— Vous êtes folle...

— Chut ! fit le Major.

— Nous discuterons plus tard, fit la jeune fille.

Lentement, avec d'infinies précautions, ils continuèrent la perquisition. L'insuccès commençait à les énerver. Ils se mettaient à parler à voix plus haute et Kindray devenait ironique et protecteur.

— Voyez-vous, monsieur Berill, parfois, on s'imagine des choses.

— Je n'imagine rien. J'ai vu au moins quatre fois la camionnette d'Hoppenbronck s'arrêter ici. J'ai vu des hommes y entrer et d'autres disparaître vers le port. Alors !

— Je ne le nie pas, mon cher monsieur, mais, devant l'évidence... Il nous reste à visiter les caves et les combles.. Où est miss Landais?

— Suzy ! appela à mi-voix Dick, brusquement inquiet.

Mais il respira. A vingt pas d'eux, la jeune fille s'avançait, marchant à enjambées régulières. Elle passa, lon-

geant un couloir qui traversait la maison de part en part et, stupéfaits, ils l'entendirent compter :

— Dix-neuf, vingt, vingt et un, vingt-deux...

Parvenue au mur du fond, elle consentit à s'arrêter,



se retourna et, avec un gracieux sourire à l'adresse du Major :

— Abuserais-je de votre bonté en vous demandant d'envoyer un de vos hommes mesurer la façade extérieure de la maison?

— La... la façade?

— Oui. La façade extérieure... Tranquillisez-vous, j'ai encore toute ma raison... ou, du moins, une bonne partie.

— Allez, Bentham! ordonna Kindray à l'un de ses hommes.

Il revint vers Suzy.

— Si j'ai bien compris, vous désirez comparer la longueur extérieure et la longueur intérieure?

— On ne peut rien vous cacher, Major.

— Et vous espérez?

— Avez-vous remarqué que la dernière partie de l'aile gauche, lorsqu'on la regarde de la rue, est totalement dépourvue de fenêtres?

— Ce détail m'avait échappé.

Dick poussa un petit grognement.

— Vous nous ouvrez des horizons, Suzy.

Le dénommé Bentham revint un instant après et grimpa quatre à quatre l'escalier.

— La façade extérieure a un peu plus de vingt-sept mètres, miss Landais.

— Et ce couloir qui va d'un bout à l'autre de la maison n'en a que vingt-deux! s'exclama la jeune fille, triomphante. D'où il faut en déduire...

— ... qu'il existe un réduit large de cinq mètres que nous n'avons pas visité et pour lequel il n'y a aucun moyen d'accès, compléta Dick.

Kindray souffla bruyamment.

— Formidable! Et cet espace fermé...

— ... se trouverait au bout du couloir, juste en face.

— Il faut en trouver la porte. Il est impossible qu'il n'y ait pas d'accès.

Déjà, Tom frappait la muraille du poing.

— Ce n'est qu'une légère cloison, parbleu! Le plus simple n'est-il pas de l'enfoncer?

— Bentham! Des outils!

Le brave policier fit demi-tour de nouveau. Dieu seul sait comment il s'y prit, mais, cinq minutes plus tard, il était de retour avec deux pioches et une lourde masse.

— Il faudra aller vite, fit remarquer la jeune fille, car nos petits travaux vont les mettre immédiatement en alerte.

Tandis qu'ils commençaient d'attaquer la maçonnerie, une nouvelle voiture s'arrêta devant l'immeuble.

— Du renfort, soupira le Major. Voilà qui ne sera peut-être pas inutile.

Accrues de six hommes, les forces de police prirent possession de la cour encombrée de plusieurs petits bâtiments en ruine. Kindray garda avec lui six de ses collaborateurs les plus dévoués. A grands coups de pic, Tom et un garde indigène éboulaient la cloison de pierre et de torchis.

— Vite ! Vite ! haletait Suzy.

Un pan de mur vacilla, puis s'effondra avec fracas.

— A terre ! hurla le Major.

Mais la précaution semblait inutile car aucune présence ne se manifesta dans le réduit sombre auquel ils avaient maintenant accès.

Lentement, braquant leurs armes, ils passèrent par la brèche. Les torches électriques fouillèrent les moindres recoins d'une pièce étroite où régnait une suffocante odeur de moisi.

— Une porte par là, souffla le Major.

— Et un petit escalier qui conduit au rez-de-chaussée et peut-être à quelque cave... Suzy, je vous interdis formellement de venir avec nous. Ne croyez-vous pas que nous sommes suffisamment en force?

— Bon, fit-elle, résignée. Je vous attends ici. Mais vous, Dick, inutile de faire des imprudences.

Terriblement lasse, elle s'assit à même le sol, calant son dos contre le mur humide. Elle écoutait décroître leurs pas... Aucun bruit ne signalait qu'ils eussent fait quelque découverte. Alors, tout cela était donc vain, et fallait-il renoncer à retrouver le malheureux Professeur?

Elle ferma à demi les yeux, son oreille restant pourtant attentive... Ce murmure venait-il d'en bas?... Et ces coups sourds? Est-ce que ce n'était pas au-dessus de sa tête?

Rappelée à la réalité, elle se mit brusquement debout, fixant le plafond, inspectant de nouveau les recoins de la pièce... Là, dans ce renfoncement, n'était-ce point des barreaux de fer permettant d'accéder au grenier?

Venu, à n'en pas douter, de l'étage supérieur, il y eut soudain un nouveau choc suivi d'une sorte de râle :

— Ah ! ah ! Au se....

— Le Grenu ! cria la jeune fille. Dick ! Dick ! Venez vite !

Jamais le jeune homme n'avait monté un escalier à cette allure ni escaladé à pareille cadence les barreaux d'une échelle. Les deux policiers qui le suivaient grimpèrent derrière lui vers la trappe ouverte dans laquelle il avait engagé le haut de son corps. Mais, immobilisé maintenant, il ne se hâtait point de leur livrer passage. Muet d'horreur, il regardait, hypnotisé, la scène qui se déroulait devant lui.

C'était bien Suzy qu'il voyait sous les lambris du toit, le corps ployé en arrière, maintenue par une sorte de colosse assez petit de taille mais au torse presque monstrueux, moulé dans un maillot de marin. A demi étranglée par le bras gauche de l'homme, la jeune fille ne pouvait faire le moindre mouvement, et l'autre ricanait, abrité derrière ce rempart. Dans sa main droite, il élevait un



revolver dont le canon n'était qu'à quelques centimètres de la tempe de sa prisonnière. Derrière ce groupe tragique se tenait Le Grenu, bras liés, et maintenu à terre par un autre adversaire.

— Tirez ! cria Suzy. C'est Cazebielle.

Mais les yeux du Capitaine étaient rivés sur ceux de Dick.

— Faites seulement la moitié d'un geste et je tire avant vous.

— Lâchez-la ! articula enfin le jeune homme.

— A condition que l'on me laisse sortir d'ici.

— On vous laissera sortir. Lâchez-la !

— Jurez-le sur l'honneur, et que le major Kindray m'en donne sa parole de gentleman.

— Je le jure sur l'honneur à condition que vous la lâchiez tout de suite et que vous jetiez votre arme à terre.

— Et Kindray ?

— Major Kindray ! appela Dick.

Mais, tout à coup, le capitaine Cazebielle éclata d'un

rire strident et, se rappelant ce que lui avait dit Suzy au sujet de cet homme, Dick comprit que, selon son habitude, il était ivre.

— Autant de mensonges de crapules que vous êtes ! se mit à rugir le marin. J'aime mieux en finir tout de suite.

Alors sa main se resserra sur la poignée de son arme, et, avant que Dick, impuissant, eût pu faire le moindre geste, le coup partit. Le jeune homme vit Suzy rouler à terre tandis que, du plafond, tombait une grêle de platras. La pièce s'était emplie de rugissements et, lorsque Berill, puis Bentham, Tom et le Major y eurent accédé à leur tour, ils virent deux véritables démons qui se roulaient sur le sol.

— Suzy ! murmurait Dick agenouillé près de son amie.

Ses mains tremblaient tant qu'il était presque incapable de soulever le visage où, d'avance, il évoquait l'horrible bouillie sanglante, mais il ne vit que la peau mate où perlaient quelques gouttes de sueur, les paupières à demi closes qui, lentement, se soulevèrent à son appel.

— Je n'ai rien, Dick, fit-elle en cherchant sa main.

— Rien ! Rien !... Mais la balle?

— Coup détourné, fit la jeune fille d'une voix faible. Je ne sais pas comment cela s'est fait.

— L'autre bandit s'est jeté sur Cazebielle, mais j'avais cru que c'était trop tard... Je ne m'explique pas...

— Ne cherchons pas à nous expliquer.

Les larmes leur venaient aux yeux, Dick réalisait à cet instant combien cette jeune fille, qu'il affectait de traiter en simple camarade, lui était chère et quelle place elle tenait dans son cœur. Suzy était trop lasse, avait subi trop d'émotions pour se poser des questions difficiles à résoudre. Dick était près d'elle, il lui tenait la main. Cela lui suffisait.

Elle se sentait heureuse. Ils en venaient presque à oublier tous ceux qui les entouraient... et ces deux hommes qui, terrassés par les policiers intervenus dans leur combat, relâchaient enfin leur étreinte et cessaient de se porter des coups terribles.

Bientôt, pourtant, ils les virent, menottes aux mains, adossés contre le mur et Suzy leva les yeux vers celui qui avait détourné le revolver de Cazebielle au moment où allait partir le coup fatal.

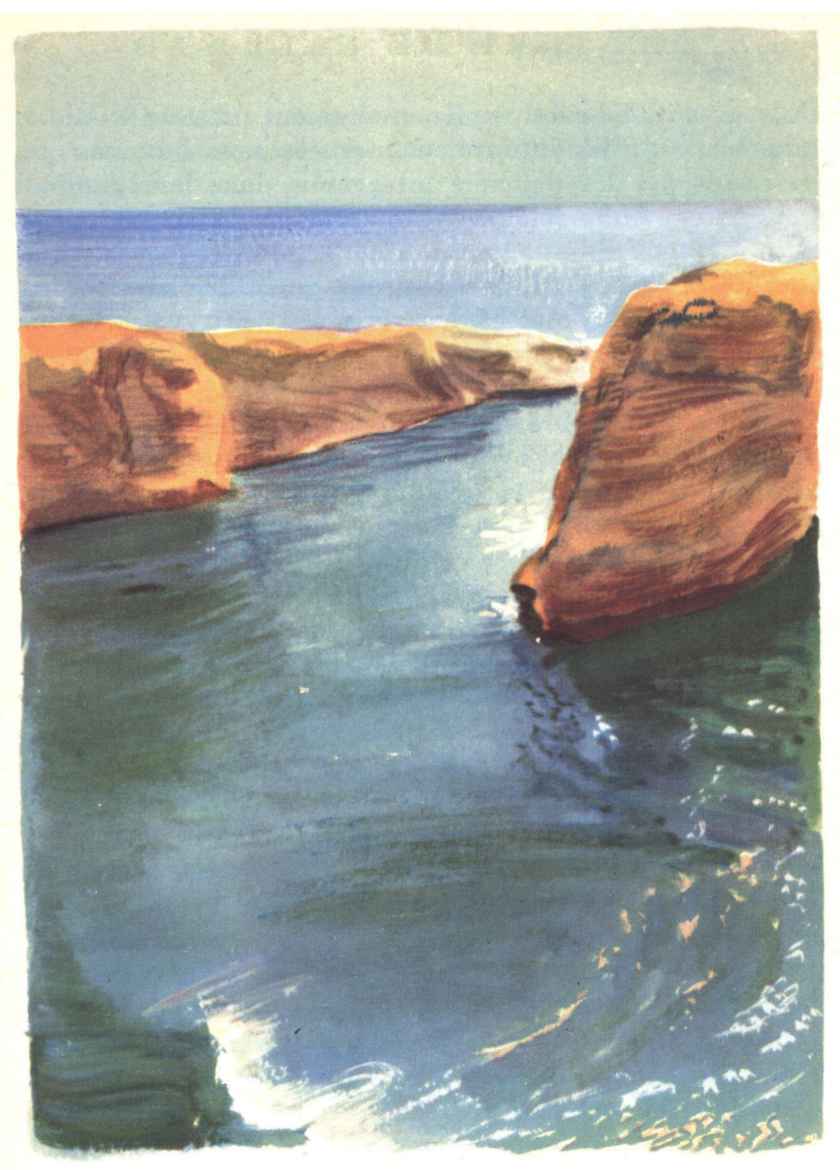
Ce visage marbré de coups où flambait un regard indomptable éveilla brusquement en elle le souvenir de la coursive ténébreuse du « Fair-Play ». Elle évoqua le marin blessé sortant en titubant de la chambre de chauffe du yacht et qu'elle avait pansé de ses mains.

— Douassin ! dit-elle.

Il inclina la tête, sourit, heureux d'être reconnu.

— Je vous avais promis de vous rendre service à l'occasion, fit-il de sa voix éraillée. Bien content d'avoir pu payer ma dette.





L'énorme rocher se détachait par sa coloration d'un rose vif.



VIII

LA PASSAGÈRE CLANDESTINE

L'ILE ROUGE

DANS la grande salle attenant au bureau du major Kindray, des piles d'objets s'amoncelaient. La perquisition dans les locaux secrets de la maison de la place avait été fructueuse. Un des bandits avait été tué, deux autres blessés et deux autres, enfin, dont le capitaine Cazebielle, étaient en prison. Après les heures fiévreuses qui avaient succédé à l'attaque, tout le monde se retrouvait réuni.

— ... Grand temps, oui, grand temps de faire le point, disait le Major qui déambulait en se frottant les mains... Tout d'abord, comment va le Professeur?

— Le Professeur va bien, dit Le Grenu, assis sur un vaste canapé entre Dick et Suzy... J'ai retrouvé mes amis dont je n'oublierai jamais la magnifique conduite et je me suis restauré. Pour parler franchement, je n'ai jamais été maltraité, grâce à cet homme affecté spécialement à ma garde et qui, en dépit de sa rudesse, ne manquait pas d'humanité.

Il montrait Douassin qu'on avait libéré de ses menottes et qui se tenait entre deux inspecteurs.

— En quelles circonstances avez-vous été capturé? demanda Kindray.

— Je ne saurais vous le dire exactement. J'avais copieusement dîné chez Hoppenbronck... que je prenais pour un ami, la vieille canaille !... Il avait dû verser un stupéfiant dans mon verre. Je me suis endormi. A mon réveil, j'étais prisonnier dans la maison de la place, qui comportait, comme vous avez pu vous en apercevoir, des chambres secrètes où l'on accédait par un souterrain aboutissant à l'un des bâtiments de la cour.

— Soupçonnez-vous le motif de votre enlèvement?

— Oui et non... Hoppenbronck et un certain Drinkel sont venus me questionner au sujet d'un temple hindou sur lequel j'avais fait, jadis, quelques recherches, mais, n'ayant eu aucun renseignement précis à ce sujet, je n'ai pu leur répondre.

— Qu'attendaient-ils donc de vous?

— Je l'ignore.

La voix de Douassin s'éleva à cet instant.

— Moi, je le sais peut-être.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui. Dick et Suzy avaient quelque peine à contenir leur impatience.

— Allons ! Parlez ! Parlez vite !

— Une minute, fit Kindray... Votre nom est Douassin, m'avez-vous dit?

— Oui, Douassin, Jean-Marie, français, natif de Brest.

— Vous étiez matelot à bord du « Fair-Play »?

— Exact... Le capitaine Cazebielle m'avait enrôlé dans l'équipage... Oh ! je ne voudrais pas poser au petit saint. J'ai trop roulé ma bosse pour n'avoir absolument rien à me reprocher, mais quand même... Il y a des métiers qui ne me plaisent pas. Quand je me suis rendu compte de la crapulerie des gens pour qui je travaillais, il était trop tard, j'étais compromis avec les autres membres de la bande. Je n'avais plus qu'à la boucler..., d'autant plus que les profits étaient gros.

Il renifla, serra les poings et attendit qu'on recommencât à l'interroger.

— Vous disiez savoir quelque chose sur le temple hindou? reprit le Major.

— Pas grand-chose, parce que, naturellement, je n'étais pas dans les confidences. Mais je suis curieux de mon naturel. J'essayais de me renseigner. Voilà ce que j'ai cru pouvoir démêler dans toutes leurs histoires : il y aurait, paraît-il, un trésor enfoui dans un endroit qui s'appelle... qui s'appelle... Bao... ou quelque chose comme ça.

— Kali-Bao, fit Suzy.

— Kali-Bao, c'est cela. Donc, l'Hoppenbronck et le Drinkel voulaient mettre la main dessus. Pour ça, ils se sont attaqués à un savant qui voyageait en Chine ou quelque part par là et qui, lui, connaissait l'emplacement du trésor.

— François Subrain ! cria Le Grenu, au comble de l'émotion.

— Ça, je ne sais pas son nom. Toujours est-il qu'il

est prisonnier dans une île où la bande a son quartier général, mais, malgré les tortures qu'on lui a fait subir, il refusa de parler... Alors, Drinkel a été enlever son fils..., le gamin que mademoiselle Landais a soigné à bord du yacht.

— Prodigieux ! fit Dick, tourné vers Suzy. Toutes vos suppositions étaient justes... Ils voulaient torturer l'enfant devant le père et obtenir ainsi ses aveux?

Douassin haussa les épaules dans un geste d'ignorance.

— Là-dessus, je ne peux rien vous dire... J'en étais réduit, comme vous, aux suppositions, mais je crois bien que vous ne vous trompez pas. C'est alors qu'arriva cette demoiselle qui est un vrai démon... ou un ange, comme vous voudrez. Elle réussit à s'évader avec le petit... Voilà toute la bande en désarroi. On brûle le bateau, on réussit à grand-peine à revenir à Madras et, à partir de cet instant, je reste dans la maison de la vieille place et je ne sais pas grand-chose... A un moment, je crois, ils avaient retrouvé votre trace à Yagor. Ils espéraient rattraper le petit, mais ils en ont été pour leurs frais... Alors ils ont mis la main sur le Professeur que l'on a amené à la maison et qu'on m'a chargé de garder.

— Et c'est lui qu'à la place de l'enfant ils auraient torturé devant monsieur Subrain? compléta Dick.

Le Grenu n'écoutait plus rien.

— François Subrain est vivant ! François Subrain est vivant ! répétait-il sans se lasser.

— Mais captif des bandits, fit observer le Major, perplexe. Il est à craindre que, voyant tous leurs projets ruinés, ils ne décident d'en finir avec lui.

Suzy s'était levée.

— Et c'est pourquoi il importe d'aller immédiatement à son secours.



— A condition de savoir où il se trouve... Pouvez-vous nous indiquer l'emplacement de cette île, Douassin?

Mais l'autre secoua la tête :

— Difficilement. Je n'y ai été qu'une fois et je faisais le voyage dans les soutes.

Ils se consultaient tous du regard. Le Major toussotait en s'épongeant le front. Ce fut Suzy qui rompit le silence.

— Il doit y avoir un moyen de retrouver cette île... Voyons, Douassin, lorsque le feu a été mis au « Fair-Play », les papiers du bord et les affaires personnelles du Capitaine ont certainement été enlevés?

— Oui mademoiselle. Nous avons embarqué un tas de ballots sur une vieille jonque qui était venue à notre rencontre. Presque tout cela a été porté dans la maison de la place.

— ... et se trouve par conséquent parmi les paquets amoncelés ici, conlut le Major.

Déjà, Dick bouleversait les objets empilés au long de la muraille. Tom éventrait des sacs. Le Grenu, à quatre pattes, compulsait tout ce qui pouvait ressembler à un livre de bord ou à une carte.

— De grâce, messieurs, de grâce ! un peu de méthode, soupirait Kindray, embrassant d'un regard consterné la pièce qui, presque rangée l'instant d'auparavant, semblait maintenant avoir subi plusieurs tremblements de terre.

Ce fut Tom qui lui répondit. Triomphalement, il brandissait une carte marine en assez mauvais état qu'il étala devant Dick Berill.

Six têtes se penchèrent. La carte, déjà ancienne, était complétée par quelques indications dues probablement au crayon de Cazebielle, et un pointillé reliait le golfe du Bengale à une petite croix placée un peu au-dessous des îles de la Sonde.

— Pensez-vous que le repaire des bandits soit là, Douassin?

Le marin se pencha. Ses gros doigts coururent sur le papier strié de lignes, de chiffres et de courbes. Il dit enfin :

— C'est bien là. J'en mettrais ma main au feu.

Le silence et le calme revinrent dans la bureau. Le Major recommençait de se frotter les mains. Bien qu'il ne fût pas pour grand-chose dans toutes ces découvertes, il s'en attribuait modestement la paternité et se sentait vraiment très content de lui. La petite voix décidée de Suzy vint cependant le tirer de sa quiétude.

— Major, que comptez-vous faire?

— Moi? Mais, mon Dieu ! miss Landais, tout cela ne va pas si mal, il me semble.

— Permettez ! Hoppenbronck?

— Ah ! Hoppenbronck nous a échappé, bien sûr..., ainsi que pas mal de ces forbans. Mais ce n'est que partie remise.

— Ne pensez-vous pas qu'actuellement Hoppenbronck vogue vers son île?...

— J'en ai la certitude.

— ... et que, s'il arrive avant nous, monsieur Subrain, son prisonnier, est perdu?... Or un homme de cette envergure ne fera pas le voyage dans un youyou à rames. Il est en fuite depuis la nuit dernière. C'est près de vingt heures qu'il a d'avance sur nous. Il faut donc partir immédiatement. Avez-vous des avions?

— A franchement parler, non. Il faudrait que je me mette en rapport avec Bombay... La marine peut probablement me fournir les appareils nécessaires, mais après demande officielle. Il y aura à remplir quelques formalités...

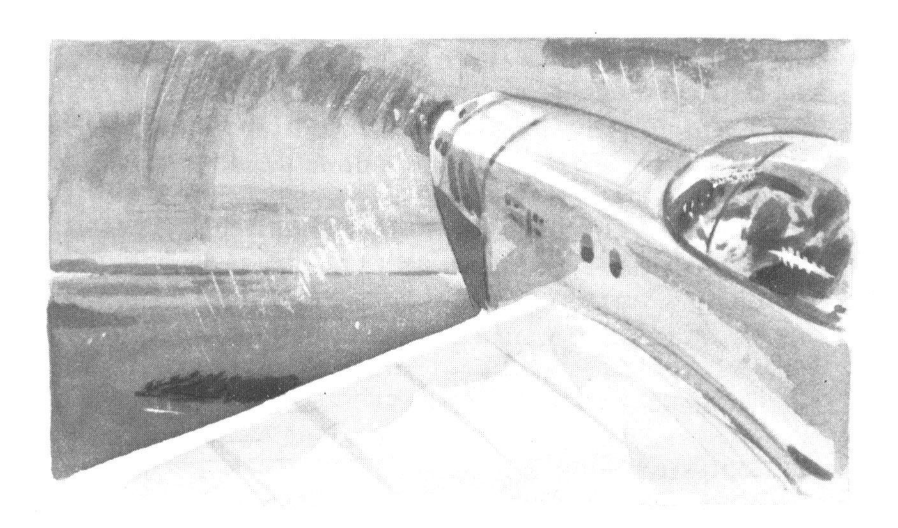
Elle lui coupa la parole.

— Eh bien ! ayez la bonté de les remplir. Nous, comme le temps presse, nous partons cette nuit à bord de l'hydravion de M. Berill... Dick et Tom, je compte sur vous pour tout apprêter.

Mais Dick s'était placé devant la jeune fille. La colère gonflait les veines de ses tempes.

— Mille regrets, Suzy ! clama-t-il. Mais vous vous expliquez mal. Dites : Dick Berill et Tom, son mécanicien, décollent cette nuit même avec deux passagers au maximum. Quant à Mlle Landais, elle demeure à Madras sous la garde du professeur Le Grenu qui sera enchanté de sa charmante compagnie. Voilà. Au cours de ces dernières vingt-quatre heures, j'ai eu, par deux fois, l'affreux sentiment que, par mon inqualifiable faiblesse, j'allais être cause de votre mort. Ce sentiment, je ne l'aurai pas une

troisième fois. Puisque je n'ai aucun droit pour vous faire obéir, je puis pourtant vous assurer ceci : tant que vous vous obstinerez à participer à cette dangereuse expédition, je ne partirai pas. Et vous savez que tout retard peut être fatal au malheureux prisonnier.

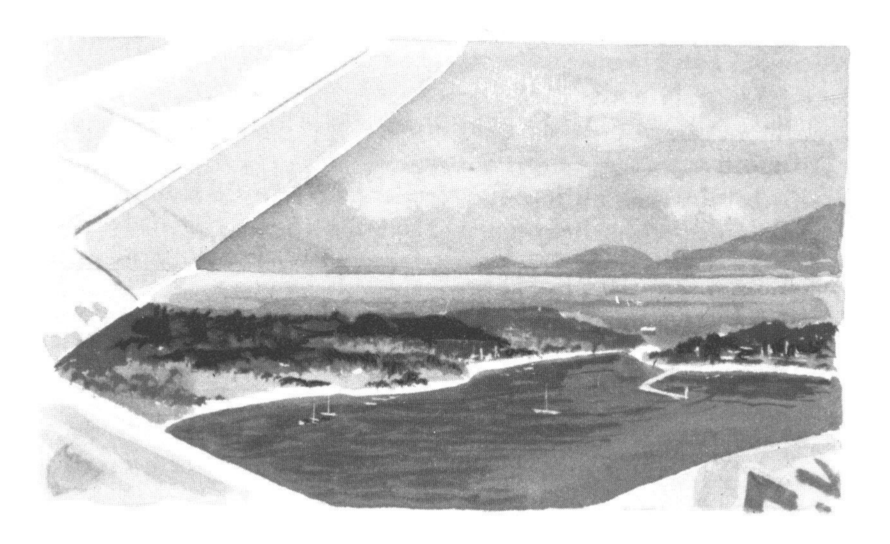


Il cessa de parler. Sa longue et véhémente tirade l'avait mis à bout de souffle. Il n'en crut pas ses oreilles lorsqu'il entendit son aventureuse amie répondre d'un petit ton soumis :

— Eh bien ! c'est entendu, Dick. Vous partirez avec qui vous voudrez, et moi je resterai sagement ici avec le Professeur.

Après une minutieuse révision — un sabotage étant toujours à craindre — l'hydravion de Dick Berill, dont les réservoirs avaient été hâtivement remplis, prit son

vol au petit jour. Lasse d'une nuit sans sommeil et fertile en émotions, Suzy Landais n'avait pas attendu l'instant du décollage pour faire ses adieux au pilote et regagner l'hôtel. Tom était naturellement du voyage. Le paisible Bentham avait été choisi parmi les volontaires qui se pro-



posaient et enfin Douassin qui, brûlant de racheter ses fautes passées, avait réussi à convaincre Dick de l'emmener. Connaissant déjà l'île, il pouvait être, pour les aviateurs, d'une grande utilité.

L'appareil, lourdement chargé, volait assez lentement. Déjà les côtes de l'Inde s'estompaient dans les brumes matinales. Dick était sombre. L'indifférence de Suzy, que la fatigue pouvait certes expliquer, lui avait été pénible. A l'instant de partir pour une expédition où sa vie allait certainement être en danger, il lui eût été doux

d'avoir un sourire et un encouragement de la jeune fille.

Le ronflement des moteurs était si fort qu'il eut à peine conscience d'un brouhaha derrière le poste de pilotage. Il finit pourtant par se retourner et alors il poussa un cri de stupéfaction : celle qui, tant de fois, avait combattu à ses côtés venait de surgir du fond de la carlingue où elle s'était tenue dissimulée et Tom, évidemment complice de cet embarquement clandestin, ne pouvait contenir sa gaieté.

Elle se glissa près du pilote, et, affectant la plus grande confusion :

— Je n'ai pas eu le courage de rester seule à Madras... M'en voulez-vous beaucoup, Dick?

— Je n'en ai pas le courage non plus, répondit-il, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

***

Après avoir fait escale aux îles Andaman, l'hydravion, poursuivant sa marche régulière, pointa de nouveau vers la mer, laissant à sa gauche la pointe de Sumatra. Il entrait à présent dans une zone torride où ne croisait plus aucun bateau, son chemin l'écartant de toute ligne régulière.

Suivant le plan concerté d'avance avec le major Kindray, c'était Douassin, que les bandits connaissaient pour l'un des leurs, qui devait se présenter à eux en premier. Il était porteur d'un message du docteur Hoppenbronck enjoignant de remettre le prisonnier aux aviateurs. Le message, naturellement, était faux et établi dans les locaux de la police d'après les modèles d'écriture trouvés au cours des perquisitions.

Parvenu au-dessus du point indiqué sur la carte, Dick commença à tracer de grands cercles dans le ciel. Nulle terre n'était en vue et il craignait d'avoir commis quelque erreur dans l'estimation des distances, lorsque Douassin poussa une exclamation !

— L'île Rouge !

Il montrait, à quelques milles sur leur gauche, un imperceptible point qui avait échappé à l'attention du pilote et vers lequel l'avion piqua immédiatement.

— Est-ce ainsi que s'appelle l'île du Docteur? s'étonna Suzy.

— Oui. Le nom m'en revient à l'instant. Je suppose qu'il lui a été donné à cause de la coloration des rochers qui l'entourent. Vous en jugerez dès que nous approcherons.

— Vérifiez vos armes ! commanda Dick. Je ferme les gaz.

— N'approchez pas trop, recommanda Douassin. La mer est encombrée de récifs à fleur d'eau.

L'imperceptible point de tout à l'heure grossissait d'instant en instant. Au milieu des flots étincelants, l'énorme rocher se détachait par sa coloration d'un rose vif. A l'entour se remarquaient les taches sombres des écueils signalés par le marin.

La mer, tout à coup, sembla monter à l'assaut de la coque. Il y eut un léger choc, un bruit de bouillonnement et quelques soubresauts. Dans une longue glissade, le grand oiseau acheva de perdre son élan et, bientôt, les courtes vagues le bercèrent à leur rythme.

Le rivage, à cinquante mètres en avant, était parfaitement visible. Une sorte de chenal, resserré entre deux bancs de rochers, permettait d'y accéder et donnait sur

un embarcadère auquel étaient amarrés plusieurs canots, et même un minuscule vapeur. Dick hésitait à entrer dans la passe, mais Douassin l'en dissuada.

— Là-bas, vous seriez bloqué, monsieur Berill. Il vaut mieux les laisser venir et, tout de suite, nous saurons à quoi nous en tenir.

— Alors, faites-leur signe. Vous, Suzy...

Il se retourna et se mit à rire. Habillée d'une cotte bleue et le visage barbouillé de cambouis, la jeune fille était parfaitement méconnaissable. Lui-même avait son casque et des lunettes. Il avait d'ailleurs été convenu que ni l'un ni l'autre ne descendrait à terre, car il pouvait se trouver dans l'île quelques-uns des forbans contre lesquels ils avaient combattu.

— Du monde ! annonça Bentham.

Une quinzaine de personnes s'étaient, en effet, rassemblées sur l'embarcadère et, quelques secondes plus tard, un canot à moteur se détacha du rivage et, lentement, évolua vers eux. Debout, à côté du poste de pilotage, Douassin s'était mis à faire de grands signaux dans sa direction. Le front de Dick Berill était sombre. Suzy se pencha vers lui.

— Inquiet ?

D'un geste, il désigna l'ancien bandit et fit, très bas :

— Nous sommes à la merci de cet homme. S'il nous trahit...

— Il ne nous trahira pas.

— En tout cas, Suzy, je vous défends absolument de quitter l'avion.

— Je ne le quitterai qu'en cas d'absolue nécessité.

— Que le ciel nous protège ! fit encore le jeune homme.

Le canot n'était plus, à présent, qu'à quelques mètres

d'eux. Cinq hommes le montaient, dont quatre, à demi dissimulés derrière le bordage bas, étaient armés de fusils braqués en direction des voyageurs.

— Un message du Chef! hurla Douassin.

Puis, tout de suite après :

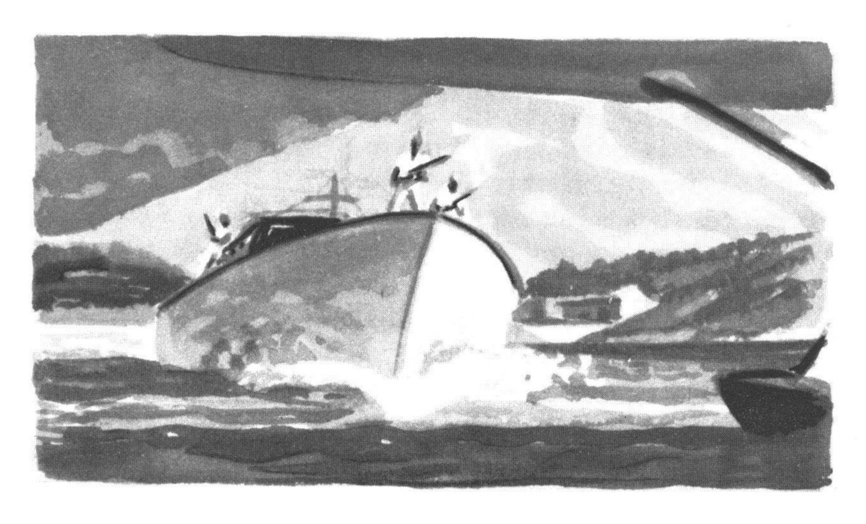
— Salut, Chanaye! Ici, Douassin et des camarades.

Des têtes curieuses se montrèrent. L'embarcation recommença d'avancer et, bientôt, toucha le fuselage aux aspérités duquel de robustes mains s'accrochèrent.

Le dénommé Chanaye, sorte de métis malais, restait cependant toujours en défiance. Les hommes qui l'accompagnaient n'avaient point lâché leurs fusils et ce fut face à leurs canons luisants que, sans hésitation, Douassin sauta dans le canot.

— Une lettre du Chef, annonça-t-il, tendant l'enveloppe préparée par la police.

Elle était blanche, ne comportant aucun nom, mais



revêtue seulement du signe dont Hoppenbronck marquait tous ses messages. L'homme l'examina avec attention et, dès lors, sa méfiance sembla se dissiper.

— Bon, fit-il. Il faudra la porter à Stibias. C'est lui qui commande ici depuis le départ de M. Drinkel.

— Allons-y !

— Est-ce que j'appelle le gros canot pour vous prendre en remorque?

— Non, intervint Dick. Nous ne devons pas nous éterniser ici et je n'ai pas envie que ma machine aille se balader au milieu de vos sales rochers.

— Comme vous voudrez. Qui est-ce qui vient avec nous? Nous avons trois places.

Il y eut un court instant d'hésitation. Dick s'avançait, mais la main de Bentham se posa sur son épaule.

— Vous feriez mieux de revoir vos commandes avec le mécano et le radio pendant que j'irai avec Douassin, fit-il, montrant Tom et Suzy.

Sans attendre les protestations du jeune homme, il avait déjà pris place au milieu des bandits et, tout de suite, le canot s'éloigna tandis que ceux de l'avion suivaient sa marche, le cœur serré.

L'angoissante attente commença. Maîtrisant mal sa nervosité, Dick avait regagné son siège, prêt à foncer sur l'embarcadère au premier signe de détresse de ses amis. Suzy, allongée sur une aile, observait à la lorgnette tout ce qui se passait à terre. Quant à Tom, il était rentré dans la carlingue et tripotait nerveusement une mitraillette.

Pour la dixième fois, le pilote interrogea sa compagne :

— Que font-ils, Suzy?

— Je ne les vois plus. Ils ont suivi le métis et doivent parlementer avec ce Stibias... Il me semble que, si les

bandits étaient en méfiance, ils auraient déjà envoyé un autre canot vers nous.

— Sait-on jamais... J'aurais dû aller avec eux. En cas de coup dur, ils auraient été plus en force.

— Ils reviennent ! cria la jeune fille.

Un groupe venait d'apparaître sur la rive, descendant un large escalier qui menait au ponton. Suzy put distinguer, au milieu d'une vingtaine d'inconnus, Douassin et Bentham escortés d'un grand gaillard très brun et d'un homme vêtu de haillons dont les mains étaient liées.

— M. Subrain est avec eux, fit-il d'une voix haletante.

Ils ne pouvaient plus tenir en place. A l'instant où le Destin s'accomplissait, l'inaction les rendait absolument fous. Seule, la jeune fille conservait un peu de calme.

— Ils font avancer un canot, Dick... Le grand gaillard brun monte dedans. Ce doit être Stibias... Deux des bandits empoignent le prisonnier, le font embarquer... Puis voici Bentham qui monte à son tour... Douassin serre plusieurs mains... Ce garçon est admirable de courage et de sang-froid. Ils...

— Quoi? Qu'y a-t-il? Pourquoi ne partent-ils pas?

— On dirait que le moteur du canot ne veut pas se mettre en marche... Oui, c'est cela. Il se penchent vers l'arrière... Ça y est !

Ils poussèrent un rugissement de triomphe. Le bruit du petit moteur se faisait entendre. Le canot s'éloigna de la rive et commença de filer en leur direction.

— Tous à nos postes ! ordonna Dick.

Mais ils n'avaient pas plus tôt repris leur place dans l'appareil qu'un cri éclata au loin. La porte d'un des bâtiments surplombant l'embarcadère venait de s'ouvrir violemment et un homme avait surgi, hurlant et gesti-

culant en direction de la chaloupe qui s'éloignait. Ses paroles, répercutées par l'écho, parvinrent facilement à l'oreille des jeunes gens :

— Stoppez ! Stoppez ! Message du Chef par radio ! Police à nos trousses ! Mettre l'île en alerte ! Veiller au prisonnier !

Il continuait de jeter ses phrases hachées à la brise



marine, que déjà ses complices avaient compris. Une longue clameur monta du rivage où tout le monde s'était mis à courir. Deux barques prirent immédiatement la mer et convergèrent vers le canot où cinq corps, soudain dressés, commençaient à se livrer un combat furieux. Des coups de feu claquèrent. L'homme de barre s'effondra, la tête en avant, et disparut dans l'eau. Bentham et Stibias roulèrent, enlacés, tandis que Douassin et deux bandits se canardaient à bout portant.

— Allons-y, Dick ! cria la jeune fille.

La recommandation était superflue. Sans échanger un mot ou un signe, le pilote et le mécanicien s'étaient compris. Les flotteurs de l'hydravion commencèrent à glisser sur la mer tandis que s'élevait le fracas des moteurs. Il était impossible d'intervenir dans le combat, mais, du moins, pouvait-on empêcher les renforts d'arriver.

Les hommes des barques saluèrent de hurlements et de coups de feu l'intervention du grand oiseau blanc, puis, pris de panique, essayèrent de fuir à la nage. Mais il était trop tard. Le monstre arriva sur eux et, virant brusquement, chavira d'un remous la première embarcation. Quant à l'autre, ceux qui la montaient s'en chargèrent en se jetant tous du même côté, ce qui eut pour effet de rompre l'équilibre du petit bateau. Au milieu des épaves flottantes, des têtes et des bras émergèrent, sur lesquels Tom commença d'exercer ses talents de tireur.

— Laissez-leur une chance de s'en tirer! supplia Suzy.

Mais des remous dans l'eau et de soudaines taches rouges leur indiquèrent que les requins, accourant au festin qui leur était offert, allaient servir de justiciers.

Après avoir dangereusement oscillé, le canot qui portait le prisonnier s'était immobilisé. Un corps en bascula, dont la disparition fut saluée d'un cri de joie.

Douassin s'était levé et agitait frénétiquement la main. Bentham, à côté de lui, achevait de mettre à la raison un combattant récalcitrant en lui cognant méthodiquement la tête contre le bastingage. A demi assommé par un coup de crosse, M. Subrain gisait, le front en sang, et ce fut lui qu'on hissa en premier lorsque l'avion fut accosté.

— A vous, Dick! cria Suzy au comble de l'exaltation lorsque à pleins gaz l'appareil recommença de filer sur les vagues.

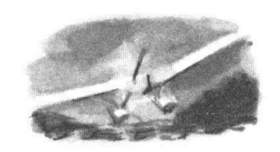
Mais le jeune homme ne partageait point l'enthousiasme de ses compagnons. Une mauvaise grimace était passée sur ses traits. Un juron s'étouffait dans sa gorge. Les rafales de balles envoyées tout à l'heure par les gens des chaloupes et celles qui continuaient à pleuvoir de la côte n'avaient point été sans atteindre leur but. Trois fois, dans un fracas d'enfer, l'hydravion glissa sur les franges d'écume sans parvenir à décoller. A la quatrième reprise pourtant, un peu de vent le frappant de face, il se souleva, se cabra et finit par s'arracher à l'étreinte mouillée.

Personne ne parlait plus. Les mains se crispaient au cuir des sièges. Certes, il était normal que le pilote virât pour se mettre en bonne direction, mais il eût, auparavant, dû prendre de la hauteur.

— Gouvernail bloqué! gronda Tom entre ses dents.

Au long du visage de Dick, la sueur s'était mise à ruisseler. Deux fois, sous ses efforts désespérés, la lourde machine se releva, puis elle commença de glisser sur la gauche à une vitesse de plus en plus grande et, soudain, une immense gerbe d'eau l'enveloppa.

Vingt mètres encore, puis la secousse brutale, l'arrachement, l'effroyable tintamarre des fers tordus, des bois brisés, des débris claquant avec un bruit sec ou rebondissant sur la pierre. L'hydravion venait de s'écraser sur un banc de rochers à l'extrême pointe de l'île.





IX

LA VEILLÉE DANS LES ROCHES

FUITE SUR LA MER

Combien de temps s'écoula-t-il entre cet affreux choc et le moment où Suzy ouvrit les yeux? La jeune fille n'aurait su le dire. Ce fut un cri qui la tira de sa torpeur et elle reconnut immédiatement la voix de Dick.

— ... Les tirer tous de là, Tom !... Gare au feu ! Couper le contact à tout prix.

Elle entendit de nouveaux craquements. Une ombre, qui lui parut immense, bondit devant elle dans la carlingue. Une voix murmura son nom. Elle eût voulu parler, mais elle n'eut que la force de sourire. Ce n'est

qu'en sentant couler sur son visage une goutte de liquide chaud qu'elle retrouva tout à fait ses esprits.

— Vous saignez ! Vous êtes blessé, Dick ! fit-elle, éperdue.

L'accent familier la rassura :

— Ce n'est rien. Une égratignure. Une bêtise. Mais vous ?

— Rien non plus... Courbattue, simplement.

— Attrapez-moi par le cou. Vite ! Il faut sortir d'ici. Tout peut flamber d'un moment à l'autre.

D'une secousse, il l'enleva dans ses bras. Il enjamba des ferrailles tordues, un ancien siège curieusement culbuté, puis d'autres bras se présentèrent, qui happèrent littéralement Suzy, mais, preste, elle sauta sur ses jambes.

— Je n'ai rien. Occupez-vous des autres.

Tandis qu'elle faisait quelques pas sur un étroit banc de sable enserré dans les roches, elle put jeter un coup d'œil sur le désastre A demi couché sur le côté, le nez piqué dans le sol, l'avion tendait son aile droite vers le ciel, comme en signe de détresse. Tout le côté gauche était écrasé, tordu, aplati, coincé entre les pierres qui l'avaient éraflé sur une grande longueur. Dick en sortit de dos, hâlant une masse derrière lui.

— Subrain ! murmura la jeune fille avec horreur.

Mais la voix de Tom la rassura.

— Pas gravement touché, je crois. Il respire... Passez-moi de quoi marteler le tuyau d'essence, Bentham.

Une main noire émergea du tas de débris, tendant une sorte de masse luisante.

— Tachez de vous arranger avec ça.

— Merci.

La jeune fille s'était approchée. Elle aida son cama-

rade et Douassin à descendre le blessé qu'ils allongèrent sur le sol. Venant après le coup de crosse reçu tout à l'heure sur la tête, la commotion avait été rude pour le père du petit Jacques. Pourtant, son corps ne portait trace d'aucune autre blessure. Bientôt il exhala un soupir, puis une petite plainte et, finalement, ouvrit les yeux, étonné de voir autour de lui ces visages qu'il ne connaissait point. D'un geste d'instinctive défense, il voulut se soulever, mais, tout de suite, Dick le rassura :

— Ne vous agitez pas, François Subrain. Nous sommes des amis.

— Amis?

— Vos amis et ceux du petit Jacques, de votre fils, compléta Suzy.

— Jacques!

Il s'était brusquement assis et, le visage bouleversé d'angoisse, il les dévisageait.

— Jacques! Mon petit Jacques! Savez-vous quelque chose de lui?

— Nous l'avons vu il y a peu de temps. Il est en Angleterre. Il se porte très bien. Il espère revoir bientôt son papa.

— Vous ne me mentez pas? Vous ne me mentez pas?

— Je vous jure que je dis la vérité.

Il ferma les yeux. Des larmes glissèrent sous ses paupières.

— C'est affreux..., dit-il d'une voix faible. Ces gens prétendaient l'avoir pris, lui aussi..., et ils me menaçaient de le tuer si je ne parlais pas.

Dick se pencha.

— Ils l'avaient, en effet, volé, mais cette jeune fille qui est près de vous a pu le délivrer... Maintenant, il est

en sûreté. Vous n'avez rien à craindre pour lui. Le professeur Le Grenu...

Une exclamation de Tom lui coupa la parole!

— Attention! Ils courent sur le rivage... Organisons la défense.

Suzy avait bondi vers l'appareil.

— Nos armes!

Par la porte disloquée, le visage balafré de Bentham se montra.

— Attrapez-les, miss, je vous les passe..., tout au moins celles que j'ai pu trouver.

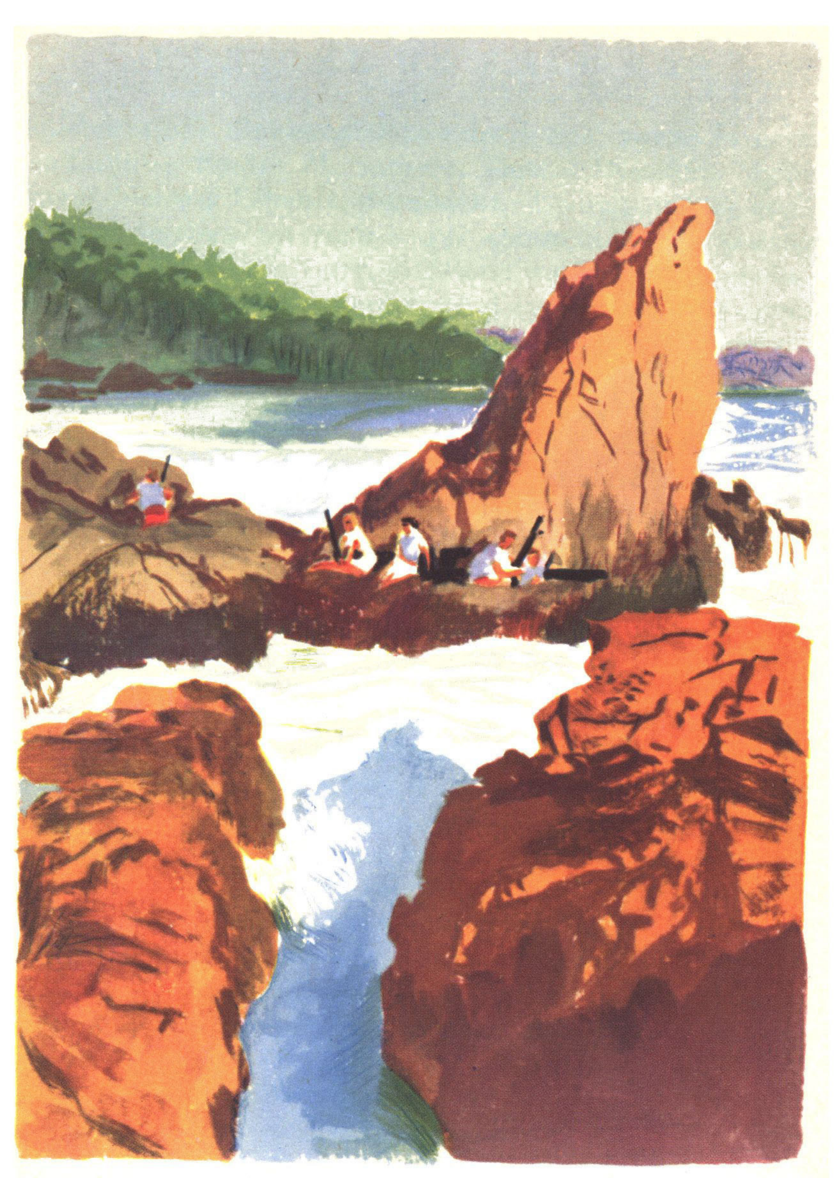
Il tendit deux fusils, la mitraillette et une sacoche de cartouches. Chacun, en outre, sauf M. Subrain, avait un revolver sur lui.

— Et maintenant, qu'ils y viennent! ricana Dick.

Ils commencèrent à avancer au milieu des rochers, cherchant un retranchement commode. Seul un étroit passage reliait à la terre le récif sur lequel ils se tenaient et dont la défense se trouvait ainsi facilitée. Les bandits durent d'ailleurs s'en aviser car, si quelques silhouettes se montrèrent çà et là dans les buissons, personne ne fit mine de s'avancer en direction des rescapés. Ceux-ci trouvèrent bientôt place dans une sorte de cuvette naturelle dont les rebords étaient assez élevés pour les protéger et à l'abri desquels ils dominaient les alentours. Tom s'allongea devant une espèce de meurtrière, braqua son fusil en direction du rivage et fit d'une voix cordiale :

— Je prends la garde. Reposez-vous et tâchez d'organiser un peu le campement.

Une heure plus tard, la nuit était tombée sur l'île Rouge et sur la mer. Hors le bruissement des vagues et



Ils trouvèrent place dans une sorte de cuvette naturelle...

quelques cris d'oiseaux venus du rivage, aucun bruit ne se faisait entendre. M. Subrain, Tom et Douassin, légèrement blessé à l'épaule, dormaient. A vingt mètres de là, abrité derrière un rocher qui commandait le passage donnant accès à la terre, Bentham veillait. La nuit était assez claire pour lui permettre d'apercevoir tout agresseur qui tenterait de se faufiler par là. Allongée sur une couverture prise à bord de l'avion, Suzy regardait la voûte céleste toute scintillante d'étoiles. Une odeur familière la fit se tourner du côté de Dick. Elle vit que le jeune homme s'était assis et qu'il venait d'allumer une cigarette. Sans faire le moindre bruit, elle se glissa vers lui.

— Vous ne dormez pas, Dick?

Il sursauta.

— Vous, Suzy! Vous m'avez fait peur. Je vous croyais endormie. N'êtes-vous pas honteuse de veiller à une heure aussi indue? Les jeunes filles bien élevées...

— ... évitent d'avoir des accidents d'avion sur les rochers d'une île habitée par des gangsters, ce qui les expose à se trouver en compagnie de gentlemen grossiers qui ne songent même pas à leur offrir une cigarette. Je sais.

Il sourit, lui tendant son étui et du feu.

— C'est très imprudent, ce que nous faisons. Supposez qu'un de ces messieurs ait réussi à s'approcher? Il prend pour objectif nos points rouges et nous envoie un coup de fusil.

— Bah! Ce soir ou demain...

— Etes-vous vraiment si pessimiste?

— Trouvez-vous notre situation si enviable?

Il demeura silencieux quelques secondes.

— Enviable, non, Suzy. Mais pas désespérée. Les conserves et les provisions que nous avons pu aller rechercher à bord nous permettront de tenir deux ou trois jours. D'ici là, les avions de cet excellent major Kindray nous auront certainement rejoints.

— Espérons-le... Mais si, auparavant, ces messieurs nous attaquent?

— Notre position nous permet de nous défendre avec le minimum de risques et nous sommes bien armés.

Il parlait d'une voix tranquille et l'obscurité empêchait la jeune fille de voir son visage tourmenté. Un peu rassurée, elle s'abandonna à la douceur de cette nuit équatoriale. François Subrain, qui rêvait, poussa une petite plainte à quelques mètres d'eux.

— Pauvre garçon ! fit Dick. Quand pourra-t-il retrouver son fils?... Avez-vous pu parler un peu avec lui tandis que vous pansiez son front?

— Il n'est guère bavard, mais le peu qu'il m'a confié est épouvantable. Voici plus d'un an qu'il est leur prisonnier et il a subi mille tortures. Ils ne se sont arrêtés qu'en comprenant qu'il se laisserait mourir plutôt que de dévoiler son secret.

— Connaît-il vraiment l'emplacement du temple de Kali-Bao?

— Oui. Il est parvenu à recueillir presque tous les renseignements nécessaires, mais ses démarches ne sont pas passées inaperçues et Hoppenbronck, qui était également à la poursuite du secret, s'est décidé à lancer ses hommes sur lui...

— Comment a-t-il eu l'énergie de ne jamais parler?

— Il voulait garder le trésor pour son fils... et il voulait également vivre pour lui.

— Vivre? Mais il s'exposait, au contraire, à la mort!

— Non, Dick. Réfléchissez. Seul, François Subrain pouvait conduire les bandits au temple mystérieux. Donc, il y avait nécessité pour eux à ce qu'il ne meure pas. Il est hors de doute qu'une fois le secret connu, ces canailles n'auraient point hésité à tuer leur prisonnier, ne fût-ce que pour se débarrasser d'un témoin gênant.

— Très juste.

Il resta songeur quelques instants.

— Croirait-on que de telles aventures pussent encore être possibles? fit-il lentement... Il est vrai que, si les mœurs se transforment, les hommes ne changent guère.

— Les trésors de Kali-Bao, reprit-elle, ont déjà causé bien des malheurs. François Subrain m'en a succinctement conté l'histoire... Un prince hindou en avait hérité de ses ancêtres. Ses frères, jaloux, ont organisé une révolte dans ses États. Il a dû fuir et errer dans la jungle pendant des mois, des années peut-être, avec quelques serviteurs fidèles qui avaient réussi à sauver la plus grande partie de ses richesses. Il s'est embarqué ensuite et est venu aborder dans une île qu'il a nommée Kali-Bao, du nom de son ancienne capitale, et c'est cela qui a si souvent lancé les chercheurs sur une fausse piste. Mais le chagrin le minait. Lorsqu'il sentit sa fin prochaine, voulant obtenir l'indulgence des dieux, il fit édifier un temple magnifique au centre duquel était préparée sa sépulture... Si grand était l'attachement des serviteurs pour leur maître, si grande aussi leur folie mystique, qu'au jour de sa mort ils organisèrent un grand banquet auquel participèrent tous ceux qui avaient aidé à construire le temple. Or les mets servis étaient empoisonnés

et tous, ceux qui savaient et qui consentaient, ceux aussi qui ne savaient rien, tous ont péri. Voila pourquoi le secret est resté si bien gardé. On suppose pourtant qu'un des serviteurs survécut à l'affreux festin et qu'il alla s'enfermer plus tard dans quelque monastère de l'Inde ou du Thibet. C'est grâce à lui que l'histoire de Kali-Bao a pu traverser les siècles et venir jusqu'à nous.

— Mais il est impossible que cette île n'ait pas été retrouvée par quelque navigateur! répondit Dick après avoir écouté silencieusement cet étrange récit.

— Évidemment, mais n'oubliez pas que, du temple, il ne reste très certainement que des ruines... Savez-vous même le plus curieux, Dick? L'Ile, la fameuse île, ne serait guère éloignée de l'île Rouge. Ce serait en la cherchant qu'Hoppenbronck aurait découvert cet endroit si propice à y établir son repaire.



Il ferma à demi les yeux. La lune enveloppait les ombres d'une blancheur laiteuse, nimbait d'un halo d'argent les cheveux blonds de Suzy. Elle était toute proche de lui, cette camarade de lutte, ce loyal compagnon de combat qui détestait le flirt et se prétendait un « garçon manqué ». Leur longue intimité eût-elle été possible s'il en avait été autrement? Pourtant, à cet instant, le jeune homme sentit qu'un autre lien, beaucoup plus fort, s'était établi entre eux à leur insu. Sur la petite main de sa compagne il posa sa grosse patte égratignée par les ferrailles, mâchurée par les coups.

— Ma petite Suzy..., commença-t-il d'une voix sourde.

Mais une toux gênée se fit entendre derrière eux et il tourna vivement la tête. Tom et Douassin, déjà réveillés, s'étaient avancés dans l'ombre.

— Excusez-nous, bredouilla le mécanicien, mais on bavardait tout à l'heure avec Douassin, et il m'a dit quelque chose qui n'est pas fameux : il paraît que nos pirates ont, dans leur arsenal, un petit canon lance-grenades.

— Vous en êtes sûr, Douassin?

— Trop sûr, monsieur Berill. A mon dernier séjour, j'ai même assisté à des essais de tir qu'ils faisaient sur la mer.

— Pourquoi ne s'en sont-ils pas servi plus tôt? fit remarquer Suzy.

— Peut-être parce qu'ils attendent que le Chef leur donne des ordres par radio... Et puis, la nuit est tombée très vite et ils préfèrent certainement attendre le jour pour opérer à coup sûr.

— Et sans aucun danger pour eux, grogna Dick, consterné par cette nouvelle. De sorte qu'il n'y aura

même pas de combat. Ils nous feront sauter sans seulement venir à portée de nos armes.

— C'est ce qu'on disait avec Douassin, continua Tom; alors il a eu une idée. Il dit que, dans une petite anse à l'ouest de l'île mais loin des baraquements, il y a un vieux canot qui est quelquefois employé pour la pêche... Lui et moi, on pourrait peut-être aller faire un tour par là.

— Vous pensez, Douassin, qu'il est possible d'atteindre l'endroit sans être vu? demanda le jeune homme, prodigieusement intéressé.

— Ça peut se faire. En longeant la côte à la nage sans faire de bruit...

— Mais les requins?

— Ils sont au large. Pas assez de fond ici.

— Alors je vais avec vous.

— Bonne idée, grommela Tom... Ça fait que si les canailles attaquent pendant ce temps il y aura tout juste une femme, un blessé et un homme valide pour les recevoir.

Bien qu'ils eussent parlé à voix presque basse, François Subrain s'était éveillé et avait entendu une partie de leur conversation. Se levant avec effort, il vint les rejoindre.

— Tout cela est trop hasardeux, fit-il. Même si vous réussissiez, que feriez-vous à bord d'une mauvaise barque tout de suite rejointe par leur canot à moteur?... Pour le canon lance-grenades, c'est exact : je l'ai vu fonctionner.

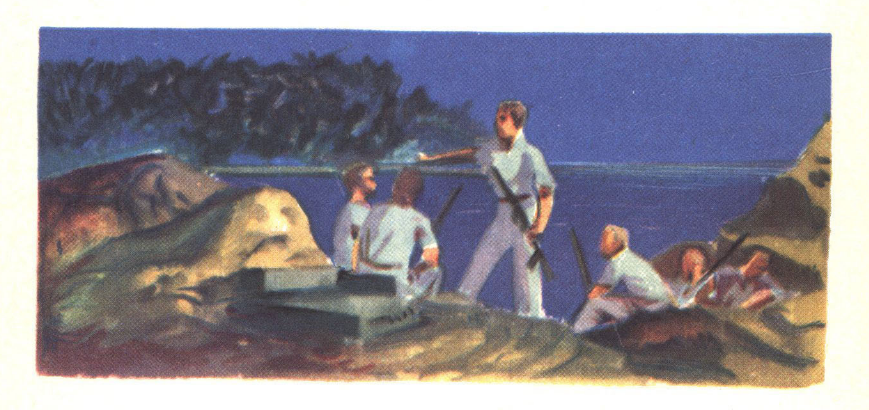
— Alors, selon vous, aucun espoir? demanda Dick Berill avec âpreté. Car nous ne pouvons compter sur l'arrivée des forces envoyées par le Major avant demain

soir au plus tard... En admettant qu'elles trouvent l'île.

— Il y a une chance encore, dit calmement le père du petit Jacques.

Et, tandis qu'ils le regardaient tous avec étonnement, il exposa son projet.

— Je vais demander à parlementer avec eux. En échange



du canot à moteur garni de vivres et doté d'une provision d'essence suffisante pour gagner les îles de la Sonde, je leur livrerai le secret de Kali-Bao.

— Hein ! Vous n'y pensez pas? Le secret pour lequel...

— Pardon, monsieur, fit Douassin. Les croyez-vous si naïfs pour nous laisser filer contre un simple renseignement qu'ils ne pourront même pas vérifier?

— Ils me croiront car je resterai avec eux pour les mener jusqu'à l'emplacement où doit se trouver le temple.

— Et ensuite? demanda doucement Suzy.

— Subrain baissa la voix.

— Ensuite, je serai libre.

— Vous en êtes très sûr?

Cette fois, il hocha la tête et ne répondit pas. La jeune fille lui avait pris la main.

— Ce que vous offrez, en somme, c'est de vous sacrifier pour nous?

— Inutile de vous dire que nous ne marchons pas, affirma Dick.

— Mais alors, alors ! s'exclama le malheureux, qu'espérez-vous?

— La Providence nous a déjà tirés tant de fois de situations difficiles...

— Eh bien ! c'est Elle qui m'indique ce que je dois faire aujourd'hui, reprit M. Subrain avec véhémence. Vous avez sauvé mon fils. Vous m'avez sauvé ! Vous n'avez cessé d'exposer votre vie pour nous. Si j'ai une chance de pouvoir vous rendre...

Suzy s'était brusquement retournée.

— Tom et Douassin ! Où sont-ils?

Un glissement dans les roches leur indiqua que les deux braves garçons, profitant de la discussion, avaient commencé de réaliser leur projet. Quelques instants plus tard, comme ils tendaient l'oreille avec angoisse, ils perçurent un léger clapotis, puis, à peine distinct dans l'incessant murmure des vagues, le brassement d'eau des deux nageurs qui s'éloignaient.



Les heures qui suivirent semblèrent interminables. Le ciel s'était couvert et la nuit était devenue très sombre. C'était une circonstance heureuse pour une éventuelle évasion, mais cela pouvait aussi faciliter une attaque des bandits. Subrain, à bout de forces, avait de nouveau cédé

au sommeil. Dick et Suzy allèrent rejoindre Bentham qui veillait toujours à l'extrémité du passage rocheux reliant l'île à leur récif.

— Rien à signaler?

— Rien... Du moins, je le crois. C'est qu'on y voit si peu maintenant.

— Reposez-vous, mon pauvre Bentham!

— Si vous croyez que je pourrai dormir!

A voix basse, ils le mirent au courant de la tentative de Tom et de Douassin. Puis ils restèrent là, tapis entre les pierres, fixant anxieusement l'espace noir devant eux. Chaque aspérité de rocher leur semblait une silhouette humaine et, à force de regarder toutes ces ombres, ils croyaient les voir bouger, progresser vers eux. L'illusion était par instants si vive qu'ils élevaient leurs armes, prêts à tirer.

Et toujours le bruit monotone des vagues. Où étaient maintenant leurs deux compagnons? Avaient-ils réussi à atteindre la petite anse où était abrité le canot? Personne, en tout cas, n'avait dû les découvrir car, d'ici, ils eussent entendu les rumeurs d'un combat.

— C'est vous qui devriez dormir, Suzy, murmura Dick après un très long temps de silence.

Il n'eut pas de réponse et, se penchant vers elle, il vit que la fatigue avait eu raison de la volonté de la jeune fille. Le front appuyé contre la dure arête d'un rocher, elle avait cédé au sommeil.

Il retira son blouson et le plia pour lui faire un oreiller.

La barque ramenée par Tom et par Douassin accosta deux heures avant l'aube. Dick, alerté par le bruit lointain des avirons, avait déjà rassemblé ses amis, et tout le groupe embarqua aussitôt, sans qu'aucun signe de vie à la

pointe de l'île eût indiqué que leurs assiégeants se doutassent de quelques chose. Trop certains que leurs adversaires ne pouvaient s'échapper, et sûrs par ailleurs d'en triompher facilement dès que le jour serait venu, les bandits ne s'étaient guère mis en frais de surveillance.

— Une vraie partie de plaisir, expliquait Tom, au comble de la jubilation. On aurait dit que le canot nous attendait... Évidemment, ça a été un peu dur de le pousser à l'eau sans faire de bruit. Et puis, pas question de ramer tout de suite. Nous sommes partis à la gaffe et nous avons eu la chance de trouver un courant qui nous entraînait vers le large. Seulement, ensuite, il a fallu revenir jusqu'ici, et ce pauvre Douassin, avec sa blessure, n'était plus en état de m'aider.

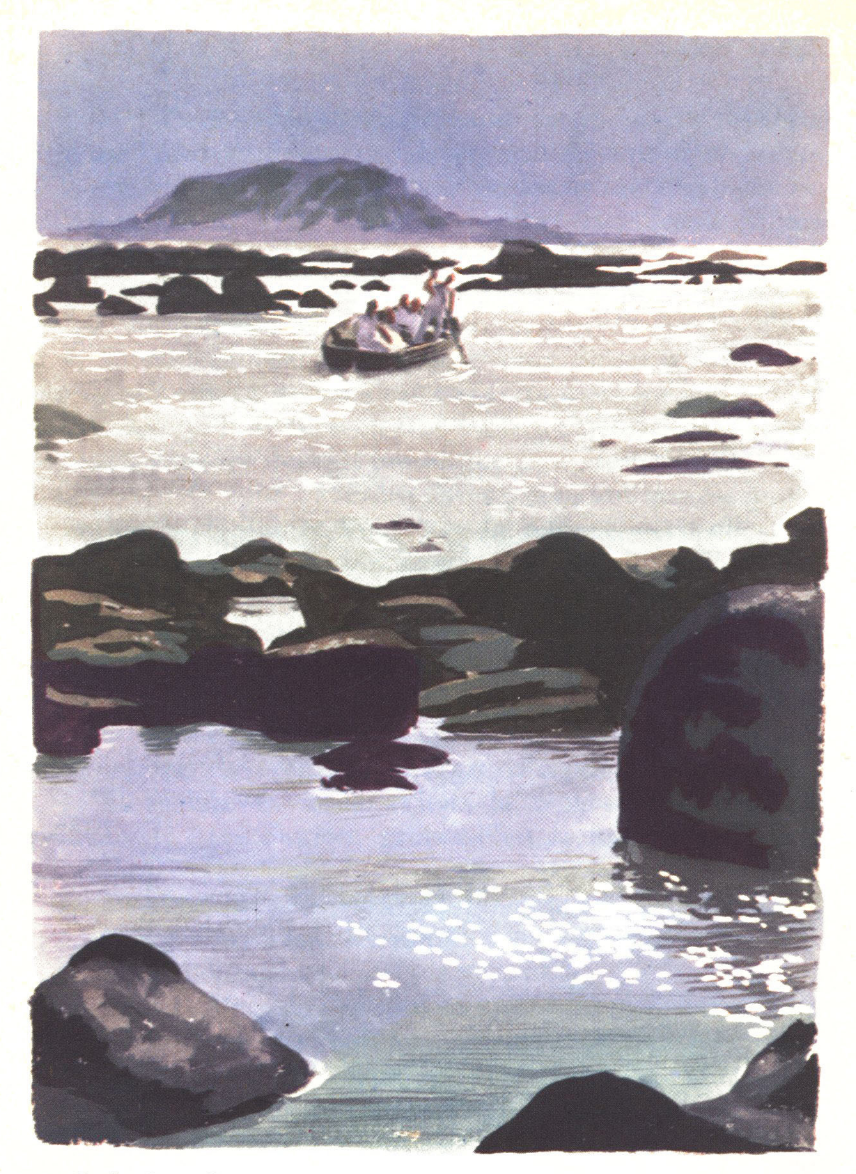
— Vous êtes blessé, Douassin? demanda Suzy Landais, inquiète?

L'homme, affalé dans le fond de la barque, ne put que protester dans un vague grognement.

— Bah! rien du tout... Une égratignure à l'épaule.

Ils n'avaient malheureusement pas le temps de s'occuper de lui. Il fallait s'éloigner à la hâte, et, sans faire de bruit, gagner le large pour y disparaître avant que le jour ne se levât.

Encore une fois, ce fut la gaffe qui servit à faire progresser leur lourde embarcation entre les bancs rocheux. Puis, avec d'infinies précautions, ils commencèrent à actionner les avirons tandis que la jeune fille se mettait à la barre. Bientôt l'éloignement fut suffisant pour qu'ils ne craignissent plus d'être entendus du rivage, et ils ramèrent franchement, profitant en outre d'un courant qui les entraînait vers le sud. Plus tard ils s'orienteraient, bien sûr; ils essaieraient de gagner une terre...



Ce fut la gaffe qui servit à faire progresser la lourde embarcation.

Quand l'aube s'annonça par une large bande rose qui s'agrandissait rapidement, ils étaient déjà loin, mais les bras raidis par l'effort fourni et les reins douloureux. Douassin demeurait toujours inerte; son front et ses mains étaient brûlants.

— Dès qu'il sera possible d'y voir clair, je m'occuperai de lui, dit la jeune fille... Mais comment cela est-il arrivé?

— Quand ils ont ramené monsieur Subrain à l'avion, expliqua Tom, et qu'on s'est bagarrés avec les bandits. Il m'a avoué qu'il avait reçu une balle un peu en dessous de l'épaule, mais qu'il avait pensé que ce n'était rien du tout.

Ce « rien du tout » s'avéra assez grave lorsque Suzy put examiner la blessure. Peut-être la balle n'avait-elle rien touché d'essentiel, ce qui expliquait que le malheureux ait pu trouver l'énergie de se lancer avec Tom dans leur hasardeuse expédition. Mais les efforts déployés avaient envenimé la plaie qui avait maintenant très vilaine tournure.

Dick, qui l'examinait à son tour, échangea avec ses compagnons des regards chargés d'anxiété.

— Si seulement nous avions la trousse à pharmacie qui a brûlé dans l'avion, grommelait le mécanicien entre ses dents.

— ... avec la provision de biscuits et de conserves, ajouta Dick tout bas... En même temps qu'était détruit le bidon d'eau potable.

Lorsque la plaie de l'ancien complice du gangster eut été bandée tant bien que mal, les rameurs reprirent leur lente cadence. Mais c'était sans conviction qu'ils poussaient maintenant sur les avirons. Tout danger de poursuite semblait écarté, et pourquoi se presser puisqu'ils savaient que leur navigation ne les menait nulle part?

— Cap au sud-ouest, disait Dick de temps à autre.

Son assurance ne trompait personne. Les îles de la Sonde étaient par là — si toutefois ils ne s'étaient point trompés dans leurs calculs — mais six ou huit cents milles les en séparaient, et les courants qu'ils avaient tout d'abord bénis ne cessaient de les déporter vers le sud.

Quand le soleil eut monté au ciel et que toute brise se fut calmée, la chaleur devint terrible. Recru de fatigue, Tom s'endormit près de François Subrain, sous une sorte de tente qu'ils avaient réussi à dresser. Bentham, la tête dans ses mains, poursuivait on ne sait quel sombre rêve. Sous un autre abri sommaire, Suzy Landais essuyait la face en sueur du blessé qui ne cessait de s'agiter et de geindre. Dick, fumant ses dernières cigarettes, les regardait, silencieux.

Tout à coup, Douassin ouvrit les yeux, essaya de se soulever, puis articula plaintivement :

— Boire, boire. J'ai soif!

Et les deux jeunes gens frémirent, car le mot terrible venait d'être prononcé. Depuis plus de vingt heures, aucun d'eux n'avait ni mangé ni bu. Un implacable ennemi s'était installé à bord, un ennemi qu'aucune audace, aucune lutte ne saurait vaincre. Le lent, l'effroyable supplice des naufragés des mers et des égarés du désert venait de commencer pour eux.

Une fin de journée... Une nuit... Une autre journée encore. Aux approches du soir, Suzy Landais sortit de son engourdissement douloureux. Dick avait saisi son bras et lui disait à l'oreille :

— Ne m'en veuillez pas de vous forcer à bouger, Suzy, mais je crois bien que Douassin va mourir.

Elle se redressa d'une secousse et son regard erra sur

l'étroit espace où voguait leur souffrance. Elle revit le corps étendu, le rude visage de l'ancien chauffeur du « Fair-Play » à peine reconnaissable maintenant. Ses traits étaient affreusement creusés, son nez pincé, ses yeux clos. Subrain était près de lui, ne cessant de lui poser sur le front des compresses d'eau de mer. Assis un peu plus loin, Tom et Bentham, sans mot dire, assistaient à cette agonie.

Et la voix de Douassin s'élevait dans le silence :

— J'avais bien dit que ça viendrait. Ce coup-ci, Cazebielle, on va régler nos comptes... Oh ! tu peux chercher autour de toi; ils ne sont plus là, les copains. Ni la Tomate, ni monsieur Drinkel... Qu'est-ce que tu dis?... Fiche le gosse à la flotte, et la petite demoiselle avec? Eh bien ! venez-y... Bas les pattes ! Sors ton couteau, et qu'on s'explique comme des hommes.

Il voulut bouger, poussa un gémissement :

« Oh ! qu'est-ce qu'il m'a mis : un coup de traîtrise par derrière, juste en dessous de l'épaule... Et voilà que je n'y vois plus rien. Encore cette satanée brume... J'ai mal. Donnez-moi à boire... Je ne vois plus rien, que je vous dis ! Il n'y a donc personne? »

— Il y a tous vos amis, Douassin, fit la jeune fille qui avait pris la place de François Subrain.

— C'est vous, mam'zelle Landais.

— Oui, je suis là. Ne vous agitez pas.

— Je suis content que vous soyez là, reprit plus doucement le maheureux. Parce que c'est la fin... Alors, allez demander au curé de venir.

— Il n'y a pas de prêtre ici, Douassin. Nous sommes en pleine mer.

— Il en faut un pourtant, reprit le Breton dont la voix s'affolait. Je ne peux pas partir comme ça, avec tout ce

que j'ai fait dans ma vie... Allez chercher le prêtre, dites-lui que c'est pressé, que Douassin va mourir... Dites-lui, au recteur. Il me connaît bien, le petit Jean-Marie qui lui servait sa messe... Alors quoi, y a personne?

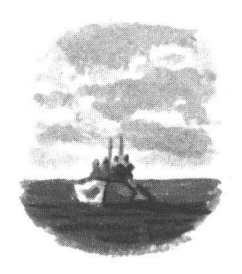
— Il y a vos amis, répéta Suzy qui ne pouvait retenir ses larmes..., vos amis qui vous assurent que toutes vos vieilles fautes seront sûrement pardonnées parce que vous les avez bien rachetées en vous sacrifiant... Vous m'entendez, Douassin?

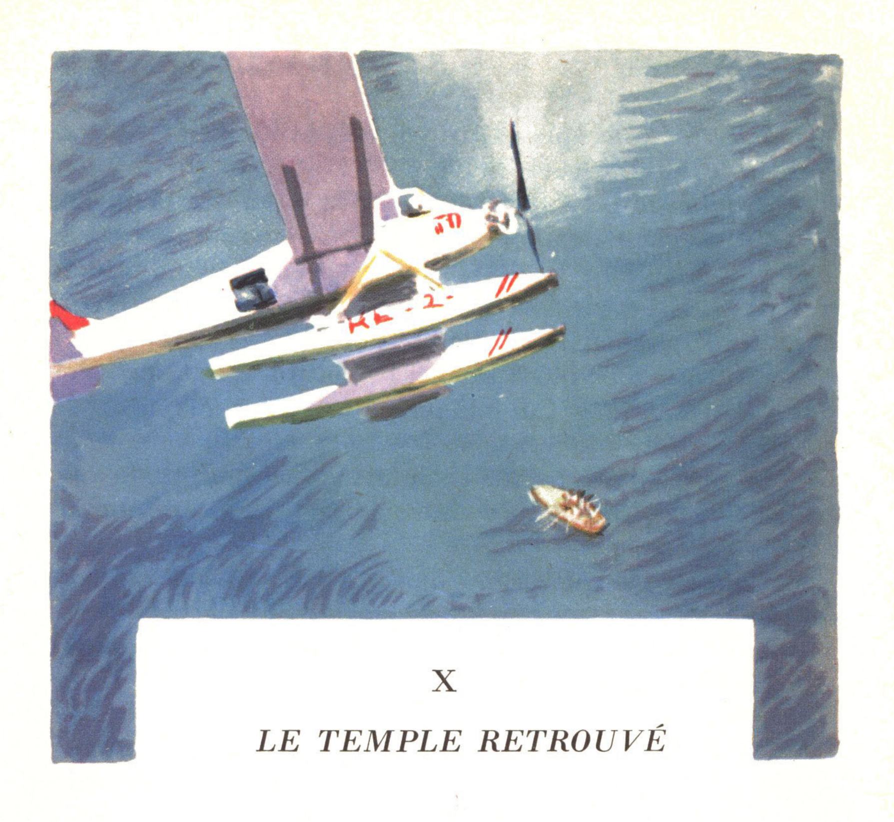
Rassemblant ses dernières forces, l'homme se souleva et les regarda. Il les vit tous agenouillés autour de lui; il entendit un murmure de prière. Alors son rude visage contracté fut adouci par un vague sourire.

— Pardon à tout le monde, dit-il d'une voix étrangement ferme. C'est... C'est très bien comme ça.

Dick lui ferma les yeux et François Subrain rabattit sur lui un vieux morceau de voile. Tom se mit à démanteler une vieille caisse pour fabriquer une croix que l'on jetterait à l'aube suivante dans la mer, en même temps que le corps du marin parti pour son dernier voyage.

Ainsi s'acheva le second jour de leur navigation.





X

LE TEMPLE RETROUVÉ

Ils n'attendaient plus rien; ils n'espéraient plus rien. S'abandonnant à une sorte d'hébétude douloureuse, ils n'inspectaient même plus l'horizon. De temps à autre seulement, un bref sursaut : ils se remettaient à fouiller tous les coffres déjà mille fois inspectés, dans l'espoir d'y découvrir quelque biscuit oublié ou quelque bouteille de liquide. Ou encore ils rassemblaient fébrilement tous les morceaux de tissu qu'ils trouvaient à bord et montaient tant bien que mal une sorte de voile qui pendait, inutile, puisqu'aucun souffle d'air ne venait la gonfler.

Longtemps plus tard, Dick prenait la main de Suzy et fixait la jeune fille avec douleur.

— Jamais je ne me pardonnerai d'avoir été si faible, de vous avoir entraînée dans ces aventures insensées.

— Oubliez-vous, Dick, que c'est le contraire qui s'est produit?... Et, cette fois encore, n'est-ce pas moi qui suis montée secrètement dans votre avion?

— J'aurais dû vous ramener! J'aurais dû faire demi-tour! Pauvre Suzy qui m'êtes plus chère que tout au monde...

— Quoi qu'il arrive, nous sommes ensemble, Dick.

François Subrain, pris d'une sorte de délire, expliquait à mots saccadés :

— Savez-vous que la mort par la soif possède un nom scientifique?

— Si vous ne vous taisez pas, grondait Bentham, je vous martèle la figure.

— Cela s'appelle la déshydratation, poursuivait l'autre. Autrement dit, l'organisme se dessèche progressivement...

Tom dut se jeter en avant pour arrêter le policier qui, pris de fureur, voulait mettre ses menaces à exécution.

Ils terminaient maintenant leur troisième journée qui avait été encore plus chaude que les précédentes.

Comme la veille, le disque du soleil commença de décroître dans le ciel et Suzy, s'éveillant un peu de sa torpeur, admira la splendeur des mille teintes qu'allumait son dernier éclat. Devant les yeux enfiévrés de la jeune fille, une infinité de paillettes d'or semblaient évoluer dans le ciel et fusaient pour s'évanouir aussitôt. L'une cependant se fit plus persistante, grossit, sembla se rapprocher, puis, n'étant plus directement frappée par les rayons, se changea en un point qui parut noir dans le ciel.

— Un avion! dit soudain la jeune fille d'une voix si basse, si tremblante, que ses compagnons crurent que c'était une nouvelle manifestation de ce délire auquel ils s'abandonnaient tous par brefs accès.

Mais elle se mit tout à coup debout et, tendant le bras, elle répéta dans un cri :

« Un avion! Un vrai, je vous le jure! »

Et, à leur tour, ils aperçurent le point qui grossissait.

De tous les instants vécus par les rescapés, ce fut certainement celui-là le plus tragique. Le soleil, en ces régions, se couche si vite, que ce crépuscule durerait à peine quelques minutes. Or si l'avion était lancé à leur recherche, il était à supposer qu'il ferait demi-tour avant la nuit sans être parvenu assez près pour les apercevoir.

De fait, ils virent plusieurs fois l'oiseau sauveur s'écarter de sa ligne et tracer de grands cercles.

— Il nous cherche! hurlait Dick. C'est un hydravion de la marine! un envoyé du major Kindray!

Ils se démenaient dans l'étroite chaloupe, agitant tous les objets voyants qu'ils pouvaient avoir sous la main, passant de l'enthousiasme à la désespérance. Cette situation n'aurait pu se prolonger sans faire sombrer leur raison. Mais, tout à coup, ils virent l'appareil virer brusquement sur la gauche, puis s'élancer droit en leur direction. Ils entendirent, très distinctement cette fois, le grondement des moteurs, puis, la machine baissant, ils en distinguèrent bientôt tous les détails.

Quelques secondes plus tard, le « Tunder III » de la base de Singapour amerrissait à moins de vingt mètres d'eux et la première personne qu'ils en virent surgir fut le professeur Le Grenu.

La nuit était venue. Les longues traînées lumineuses

des phares se dessinaient sur l'eau calme. Le canot avait été amarré à un flotteur et, de conserve avec l'appareil, se laissait entraîner par les courants.

Après des instants d'indicible émotion, suivis du récit de leur dramatique aventure, les rescapés écoutaient maintenant les explications du lieutenant Cary et celles du Professeur.

— Nous sommes arrivés à l'île Rouge dans la journée qui a suivi votre départ. Deux autres appareils nous accompagnaient et, comprenant que toute résistance était impossible, les bandits, dont plusieurs avaient été mis par vous hors de combat, se sont rendus. C'est alors que nous avons appris votre fuite en chaloupe et que nous avons commencé à faire des rondes pour vous retrouver, mais nous étions plutôt inquiets.

— Nous nous doutions évidemment que votre projet était de vous rapprocher des îles de la Sonde, continua Le Grenu. L'étude des courants nous a montré que vous aviez dû être entraînés vers le sud et nous avons foncé par là, mais c'est égal...

Il hochait la tête, revivant toute son inquiétude.

— Sans l'insistance du Professeur, avoua le lieutenant, nous aurions fait demi-tour vingt minutes plus tôt, car la nuit approchait.

— Bon. Parlons maintenant de cette vieille canaille d'Hoppenbronck, reprit l'oncle du petit Jacques. Savez-vous qu'il a eu une fin digne de lui : cerné en pleine mer par les avisos de la marine, il s'est pris de querelle avec Drinkel et quelques-uns de ses hommes qui voulaient se rendre, ce qui lui a valu quelques balles dans la peau. Drinkel lui-même a été grièvement blessé dans la lutte, et tout ce joli monde se trouve présentement entre les



Le jeune homme les avait quittés pour rejoindre Suzy.

mains des autorités... Mais revenons encore une fois à vos aventures. Mon pauvre François, parlez-moi de votre captivité.

Tandis qu'ils narraient les événements passés, la radio du bord s'occupait à envoyer leur position aux camarades demeurés à l'île Rouge. Avec précaution, les rescapés commençaient à boire et à s'alimenter. Ensuite ils discutèrent des moyens de retour.

— J'ai remarqué un îlot rocheux à quelques milles d'ici, fit le lieutenant Cary. Nous tâcherons d'y aborder demain si la chose est possible. C'est là que nous attendrons du secours.

Il déploya ses cartes. François Subrain, très intéressé soudain, les consulta longuement, puis il se tourna vers Dick pour lui poser une question.

— Dites-moi, cher Berill...

Mais le jeune homme les avait quittés pour aller rejoindre Suzy assise près d'un hublot. La conversation qu'ils poursuivaient tous deux à voix basse ne semblait guère se rapporter à la topographie maritime.

Ce fut le professeur Le Grenu qui, le lendemain, manifesta le premier son activité. Le jour n'était point paru que, déjà, il s'ébrouait dans le canot où il avait passé la nuit avec Tom, le radio et le mécanicien du « Tunder III ». Pour atteindre l'îlot rocheux indiqué sur les cartes et repéré la veille, il fallait échapper au courant qui continuait de les déporter. Aussi l'hydravion ne tarda-t-il point à décoller pour pousser une reconnaissance de ce côté, tandis que ceux qui s'étaient mis aux avirons dans la chaloupe ramaient vigoureusement. Moins d'une demi-heure plus tard, l'appareil se montra de nouveau dans le ciel. L'île était repérée et sa distance était encore moindre

qu'ils ne l'avaient estimée. La matinée n'était point écoulée que tous prenaient enfin pied sur le rivage perdu à des centaines de milles de toute terre.

Bien que l'espace ne fût guère large, les rescapés foulaient avec délices le sol ferme qu'ils avaient bien cru ne jamais retrouver. Tom hurlait sa joie. Bentham avait oublié sa fièvre et se prétendait guéri de ses blessures. Le Grenu allait de Dick à Suzy, puis au lieutenant Cary.

— Vous avez bien envoyé notre position, lieutenant?... Parfait. Ils ne seront pas longs à venir nous chercher... Curieuse, cette île, n'est-ce pas?... Eh bien! François. Où est François?

Au travers des amas rocheux, il appela son ancien élève, mais Subrain s'était éloigné. Avec Dick et Suzy, le Professeur se mit à sa recherche.

La bande de terre qu'ils parcouraient était fort mince, mais le paysage y était grandiose et fantastique. Malgré la proximité des flots qui, durant les tempêtes, devaient presque complètement recouvrir l'îlot, une végétation assez abondante y florissait. A l'entour, émergeant de l'eau, se montrait une multitude de rocs et de pics.

— Quel séisme, quelle éruption volcanique a pu bouleverser ainsi cette île qui fut peut-être paradisiaque? rêvait le Professeur. Des hommes ont certainement vécu ici jadis, dont nous ne connaîtrons jamais l'histoire.

Il se pencha vers le sol, souleva une pierre dans ses mains et poussa une exclamation :

— Que vous disais-je? Ne voyez-vous point sur ce caillou déjà poli par la mer la trace d'une ancienne sculpture?

Ils l'entourèrent. M. Subrain arrivait juste à cet instant avec le lieutenant.

— Pas de nom, cette île? demandait le père du petit Jacques.

— Non. Aucun. Une simple cote l'indique sur les cartes et, à vrai dire, il est assez peu probable que personne se soit jamais soucié d'y aborder, étant donnés a faible



dimension et le peu d'intérêt qu'elle présente.

— Le croyez-vous vraiment ? répondit François Subrain d'une voix dont l'étrange accent les fit tressaillir.

Ils remarquèrent alors sa pâleur soudaine et sa fébrilité.

— Qu'avez-vous, François? fit Le Grenu, inquiet.

Mais l'autre montrait, lui aussi, des cailloux qu'il avait ramassés et sur lesquels se remarquaient aussi des lignes et des dessins entrecroisés.

— Il y a, répondit-il lentement, que, si cette île n'a plus de nom, elle en a eu un jadis, avant que quelque tremblement de terre ne la vînt bouleverser et presque engloutir dans les flots.

Il s'arrêta un instant. Avant même qu'il eût achevé sa phrase, tous avaient déjà compris. Et leurs lèvres, en même temps que les siennes, articulèrent l'antique appellation de cette terre où, par jeu, le Destin les avait entraînés :

— KALI-BAO.

Les fatigues, les luttes, les périls étaient maintenant oubliés. Oubliés aussi le temps, l'espace et l'implacable soleil qui cuisait les nuques et les reins. Comme dans un rêve, ils parcouraient l'étroit espace et, penchés sur le sol, en extrayaient çà et là quelques vestiges du fameux temple construit par le prince déchu. De temps à autre, une trouvaille plus intéressante que les autres éveillait un cri, groupait les chercheurs qui, bientôt après, s'éparpillaient de nouveau. Dick et Suzy ne se quittaient guère. Une profonde émotion rendait grave leur visage et, lorsqu'une escalade trop dure ralentissait le pas de la jeune fille, son compagnon, tout aussitôt, s'empressait auprès d'elle.

Du trésor auquel avaient peut-être rêvé tant de générations, il ne subsistait probablement plus grand-chose, puisque la terre et la mer en avaient repris possession. Assez pourtant pour faire riche le petit Jacques et permettre aux deux savants de poursuivre en paix leurs travaux.

Ce fut Le Grenu qui, agenouillé au fond d'un trou, découvrit le premier bijou parmi ceux qui demeuraient encore. C'était un simple anneau d'or finement ciselé qu'il brandit triomphalement en l'air.

Son exaltation était si grande que Dick et Suzy ne purent s'empêcher d'en rire. Alors il se tourna vers eux, affectant d'en être scandalisé.

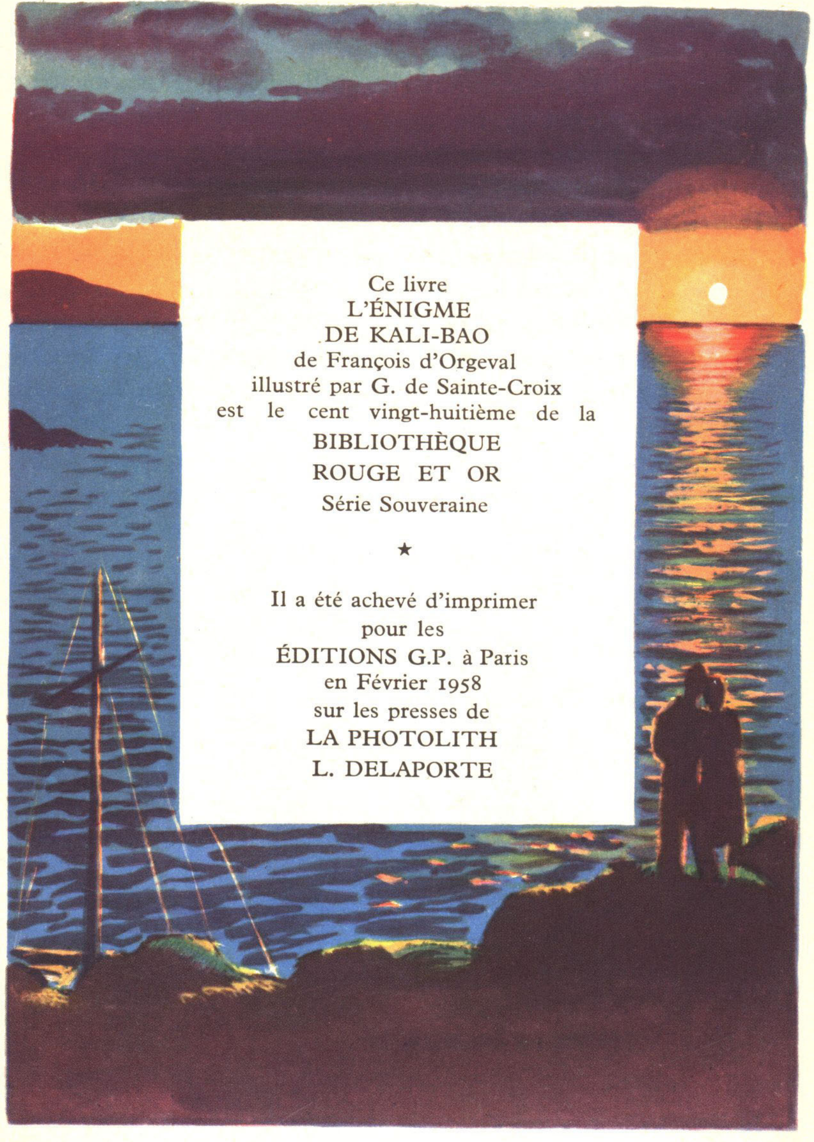
— Quoi! Vous vous moquez de moi? Avouez plutôt

que vous êtes jaloux de ma trouvaille... Pourtant, comme je suis bon prince, je ne saurais vous en tenir rigueur. J'irai même plus loin : je vous en fais présent, monsieur Berill. Peut-être, quelque jour, serez-vous heureux de l'offrir à une fiancée.

Avec un malicieux sourire, il tendit la petite bague et la déposa dans la main du jeune homme, puis, très vite, il se détourna. Pas assez vite cependant pour ne pas remarquer que Dick, rougissant comme un collégien, s'était tourné vers Suzy et que c'était à son doigt qu'il passait l'anneau d'or.







Ce livre
L'ÉNIGME
DE KALI-BAO
de François d'Orgeval
illustré par G. de Sainte-Croix
est le cent vingt-huitième de la
BIBLIOTHÈQUE
ROUGE ET OR
Série Souveraine

★

Il a été achevé d'imprimer
pour les
ÉDITIONS G.P. à Paris
en Février 1958
sur les presses de
LA PHOTOLITH
L. DELAPORTE

C.O.L. 11.0282 Photogravure STO Dépôt légal N° 574